

La Clairvoyance du père Brown

G. K. Chesterton

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

La Croix bleue

Entre le ruban d'argent de l'aube et le ruban vert et brillant de la mer, le bateau toucha Harwich et y débarqua l'essaim de ses passagers. L'homme que nous allons suivre ne se distinguait pas de la foule, et ne désirait pas s'en distinguer. Il n'y avait rien de remarquable dans sa physionomie, si ce n'est un léger contraste entre ses gais vêtements de bourgeois en vacance et l'expression sérieuse et officielle de son visage. Il portait un veston léger, de couleur gris clair, un gilet blanc, et un chapeau de paille blanc avec un ruban gris bleu. Son visage maigre semblait brun, par contraste, et sa barbiche noire d'allure espagnole semblait devoir sortir d'une fraise. Il fumait une cigarette avec la gravité d'un oisif. Rien ne pouvait faire supposer que son veston gris cachât un revolver chargé, que son gilet blanc renfermât une carte de policier et que son chapeau de paille couvrît l'une des têtes les plus intelligentes de l'Europe. Car ce personnage n'était autre que Valentin, le chef de la police parisienne et le plus célèbre détective du globe. Il se rendait de Bruxelles à Londres dans l'espoir d'opérer l'arrestation la plus sensationnelle du siècle.

Flambeau était en Angleterre. La police de trois pays avait enfin suivi la trace de ce grand criminel de Gand à Bruxelles, et de Bruxelles au Hoek van Holland. On supposait qu'il tenterait de tirer parti du mouvement anormal et des désordres causés par le Congrès Eucharistique, qui devait avoir lieu à Londres. Il voyageait, sans doute, sous les traits de quelque humble ecclésiastique ou de quelque obscur secrétaire, se rendant à cette assem-

blée. Valentin ne pouvait naturellement rien affirmer ; personne ne pouvait rien affirmer concernant Flambeau.

Voilà longtemps que ce géant du crime cessa soudain d'agiter le monde ; et lorsque cet événement se produisit, comme après la mort de Roland, « un grand calme se fit sur la terre ». Mais dans ses plus beaux jours (j'entends, naturellement, ses plus laids), la figure de Flambeau avait un caractère aussi plastique et une réputation aussi répandue que celle du Kaiser. Il ne se passait pas de semaine sans que les journaux n'annonçassent qu'il s'était soustrait aux conséquences d'un crime extraordinaire en en commettant un autre. C'était un Gascon d'une taille gigantesque et d'une grande audace. Les histoires les plus folles circulaient à son sujet, narrant ses accès d'humour athlétique : Comment il avait retourné un certain juge d'instruction la tête en bas, pour lui rafraîchir les idées ; comment il avait descendu en courant la rue de Rivoli, portant un gardien de la paix sous chaque bras. Il faut lui rendre cette justice qu'il ne faisait pas un pire usage de son énorme force physique ; ces scènes grotesques ne tournaient pas au tragique. Il s'était spécialisé dans le vol en gros. Mais chacune de ces ingénieuses escroqueries valait presque un nouveau péché et pourrait, à elle seule, faire le sujet d'un roman. C'est lui qui exploita, à Londres, la grande Laiterie tyrolienne, C L, sans laiteries, ni vaches, ni charrettes, ni lait, mais avec plusieurs milliers d'abonnés. Il assurait le service en transportant les petites cruches à lait, placées aux portes d'autres personnes, devant celles de ses clients. C'est lui encore qui parvint à entretenir une correspondance fréquente et mystérieuse avec une jeune dame dont le courrier était intercepté, en photographiant les caractères minuscules de ses missives sur des plaques de microscope. Une simplicité absolue caractérisait la plupart de ses expériences. On

raconte qu'il repeignit, une nuit, tous les numéros d'une rue, dans le seul but d'attirer un voyageur dans un piège. Et il est hors de doute qu'il inventa une borne poste portative, qu'il déposait au carrefour de quelque paisible faubourg, dans l'espoir de voir des étrangers y jeter des mandats-poste. Il avait enfin, la réputation d'être un prodigieux acrobate ; malgré sa haute taille, il pouvait bondir comme une sauterelle et s'évanouir, au sommet des arbres, comme un singe. De sorte que le grand Valentin, lorsqu'il se mit à la poursuite de Flambeau, prévoyait parfaitement que ses aventures ne finiraient pas lorsqu'il l'aurait trouvé.

Mais comment le trouver ? Ses idées n'étaient pas encore fixées sur ce point.

Il y avait une chose que Flambeau, malgré toute son adresse, ne pouvait parvenir à cacher : sa haute taille. Si l'œil vif de Valentin avait aperçu une grande marchande de fruits, un grand grenadier ou même une duchesse de taille suffisamment élevée, il les eût sans doute arrêtés sur-le-champ. Mais, parmi tous les voyageurs de son train, il n'y avait personne qui pût être un Flambeau déguisé ; une girafe se cacherait aussi vainement sous la peau d'un chat. Valentin avait examiné à loisir les passagers du bateau. Six personnes seulement étaient montées à Harwich et au cours du trajet. C'était un petit employé de chemin de fer se rendant au terminus de la ligne, trois jardiniers, en dessous de la moyenne, montés deux stations plus loin, une toute petite veuve, venant d'une petite ville d'Essex, et un tout petit prêtre catholique romain, venant d'un petit village d'Essex. Lorsque ce dernier apparut, Valentin renonça à ses recherches et se mit à rire. Le petit prêtre personnifiait si bien les plaines de l'Est ; son visage était aussi rond et aussi banal qu'une pomme du Norfolk ; ses yeux

étaient aussi vides que la mer du Nord. Il transportait plusieurs paquets, enveloppés de papier brun, qu'il ne parvenait pas à rassembler. Le Congrès Eucharistique devait avoir fait sortir de leur retraite beaucoup de créatures aveugles et incapables, comme autant de taupes de leurs trous. Valentin était un sceptique, un sceptique sévère, comme on sait l'être en France, et ne pouvait éprouver aucune sympathie pour un prêtre. Mais il pouvait en avoir pitié, et celui-ci eût provoqué la pitié de son pire ennemi. Il avait un gros parapluie rapiécé qu'il laissait constamment tomber par terre. Il ne semblait pas distinguer la partie « aller » de son billet de la partie « retour ». Il expliqua, avec une naïve simplicité, à tous ses compagnons de voyage, qu'il devait être prudent parce qu'il transportait un objet d'argent massif « avec des pierres bleues » dans un de ces paquets enveloppés de papier brun. Toute la platitude des plaines de l'Essex s'alliait en lui à une pieuse candeur. Jusqu'au moment où il arriva enfin à Stratford, le petit prêtre ne cessa de divertir son compagnon de voyage. Il descendit avec tous ses paquets et, lorsqu'il revint chercher son parapluie, Valentin poussa la bienveillance jusqu'à lui conseiller, s'il tenait à conserver son trésor, de ne pas en parler à tout le monde. Tout en causant, le policier ne cessait de tenir l'œil ouvert, en quête de toute personne, riche ou pauvre, homme ou femme, d'une taille dépassant six pieds ; car Flambeau avait six pieds quatre pouces.

Lorsqu'il arriva à la station de Liverpool Street, Valentin était convaincu de ne pas avoir laissé passer son criminel. Il se rendit d'abord à Scotland Yard pour régulariser sa situation et pour se procurer, au besoin, du secours, puis alluma une cigarette et partit pour une longue promenade à travers Londres. Dans le quartier de rues et de squares qui s'étend au delà de la gare de Victo-

ria, il s'arrêta brusquement. Il se trouvait sur une curieuse place, comme il y en a tant à Londres, plongée, comme par accident, dans le calme et le recueillement. Les hautes maisons, aux façades uniformes, qui l'entouraient semblaient à la fois prospères et inhabitées ; le square, planté de buissons, au centre, semblait aussi perdu qu'un îlot vert au milieu du Pacifique. L'un des quatre côtés de la place était beaucoup plus élevé que les autres, et son alignement était brisé par l'un de ces admirables accidents, comme il n'en arrive qu'à Londres : un restaurant de Soho semblait s'être égaré là. Sa devanture avait quelque chose de mystérieusement attrayant, avec ses plantes naines en pots et sa large tente rayée de jaune et de blanc. Elle se trouvait beaucoup au-dessus du niveau de la rue, et, suivant la méthode de rapiéçage chère à Londres, on gagnait la porte d'entrée par une série de marches, à peu près comme on eût escaladé une fenêtre du premier étage à l'aide d'une échelle de pompiers. Valentin musa et fuma quelque temps en face de cette tente jaune et blanche, et la considéra attentivement.

Ce qu'il y a de plus incroyable dans un miracle, c'est qu'il arrive. Quelques nuages au ciel se groupent de manière à représenter un œil humain. Un arbre se dresse au milieu du paysage, lorsqu'on a perdu sa route, suivant la forme exacte et compliquée d'un point d'interrogation. J'ai eu l'occasion de voir l'un et l'autre durant ces derniers jours. Nelson meurt à l'instant même où il est victorieux, et un homme du nom de William tue accidentellement un autre homme du nom de Williamson (on dirait une sorte d'infanticide). Bref, il est dans la vie des coïncidences féeriques que les gens pour lesquels la prose seule existe n'observeront jamais. Comme Poë l'a très bien exprimé, dans son paradoxe, la sagesse doit tenir compte de l'invisible.

Aristide Valentin était foncièrement français, et l'intelligence française est spécialement et exclusivement intellectuelle. Il n'était pas précisément « une machine pensante », car ce n'est là qu'une expression stupide empruntée au dictionnaire du fatalisme et du matérialisme modernes. Une machine n'est une machine que parce qu'elle ne peut penser. Mais c'était un « homme pensant », un homme rempli de bon sens. Tous ses succès merveilleux, qui semblaient dus à quelque vertu magique, n'étaient que le fruit d'une logique laborieuse, du clair jugement terre à terre d'un Français. Les Français ne galvanisent pas le monde en proclamant un paradoxe, ils le galvanisent en accomplissant un truisme — comme en 1789. Mais c'est précisément parce que Valentin savait raisonner, qu'il n'ignorait pas les limites de la raison. Seul un homme qui ne comprend rien à l'automobilisme peut parler de voyager sans essence ; seul un homme qui n'entend rien à la raison peut parler de raisonner sans posséder, au préalable, quelque conviction indiscutable. Or le détective ne possédait, dans ce cas-ci, aucune conviction. Il avait manqué Flambeau à Harwich. En admettant qu'il fût à Londres, il pouvait y figurer sous l'aspect d'un grand chemineau arpentant Wimbledon Common ou sous celui d'un grand maître d'hôtel à l'Hôtel Métropole. Lorsqu'il se trouvait dans un état d'ignorance aussi complet, Valentin faisait usage d'une méthode spéciale.

Il s'en rapportait à l'invisible. Ne pouvant suivre l'enchaînement des conjectures raisonnables, il s'appliquait à suivre froidement et scrupuleusement celui des conjectures absurdes. Au lieu de se rendre aux endroits favorables — banques, postes de police, lieux de rendez-vous — il se rendait systématiquement aux endroits défavorables, frappait à la porte de toutes les maisons vides, pénétrait dans toutes les impasses, remontait toutes les

ruelles encombrées de gravats, suivait toutes les avenues qui l'écartaient inutilement de son chemin. Il invoquait d'excellents arguments en faveur de cette méthode baroque. C'était, selon lui, la pire de toutes si l'on possédait un fil conducteur, mais la meilleure, si l'on n'en avait pas, car il se peut que telle particularité qui attire l'attention du poursuivant, attire également celle du poursuivi. Il faut bien partir d'un point, autant donc partir de celui où un autre pourrait s'arrêter. Il y avait, dans cet escalier, dans l'aspect calme et bizarre de ce restaurant, quelque chose qui éveilla l'imagination romantique du policier et qui le décida à frapper au hasard. Il gravit les degrés, s'assit près de la fenêtre, et commanda une tasse de café.

La matinée était déjà avancée et il n'avait pas déjeuné. Les reliefs d'autres déjeuners, épars sur la table, lui rappelèrent qu'il avait faim ; il ajouta un œuf sur le plat à son menu, et se mit machinalement à saupoudrer de sucre son café, tout en pensant à Flambeau. Il se rappelait que le criminel s'était évadé, un jour, grâce à une paire de ciseaux, un autre, grâce à un incendie, un troisième, en payant la surtaxe d'une lettre non affranchie, et un quatrième, en faisant regarder par ceux qui l'entouraient, à travers un télescope, une comète qui devait détruire la terre. Il se considérait, comme détective, aussi fort que lui comme criminel, ce qui était vrai. Mais il n'en voyait pas moins la situation désavantageuse dans laquelle il se trouvait placé : « Le criminel est un artiste créateur ; le détective n'est qu'un critique », murmura-t-il avec un sourire amer, tout en levant lentement vers ses lèvres sa tasse de café. Mais il la déposa brusquement : Il y avait mis du sel.

Il examina le récipient dans lequel se trouvait la poudre blanche ; c'était certainement un sucrier, aussi incontestablement destiné à contenir du sucre qu'une bouteille de champagne est destinée à contenir du champagne. Il se demanda pourquoi on y avait mis du sel. S'étant mis en quête d'autres récipients orthodoxes, il trouva deux salières remplies. Peut-être le sel qu'elles renfermaient n'était-il qu'un condiment spécial. Il le goûta ; c'était du sucre. Il examina alors le restaurant avec un nouvel intérêt, dans l'espoir d'y découvrir quelque autre indice de cette curieuse propension artistique à mettre du sucre dans les salières et du sel dans les sucriers. Sauf une tache, faite à l'aide d'un liquide noirâtre sur l'un des murs tapissés de papier blanc, la salle semblait propre, gaie et conforme. Il sonna le garçon.

Lorsque celui-ci accourut, les cheveux en désordre et les yeux gonflés de sommeil, en raison de l'heure matinale, le détective, qui savait à l'occasion apprécier une innocente plaisanterie, le pria de goûter le sucre et de lui dire s'il répondait à la haute réputation dont jouissait l'établissement. Le garçon resta bouche bée et se réveilla brusquement.

— Vous livrez-vous à cette délicate plaisanterie, aux dépens de vos clients, tous les matins ? demanda Valentin. Cette substitution du sucre au sel et vice versa n'apporte-t-elle jamais avec elle aucune lassitude ?

Dès qu'il eut compris le caractère ironique de cette remarque, le garçon protesta, en balbutiant que l'établissement n'avait certainement pas cette intention ; que c'était une surprenante erreur. Il s'empara du sucrier et l'examina, il se saisit de la salière et la contempla. Ses traits prirent une expression de plus en plus stupéfaite. Il pria enfin Valentin de l'excuser un instant, sortit en

toute hâte et revint bientôt avec le propriétaire du restaurant. Celui-ci inspecta également d'abord le sucrier, ensuite la salière, et ses traits prirent la même expression stupéfaite.

Tout à coup, le garçon s'étrangla dans un flot de paroles :

— Ze crois, bégaya-t-il précipitamment, ze crois que ze zont zes deux clergymen.

— Quels clergymen ?

— Les deux clergymen, dit le garçon, qui jetèrent leur soupe au mur.

— Leur soupe au mur ? répéta Valentin, persuadé qu'il s'agissait de quelque métaphore italienne.

— Oui, oui, répéta fébrilement le garçon en indiquant du doigt la tache noire sur le papier blanc, ils l'ont jetée là, sur le mur.

Valentin questionna du regard le propriétaire qui lui fournit quelques détails.

— Oui, monsieur, dit-il, c'est exact, quoique je ne pense pas que cela ait rien à faire avec le sucre et le sel. Deux clergymen sont entrés ici de très bonne heure, dès que les volets furent ouverts. Ils ont pris de la soupe. Ils étaient tous deux très calmes et d'apparence respectable. L'un d'eux paya la note et sortit ; l'autre, qui semblait plus lent dans ses mouvements, s'attarda quelques minutes à rassembler ses affaires. Il s'en alla enfin. Mais, au moment de quitter la salle, il prit sa tasse qu'il n'avait vidée qu'à moitié, et en jeta le contenu sur le mur. J'étais dans la chambre de derrière avec le garçon. Quand j'arrivai, je trouvai cette tache sur le mur et la salle vide. Cela ne cause pas de grands dégâts,

mais c'est joliment insolent. J'ai tâché de rattraper ces individus dans la rue, mais ils étaient déjà trop loin. J'ai seulement pu voir qu'ils tournaient le coin de Castairs Street.

Le détective était debout, chapeau en tête et canne en main. Il était décidé, dans les ténèbres où son esprit se trouvait plongé, à suivre la direction indiquée par le premier doigt bizarre qu'il rencontrerait. Ce doigt-ci l'était assez. Il régla son compte et, fermant violemment derrière lui la porte vitrée du restaurant, il enfila rapidement la première rue qui s'ouvrit devant lui.

Heureusement, dans les moments les plus agités, son regard n'en restait pas moins vif et pénétrant. Quelque chose, à l'étalage d'une boutique, passa devant lui comme un éclair, mais il revint sur ses pas pour l'examiner. C'était une vulgaire boutique de fruitier ; une partie de l'étalage était installée sur le trottoir et dûment étiquetée, avec l'indication des marchandises et des prix. Dans les deux compartiments les plus en évidence se trouvaient respectivement un tas d'oranges et un tas de noix. Sur le tas de noix, un morceau de carton portait, inscrit hardiment, à la craie bleue : « Mandarines de première qualité, deux pour 10 centimes ». Et, sur le tas d'oranges, on pouvait lire aussi clairement : « Noix du Brésil, 40 centimes la livre. » M. Valentin s'arrêta, devant ces deux annonces, se disant qu'il avait déjà rencontré quelque part cette subtile forme d'humour, et cela tout récemment. Il attira l'attention du marchand, un gros homme haut en couleur qui parcourait la rue du regard d'un air bougon, sur l'erreur qu'il avait commise. Celui-ci, sans répondre, remit brusquement chaque carton à sa place. Appuyé nonchalamment sur sa canne, le détective continua néanmoins à inspecter l'étalage.

— Excusez, je vous prie, cher monsieur, le caractère inattendu de ma demande, dit-il enfin, mais je désirerais vous poser une question de psychologie expérimentale relative à l'association des idées.

Le fruitier, la face pourpre, le fixa d'un œil menaçant, mais il continua gaiement en balançant sa canne du bout des doigts :

— Pourquoi deux pancartes mal placées à la devanture d'un fruitier évoquent-elles en moi l'image d'un bicorne en vacances à Londres ? Ou, au cas où je ne me ferais pas bien comprendre, quelle est l'association mystique qui rattache l'idée de noix étiquetées comme oranges, à celle de deux clergymen, l'un grand et l'autre petit ?

Les yeux du commerçant lui sortirent de la tête, comme ceux d'un limaçon. Il sembla prêt un instant à s'élancer sur l'étranger. Il bégaya enfin, furieux :

— Je ne sais pas si vous êtes mêlé à cette affaire. Mais, si vous êtes de leurs amis, vous pouvez leur dire de ma part que je leur administrerai une tripotée, en dépit de leurs soutanes, s'ils touchent encore à mes pommes.

— Vraiment ? dit le détective, avec bienveillance, ils ont touché à vos pommes ?

— L'un d'eux l'a fait, repartit le fruitier en s'échauffant. Il les a fait rouler jusqu'au milieu de la rue. J'aurais rattrapé l'imbécile, si je n'avais dû les ramasser.

— De quel côté sont-ils partis ? demanda Valentin.

— Ils ont pris la seconde rue à gauche et traversé le square, repartit l'autre.

— Merci, dit Valentin, et il disparut comme un elfe. Au delà du deuxième square, il trouva un policeman et l'interpella :

— Ceci est urgent, constable, avez-vous vu passer deux clergymen coiffés de bicornes ?

Le policeman se mit à ricaner grassement :

— Je les ai vus, monsieur ; et, si vous voulez que je vous dise, l'un d'eux était ivre. Il s'est arrêté au milieu de la rue, si abruti que…

— Par où sont-ils partis ? interrompit Valentin.

— Ils ont pris un de ces omnibus jaunes, répondit-il, un de ceux qui vont à Hampstead.

Valentin montra sa carte officielle et dit très vite :

— Appelez deux de vos hommes. Nous devons les poursuivre.

Puis il traversa la rue d'un air si énergique que le corpulent policeman lui obéit d'un pied presque alerte. Une minute après, le détective français était rejoint, sur le trottoir opposé, par un inspecteur et un policier en civil.

— Eh bien, monsieur, dit le premier d'un air important, pourquoi…

Mais Valentin brandit sa canne.

— Je vous répondrai au haut de cet omnibus, et il se faufila parmi les voitures et les autos.

Lorsque tous trois se furent assis, hors d'haleine, sur l'impériale du véhicule, l'inspecteur remarqua :

— Nous pourrions aller quatre fois plus vite dans un taxi.

— C'est vrai, répondit leur guide avec calme, si nous savions où nous allons.

— Et où allons-nous ? demanda l'autre, surpris.

Valentin, les sourcils froncés, tira quelques bouffées de sa cigarette, puis il dit :

— Si vous savez ce qu'un homme va faire, marchez devant lui, mais si vous voulez deviner ce qu'il fait, restez derrière lui. Égarez-vous où il s'égare, arrêtez-vous où il s'arrête, allez aussi lentement que lui. Vous pourrez voir alors ce qu'il a vu et agir comme il a agi. Tout ce que nous avons à faire, c'est d'épier ce que nous pourrions rencontrer de bizarre.

— De quelle chose bizarre voulez-vous parler ? demanda l'inspecteur.

— N'importe quoi de bizarre, répondit Valentin, et il retomba dans un silence opiniâtre.

L'omnibus jaune se traîna lentement le long des rues du nord de Londres durant, semblait-il, plusieurs heures. L'illustre détective ne voulait pas s'expliquer davantage et peut-être ses aides sentaient-ils croître silencieusement en eux un doute de plus en plus troublant au sujet de sa mission. Peut-être aussi ressentaient-ils un désir aussi silencieux et aussi intense de déjeuner, car l'heure du lunch était passée depuis longtemps et les longues rues des faubourgs septentrionaux semblaient se prolonger indé-

finiment comme les cylindres d'un télescope infernal. C'était un de ces voyages au cours desquels le voyageur a constamment l'impression d'avoir enfin atteint le bout du monde, pour se découvrir bientôt à l'entrée de Tuffnel Park. Londres s'éteignait en une traînée de misérables tavernes et de bicoques de banlieue pour renaître miraculeusement, un peu plus loin, en des rues brillantes et des hôtels bruyants. On eût dit treize villes vulgaires juxtaposées. Quoique le crépuscule d'hiver menaçât déjà d'envahir la rue, le détective parisien restait silencieux et attentif, examinant les façades des maisons qui défilaient devant lui, de chaque côté. Lorsqu'ils eurent laissé Camden Town derrière eux, les policemen commencèrent à s'assoupir. Ils sursautèrent lorsque Valentin bondit, une main sur l'épaule de chacun d'eux, et ordonna au cocher d'arrêter.

Ils dégringolèrent de l'impériale dans la rue sans bien comprendre la cause de cet émoi. Lorsqu'ils se tournèrent vers Valentin pour lui demander des explications, celui-ci leur désigna triomphalement du doigt une fenêtre du côté gauche de la rue. C'était une large fenêtre appartenant à la façade dorée d'un luxueux café. Elle éclairait la portion de l'établissement qui, sous le nom de « Restaurant », était réservée aux dîneurs comme il faut. Cette fenêtre, comme toutes les autres de la façade de l'hôtel, était en verre mat avec des dessins ; mais il y avait, au milieu, un large trou noir, comme une étoile dans la glace d'un étang.

— Notre piste enfin, cria Valentin, agitant sa canne, la maison à la vitre cassée !

— Quelle piste ? Quelle vitre ? demanda l'inspecteur. Quelle preuve avez-vous que ceci ait aucun rapport avec eux ?

Valentin faillit briser de rage sa canne de bambou.

— Quelle preuve ! cria-t-il. Tonnerre de Dieu ! Vous demandez une preuve ! Comment, mais il y a naturellement vingt chances contre une que ceci n'ait rien à faire avec eux. Mais que pouvons-nous faire d'autre ? Ne voyez-vous pas que nous en sommes réduits à poursuivre une vague possibilité ou à aller nous coucher ?

Il pénétra bruyamment dans le restaurant, suivi de ses compagnons. Tous trois furent bientôt attablés devant un déjeuner tardif, contemplant de l'intérieur l'étoile dans la vitre brisée, sans retirer d'ailleurs grand'chose de cette contemplation.

— Votre fenêtre est brisée, à ce que je vois, dit Valentin au garçon en payant la note.

— Oui monsieur, répondit celui-ci, occupé à compter la monnaie, à laquelle le détective ajouta silencieusement un énorme pourboire. Le garçon se redressa, les traits empreints d'une douce mais évidente animation.

— Ah ! oui, monsieur, dit-il. C'est une curieuse affaire.

— Vraiment ? Contez-nous cela, dit Valentin, avec une nonchalante curiosité.

— Voilà. Deux messieurs en noir sont entrés ici, dit le garçon, deux de ces prêtres étrangers qui courent les rues, par ces temps-ci. Ils prirent tranquillement un modeste petit déjeuner, et l'un des deux paya et sortit. L'autre allait le rejoindre lorsque, en comptant ma monnaie, je m'aperçus que j'avais reçu trois fois trop. « Eh là, dis-je au bonhomme qui sortait, vous m'avez donné trop ». « Oh, dit-il froidement, croyez-vous ? » « Oui », dis-je, en

prenant la note pour lui montrer. Ah bien, cela m'a donné un coup.

— Que voulez-vous dire ? demanda son interlocuteur.

— J'aurais juré sur sept Bibles que j'avais écrit 14 shillings.

— Oui ! dit Valentin, se rapprochant lentement, les yeux ardents, et puis ?

— Le prêtre, à la porte, me dit doucement : « Fâché de brouiller vos comptes, mais ce sera pour le carreau ». « Quel carreau ? » dis-je. « Celui que je vais casser », dit-il, en y jetant son parapluie.

Les trois hommes poussèrent une exclamation, et l'inspecteur murmura :

— Poursuivons-nous des fous échappés de l'asile ?

Mais le garçon avait pris goût à conter sa grotesque aventure.

— Je restai abruti, sur le moment. Je n'aurais rien pu faire. L'homme sortit et rejoignit son ami qui avait tourné le coin. Puis ils remontèrent si vite Bullock Street, que je ne pus les rattraper, malgré que je courusse de toutes mes forces.

— Bullock Street, dit le détective, en enfilant cette rue aussi rapidement que l'étrange couple, à la poursuite duquel il était lancé.

Leur voyage les conduisit à travers des voies de briques, uniformes comme des tunnels ; des rues avec peu de lumières et même peu de fenêtres ; des rues auxquelles les maisons qui les bordaient semblaient avoir tourné le dos. L'ombre s'épaississait

et les policemen londoniens eux-mêmes n'auraient pu dire, avec certitude, la direction exacte qu'ils suivaient. L'inspecteur était pourtant à peu près certain qu'ils devaient tôt ou tard aboutir quelque part vers Hampstead Heath. Tout à coup, une fenêtre, faisant saillie et éclairée au gaz, perça le crépuscule bleu comme une lanterne sourde, et Valentin s'arrêta devant l'étalage voyant d'une petite pâtisserie. Après un moment d'hésitation, il entra. Il ne perdit rien de sa gravité parmi les joyeuses couleurs de la confiserie, et acheta, d'un air soucieux, treize cigares en chocolat. Il se préparait évidemment une entrée en matière, mais il n'en eut pas besoin.

La jeune personne anguleuse et fanée qui le servait n'avait manifesté qu'une curiosité machinale à l'égard de sa mise élégante, mais lorsqu'elle aperçut encadré dans la porte, derrière lui, l'uniforme bleu de l'inspecteur, son regard s'anima.

— Oh ! dit-elle, si vous êtes venus pour le paquet, je l'ai déjà expédié.

— Le paquet ! répéta Valentin, et ce fut à son tour de l'interroger du regard.

— Je veux dire le paquet que ce monsieur a laissé ici, ce clergyman.

— Pour l'amour de Dieu, dit Valentin, penché vers elle, manifestant pour la première fois son émotion, pour l'amour de Dieu, dites-nous exactement ce qui s'est passé.

— Les clergymen, dit la femme après quelque hésitation, sont venus, il y a une demi-heure environ ; ils ont acheté des carrés de menthe et bavardé de choses et d'autres. Puis ils sont partis dans

la direction du « common ». Un moment après, l'un d'eux rentra dans la boutique disant : « N'ai-je pas oublié un paquet ? » Je regardai partout et, comme je ne trouvais rien, il dit : « Ne vous dérangez pas mais, si vous le retrouviez, ayez la bonté de l'envoyer par la poste à cette adresse », et il me laissa l'adresse et un shilling pour ma peine. Je trouvai pourtant peu après un paquet enveloppé de papier brun, et je l'envoyai à l'adresse qu'il m'avait donnée. Je ne puis me la rappeler maintenant, c'était quelque part à Westminster. Comme la chose semblait si importante, je m'étais dit que la police était peut-être venue s'informer.

— C'est, ce qu'elle a fait, repartit Valentin brièvement. Sommes-nous loin d'Hampstead Heath ?

— Droit devant vous pendant un quart d'heure, dit la femme.

Valentin bondit hors de la boutique et commença à courir. Les autres policiers l'imitèrent à contre-cœur.

La rue qu'ils suivaient était si sombre et si étroite que lorsqu'ils se trouvèrent, à l'improviste devant le vaste « common », sous le ciel libre, ils furent surpris de voir que la soirée était encore si peu avancée. Un dôme vert-paon se dorait parmi les arbres noirs et les lointains violets. Le vert ardent était juste assez sombre pour faire ressortir, comme des points de cristal, une ou deux étoiles. Tout ce qui restait de jour dorait de son reflet la crête d'Hampstead, et ce coin populaire connu sous le nom de « Val de Santé ». Les promeneurs qui hantent cette région ne s'étaient pas encore tous dispersés ; quelques couples confus restaient assis sur des bancs et, çà et là, une fille, au loin, criait encore sur une des balançoires. La gloire du ciel se faisait plus profonde et plus sombre au-dessus de la sublime vulgarité de

l'homme. Valentin, debout sur la pente, regarda au delà du vallon, et aperçut ce qu'il cherchait.

Parmi les groupes noirs qui se dispersaient là-bas, il s'en trouvait un particulièrement noir et qui ne se dispersait pas — un groupe de deux figures vêtues d'habits ecclésiastiques. Quoiqu'elles parussent aussi petites que des insectes, Valentin put voir que l'une était beaucoup plus petite que l'autre. Et quoique l'autre fût voûtée, comme l'est un homme d'étude, et eût une allure effacée, il put voir aussi qu'elle avait plus de six pieds de haut. Valentin serra les dents et s'avança en faisant tournoyer impatiemment sa canne. Lorsqu'il eut considérablement diminué la distance qui le séparait des deux figures noires, de manière à les grossir comme à l'aide d'une vaste loupe, il fit une nouvelle remarque, une remarque qui le surprit, mais à laquelle il s'attendait pourtant jusqu'à un certain point. Quelque fût le grand prêtre, il ne pouvait guère y avoir de doute concernant l'identité du petit. C'était son compagnon du train d'Harwich, le gros petit « curé » d'Essex auquel il avait donné quelques sages conseils concernant son paquet enveloppé de papier brun.

Jusqu'ici, tout s'enchaînait assez logiquement. Valentin avait appris, le matin même, qu'un certain Père Brown apportait avec lui d'Essex une croix d'argent ornée de saphirs, une relique de grande valeur, pour la montrer à certains prêtres étrangers qui assistaient au Congrès. C'était là, sans doute, « l'objet d'argent avec des pierres bleues », dont il avait été question, et le Père Brown n'était autre que le petit blanc-bec rencontré dans le train. Rien d'étonnant à ce que Flambeau eût découvert ce que Valentin avait pu découvrir ; on ne pouvait rien cacher à Flambeau. Rien d'étonnant non plus à ce que Flambeau, ayant entendu parler de

la croix d'argent, s'efforçât de la voler ; c'était la chose la plus naturelle que pût relater l'histoire naturelle. Rien d'étonnant encore, évidemment, à ce que Flambeau l'emportât sur un mouton aussi stupide que l'homme au parapluie et aux nombreux paquets. Les individus de son espèce se laisseraient mener par le bout du nez jusqu'au pôle nord ; rien de surprenant à ce qu'un acteur comme Flambeau, déguisé en prêtre, ait pu le conduire jusqu'à Hampstead Heath. L'affaire semblait assez limpide ; et, tout en plaignant le prêtre pour son impuissance, le détective méprisait presque Flambeau pour avoir consenti à tromper une victime aussi crédule. Mais, lorsque Valentin songeait à tout ce qui s'était produit depuis lors, à tout ce qui l'avait conduit à la victoire, il se creusait en vain la cervelle pour y découvrir la moindre rime, la moindre raison. Quel rapport y avait-il entre le vol de la croix bleue, apportée à Londres par un prêtre d'Essex, et le fait d'asperger un mur de soupe ou d'appeler noix des oranges, ou de payer le prix d'un carreau pour le casser ensuite ? Valentin était arrivé à la fin de sa chasse, mais il n'en comprenait pas le milieu. Lorsqu'il lui était arrivé d'échouer dans ses recherches (ce qui était rare), il avait ordinairement suivi la piste mais manqué le criminel. Ici, il tenait le criminel, mais il ne pouvait comprendre la piste.

Les deux figures qu'il poursuivait rampaient, comme deux mouches noires, sur la crête immense et verte de la colline. Elles étaient évidemment absorbées dans leur conversation et ne semblaient pas remarquer où elles allaient. Elles allaient vers les hauteurs les plus solitaires et les plus silencieuses de la lande. Au fur et à mesure que les policiers gagnaient du terrain sur elles, ils devaient recourir aux attitudes triviales du chasseur de chevreuil, s'accroupir derrière des bouquets d'arbres, et même courir à

quatre pattes dans l'herbe haute. Grâce à ces peu gracieux subterfuges, nos chasseurs purent même s'approcher assez près de leur gibier pour entendre le murmure de leur discussion, mais aucun mot ne pouvait leur parvenir, sauf le mot « raison » prononcé fréquemment d'une voix haute et presque enfantine. À un moment, derrière une pente abrupte et un groupe de buissons épais, les policiers perdirent de vue les deux hommes qu'ils poursuivaient. Ils ne retrouvèrent leur piste qu'après dix minutes de recherches angoissantes ; elle les conduisit au sommet arrondi d'une haute colline, dominant un amphithéâtre de paysage désolé, éclairé par les dernières lueurs du soleil. Sous un arbre, en cet endroit imposant et désert, se trouvait un vieux banc de bois délabré, et, sur ce siège, étaient assis les deux prêtres, toujours absorbés dans leur conversation. Le vert et l'or merveilleux avivaient encore l'horizon plus sombre ; mais le dôme, au-dessus de leur tête, de vert-paon devenait lentement bleu-paon, et les étoiles s'en détachaient toujours davantage comme de solides joyaux. Faisant signe de la main à ses aides, Valentin réussit à se glisser derrière le gros arbre. Il resta là, silencieux et immobile comme un mort, et entendit, pour la première fois, les paroles qu'échangeaient les deux prêtres.

Après avoir écouté pendant quelques minutes, il fut saisi d'un doute sinistre. Avait-il entraîné les deux policemen anglais dans les solitudes nocturnes de ce « common » dans un but aussi insensé que celui de cueillir des figues sur les chardons qui y croissent ? Car les deux prêtres conversaient exactement comme des prêtres ; ils causaient pieusement, doctement, posément, des mystères les plus éthérés de la théologie. Le petit clergyman d'Essex parlait plus simplement, sa face ronde tournée vers les étoiles ; l'autre, au contraire, restait la tête inclinée, comme s'il

n'était pas digne de les contempler. Mais il eût été impossible d'entendre une conversation plus innocemment ecclésiastique sous les arcades blanches d'un cloître italien ou sous les voûtes sombres d'une cathédrale espagnole.

Les premiers mots que le détective surprit appartenaient à la fin d'une phrase du Père Brown : « … c'est ce qu'ils voulaient dire au moyen âge, lorsqu'ils parlaient des cieux incorruptibles ».

Le grand prêtre approuva de la tête et dit :

— Ah oui, ces infidèles modernes font appel à la raison ; mais qui peut contempler ces millions de mondes et ne pas sentir qu'il peut y avoir de merveilleux univers, au-dessus de nos têtes, où la raison soit essentiellement déraisonnable ?

— Non, repartit l'autre, la raison est toujours raisonnable même dans le dernier limbe, à la dernière frontière des choses. Je sais qu'on accuse l'Église de ravaler la raison, mais c'est le contraire qui est vrai. Seule, ici-bas, l'Église place vraiment la raison au-dessus de tout. Seule, ici-bas, l'Église affirme que la puissance de Dieu elle-même se meut dans les limites de la raison.

Le grand prêtre leva sa tête austère vers le ciel constellé et dit :

— Pourtant, qui sait si dans cet univers infini ?…

— Physiquement infini, interrompit l'autre en se tournant brusquement sur son siège, non pas infini au point d'échapper aux lois de la vérité.

Derrière son arbre, Valentin, se grattait furieusement et silencieusement les ongles. Il entendait déjà les railleries des détectives anglais que ses conjectures fantaisistes avaient conduits si

loin pour entendre le bavardage métaphysique de deux vieux prêtres inoffensifs. Dans son agitation, il perdit la docte réponse du grand prêtre, et, lorsqu'il écouta de nouveau, le Père Brown avait repris la parole :

— La raison et la justice embrassent, dans leur étreinte, l'astre le plus lointain. Regardez ces étoiles. Ne semblent-elles pas être faites de diamants et de saphirs ? Vous pouvez imaginer la botanique et la géologie la plus folle, évoquer des forêts de diamants avec des feuilles de brillants, une lune bleue faite d'un seul éléphantesque saphir. Mais ne croyez pas que cette frénésie astronomique puisse rien changer à la raison et à la justice de votre conduite. Par les plaines d'opale, au pied de falaises taillées dans la perle, vous trouveriez encore un écriteau proclamant : « Tu ne voleras pas. »

Valentin allait quitter sa position accroupie et se retirer aussi doucement que possible, accablé par la plus grande erreur qu'il eût commise dans sa vie, lorsque quelque chose, dans le silence même du grand prêtre, l'avertit d'attendre qu'il eût repris la parole. Lorsqu'enfin ce dernier rompit le silence, ce fut pour dire simplement, la tête courbée et les mains sur les genoux :

— Je persiste pourtant à croire que d'autres mondes peuvent s'élever au delà de notre raison. Le mystère du ciel est insondable et, pour ma part, je ne puis que m'incliner devant lui.

Puis, le front toujours baissé et, sans rien changer à son attitude et à l'intonation de sa voix, il ajouta :

— Passez-moi votre croix de saphir, je vous prie. Nous sommes seuls ici et je pourrais vous mettre en pièces comme une poupée de son.

Le fait que ces paroles étaient prononcées exactement sur le même ton et dans la même attitude, ajoutait une étrange violence à cette brutale entrée en matière. Mais le gardien de la relique tourna seulement la tête d'une fraction de degré. Son visage levé vers les étoiles, semblait conserver la même expression béate. Peut-être n'avait-il pas entendu. Ou peut-être avait-il entendu et se trouvait-il paralysé par la terreur.

— Oui, dit le grand prêtre, de la même voix basse, dans la même attitude calme, oui, je suis Flambeau.

Puis, après un silence, il reprit :

— Voyons, voulez-vous me donner cette croix ?

— Non, dit l'autre, et le monosyllabe rendit un son bizarre.

Flambeau abandonna soudain ses manières pontifiantes. L'illustre bandit se renversa en arrière sur son siège et rit longtemps d'un rire étouffé.

— Non, cria-t-il, vous ne voulez pas me la donner, fier prélat ? Vous ne voulez pas me la donner, stupide petit célibataire ? Voulez-vous que je vous dise pourquoi vous ne voulez pas me la donner ? Parce que je l'ai déjà ici dans ma poche !

Le petit homme d'Essex tourna vers lui ce qui, dans l'ombre, semblait être une paire d'yeux éblouis, et demanda avec une sorte de timide curiosité :

— En êtes-vous… en êtes-vous bien certain ?

Flambeau rugit de joie.

— Vous valez mieux à vous seul qu'un vaudeville, cria-t-il. Oui, poire que vous êtes, j'en suis certain. J'ai eu le flair de façonner un double de votre paquet et maintenant, mon ami, c'est vous qui avez le double et c'est moi qui possède la relique. C'est un vieux truc, Père Brown, un très vieux truc.

— Oui, répondit le Père Brown, en se passant la main dans les cheveux avec la même expression étrange et vague. Oui, j'en ai déjà entendu parler.

Le colosse du crime s'inclina vers le petit curé de campagne, avec un brusque mouvement d'intérêt.

— Vous en avez entendu parler ? dit-il. Où en avez-vous entendu parler ?

— Je ne puis naturellement pas vous dire son nom, répondit le petit homme avec simplicité. C'était un pénitent, voyez-vous. Il avait vécu dans l'abondance pendant vingt ans, grâce uniquement à des doubles de paquets de papier brun. Alors, lorsque j'ai commencé à vous suspecter, j'ai immédiatement songé à la manière dont ce pauvre garçon opérait.

— Commencé à me suspecter ? répéta le criminel, avec une intensité d'expression croissante. Avez-vous vraiment eu assez de sens pour me suspecter, lorsque je vous ai conduit dans cette partie déserte de la lande ?

— Oh ! non, dit Brown, avec l'air de s'excuser. Voyez-vous, je vous ai suspecté dès que nous nous sommes rencontrés. C'est à cause de ce petit gonflement sous la manche, où les gens de votre profession portent le bracelet à pointes.

— Comment, de par tous les diables ! s'écria Flambeau, avez-vous entendu parler du bracelet ?

— Oh ! mes ouailles, mes ouailles, vous comprenez ! dit le Père Brown, en levant les sourcils avec un air candide. Lorsque j'étais curé à Hartlepool, il y en avait trois, parmi elles, qui portaient le bracelet ! Alors, comme je vous ai suspecté dès le début, je me suis arrangé pour que la croix soit en sûreté. Je crains d'avoir été obligé de vous surveiller. Et je vous ai vu changer les paquets. Alors, voyez-vous, j'ai dû les changer de nouveau. Et j'ai laissé le bon derrière nous.

— Derrière nous ? répéta Flambeau, et pour la première fois sa voix s'altéra.

— Voici comment, dit le petit prêtre avec la même bonhomie. Je suis rentré dans cette pâtisserie, j'ai demandé si je n'avais pas oublié un paquet et je leur ai laissé une certaine adresse, au cas où ils le retrouveraient. Je savais, naturellement, que je n'avais pas laissé le paquet derrière moi ; mais, lorsque je ressortis, je le laissai. Au lieu de courir après moi, avec la précieuse relique, ils l'ont envoyée, en toute hâte, à un de mes amis, à Westminster.

Puis il ajouta, presque tristement.

— C'est également un pauvre diable d'Hartlepool qui m'a enseigné ce truc. Il l'appliquait fréquemment jadis à des valises volées dans les gares, mais il s'est retiré depuis dans un monastère. On apprend ainsi bien des choses, n'est-ce pas ? ajouta-t-il, en se passant de nouveau la main dans les cheveux, comme pour s'excuser encore davantage. Nous ne pouvons faire autrement, nous autres prêtres. Les gens viennent nous dire ces choses.

Flambeau arracha de sa poche le paquet de papier brun et le déchira. Il ne renfermait que du papier et des morceaux de plomb. Le bandit sauta debout, avec un grand geste, et s'écria :

— Je ne vous crois pas. Je ne crois pas qu'un nigaud comme vous ait pu arranger tout cela. Je suis sûr que vous avez encore l'objet sur vous et, si vous ne me le donnez pas — eh bien, nous sommes seuls, et je vous l'arracherai de force !

— Non, dit le Père Brown simplement, en se levant aussi, vous ne me l'arracherez pas de force. D'abord, parce que je ne l'ai plus, réellement, et ensuite, parce que nous ne sommes pas seuls.

Flambeau s'arrêta dans son élan.

— Derrière cet arbre, dit le Père Brown, en l'indiquant du doigt, se trouvent deux vigoureux policemen et le premier détective de notre temps. Comment sont-ils venus ici ? demandez-vous. Parce que je les ai amenés, naturellement. Comment m'y suis-je pris ? Je vous le dirai, si vous y tenez. Mon Dieu ! nous apprenons des choses vingt fois plus ténébreuses, en travaillant parmi les criminels. Je n'étais pas certain que vous étiez un voleur et il eût été désastreux de causer un scandale au sujet d'un membre de notre clergé. Je vous ai donc mis à l'épreuve pour voir si vous vous trahiriez. On se met, en général, en colère lorsqu'on trouve du sel dans son café ; si l'on reste calme, c'est qu'on a quelque excellente raison d'agir ainsi. J'ai mis du sel dans votre sucrier et vous n'avez pas bronché. On n'aime pas non plus généralement à se voir présenter une note trois fois trop élevée. J'ai triplé la vôtre, et vous l'avez payée.

Le monde semblait attendre que Flambeau bondît, comme un tigre. Mais il était retenu comme par l'influence d'un charme, il

était paralysé par une invincible curiosité.

Le Père Brown poursuivit, avec lenteur et lucidité :

— Comme vous ne vouliez laisser aucune trace de votre passage à la police, il a bien fallu que quelqu'un s'en chargeât. Partout où nous avons passé, j'ai eu soin de faire quelque chose qui fournît aux gens un sujet de conversation pour le restant de la journée. Je n'ai pas fait grand mal — une tache sur un mur, des pommes roulées dans la rue, une fenêtre cassée — mais j'ai sauvé la croix ; la croix sera toujours sauvée. Je m'étonne que vous ne m'ayez pas arrêté avec le Sifflet de l'Âne.

— Avec quoi ? demanda Flambeau.

— Je suis heureux de voir que vous ne le connaissez pas, dit le prêtre, avec une grimace. C'est une sale histoire. Je suis sûr que vous êtes trop bon pour être un Siffleur. Je n'aurais pu parer le coup, même à l'aide des Taches ; je n'ai pas les jambes assez fortes pour cela.

— Mais de quoi voulez-vous donc parler ? demanda l'autre.

— Je pensais que vous pratiquiez ce coup, dit le Père Brown, agréablement surpris. Oh ! vous ne pouvez pas encore être tombé bien bas !

— Mais comment diantre connaissez-vous ces horreurs ? cria Flambeau.

L'ombre d'un sourire effleura le visage simple et rond de son adversaire :

— Oh ! en faisant mon métier de stupide petit célibataire, je suppose. N'avez-vous jamais songé qu'un homme qui passe sa vie

à entendre les autres lui conter les péchés qu'ils ont commis, ne doit pas être entièrement ignorant du mal ? D'ailleurs à un autre indice j'aurais pu dire que vous n'étiez pas un prêtre.

— Quoi ? dit le voleur, bouche bée.

— Vous avez attaqué la raison, dit le Père Brown. Ce n'est pas orthodoxe.

Comme il se retournait pour rassembler ses affaires, les trois policiers sortirent du couvert des arbres. Flambeau était un artiste et un sportsman. Il s'arrêta et salua profondément Valentin.

— Ne me salue pas, mon ami, dit Valentin, d'une voix claire. Saluons tous deux notre maître.

Et il se découvrit un instant, tandis que le petit prêtre d'Essex cherchait à tâtons son parapluie.

Le Jardin secret

Aristide Valentin, chef de la police parisienne, était en retard pour le dîner. Quelques invités l'attendaient déjà. Ils avaient été introduits par Ivan, son valet et son confident. Ce fidèle serviteur, un vieil homme dont le visage était sillonné d'une cicatrice et dont le teint était presque aussi gris que les moustaches, se tenait, presque constamment, assis à une petite table, dans le vestibule d'entrée orné de nombreuses panoplies. La maison de Valentin était peut-être aussi originale et aussi célèbre que son propriétaire. C'était une vieille maison entourée de hauts murs et de grands peupliers, croissant sur la berge même de la Seine. Son

originalité — et peut-être sa valeur, au point de vue de la police — consistait en ce qu'on ne pouvait en sortir par aucune issue, sauf par la porte d'entrée, gardée par Ivan et par son arsenal. Le jardin était vaste et d'un plan compliqué, et l'on y pouvait parvenir, de la maison, par plusieurs portes. Mais il ne présentait aucune issue sur le monde extérieur, étant complètement clôturé par un haut mur uni, défiant toute escalade, et dont la crête était garnie de pointes de fer d'une forme spéciale. C'était le meilleur jardin dans lequel pût méditer l'homme dont des centaines de criminels avaient juré la mort.

Ivan expliqua aux hôtes de Valentin que celui-ci avait téléphoné qu'il serait en retard de dix minutes environ. Il avait été retenu par certains arrangements concernant une exécution capitale, ou par quelque autre horreur de ce genre. Quoique ces devoirs répugnassent à son tempérament, il ne manquait jamais de les remplir avec précision.

Impitoyable dans la poursuite des criminels, il était très doux lorsqu'il s'agissait de les punir. Depuis que sa puissante influence dominait les méthodes d'action de la police française — et, pour la plus grande part, de la police européenne — il l'avait employée à adoucir les châtiments et à purifier les prisons. Il comptait parmi ces grands humanitaires libres penseurs de France dont le seul défaut est d'avoir rendu la clémence plus froide encore que la justice.

Lorsque Valentin rentra, il avait déjà revêtu son habit noir, à la boutonnière duquel brillait une rosette rouge. C'était un homme d'une prestance élégante ; sa barbe noire était déjà parsemée de quelques poils gris. Il traversa la maison pour se rendre à son bureau qui donnait sur le jardin. Après avoir soigneuse-

ment mis sous clef sa valise, il se tint un instant debout, devant la porte ouverte, et regarda dans le jardin. Une lune aiguë déchirait de ses cornes des lambeaux de nuées d'orage. Il l'observa dans une attitude rêveuse, peu coutumière aux natures scientifiques comme la sienne. Peut-être ces natures pressentent-elles, jusqu'à un certain point, les crises les plus aiguës de leur existence. Quoi qu'il en soit, Valentin sortit promptement de cette mystérieuse rêverie ; il savait qu'il était en retard et que ses invités l'attendaient. Dès son entrée au salon, il s'aperçut pourtant que son hôte principal n'était pas encore là. Il reconnut Lord Galloway, l'ambassadeur anglais, un vieil homme colérique, le visage couperosé comme une pomme, portant le ruban bleu de l'ordre de la Jarretière ; lady Galloway, frêle et mince, les cheveux d'argent, avec une expression à la fois sensitive et raffinée ; Lady Margaret Graham, leur fille, une jolie fille au teint pâle, le visage mutin, dont la chevelure avait des reflets de cuivre rouge ; la duchesse du Mont-Saint-Michel, la poitrine opulente, et ses deux filles, également brunes et opulentes ; le docteur Simon, le type du savant français, pince-nez, barbe en pointe, le front rayé de ces rides parallèles qui affligent les orgueilleux et proviennent de l'habitude qu'ils ont de lever, à tout propos, les sourcils ; le Père Brown, de Cobhole, en Essex, qu'il avait récemment rencontré en Angleterre. Son regard s'arrêta, peut-être avec plus d'intérêt, sur un grand officier en uniforme, qui venait de saluer les Galloway, sans avoir reçu d'eux un accueil bien cordial, et qui s'avançait maintenant vers lui. C'était le commandant O'Brien, de la légion étrangère. Il était élancé, de démarche quelque peu fanfaronne, rasé de frais, les cheveux noirs, les yeux bleus. Il avait l'allure à la fois crâne et mélancolique, comme il sied à un officier appartenant à un régiment qui s'est rendu fameux par ses victorieuses

défaites et ses triomphants suicides. C'était, de naissance, un gentleman irlandais, et il avait connu, dans sa jeunesse, les Galloway — tout spécialement Margaret Graham. Il avait dû quitter son pays, où il s'était lourdement endetté, et affichait, à présent, son mépris complet de l'étiquette anglaise en portant partout son uniforme, son sabre et ses éperons. Lorsqu'il avait salué la famille de l'ambassadeur, Lord et Lady Galloway s'étaient inclinés avec raideur, et Lady Margaret avait détourné le regard.

Mais quel que fût l'intérêt que ces personnes pouvaient ressentir l'une pour l'autre, leur hôte illustre n'en éprouvait aucun pour elles. Aucune d'elles ne représentait, pour lui, le principal invité de la soirée. Valentin avait convié à son dîner, pour certaines raisons spéciales, un homme d'une réputation universelle, dont il s'était fait un ami au cours d'une de ses glorieuses tournées de détective aux États-Unis. C'était le multimillionnaire Julius K. Brayne, dont les énormes et même parfois écrasantes donations à d'obscures sectes religieuses provoquèrent tant de plaisanteries faciles, tant de solennelles tirades, plus faciles encore, dans la presse anglaise et américaine. Personne ne savait au juste si M. Brayne était athée, ou mormon, ou Christian scientist, mais il était toujours prêt à verser son argent dans n'importe quel vase intellectuel, pourvu que la forme en fût nouvelle. Une de ses lubies était de guetter l'arrivée d'un Shakespeare américain, et cette lubie réclamait plus de patience encore que la pêche à la ligne. Il admirait Walt Whitman, mais il trouvait Luke P. Tanner, de Paris U. S. A., plus « avancé » que Whitman lui-même. Il aimait tout ce qu'il croyait être « avancé ». Il estimait que Valentin l'était également, se montrant en cela parfaitement injuste à son égard.

L'apparition massive de Julius K. Brayne, dans le salon, fut aussi décisive que la cloche annonçant le dîner. Il avait cette qualité, à laquelle ne peuvent prétendre qu'un petit nombre d'entre nous, de rendre sa présence aussi importante que son absence. C'était un grand gaillard, aussi gras que grand. Son habit noir n'était pas même éclairé par le reflet d'une chaîne de montre ou d'une bague. Ses cheveux étaient blancs, vigoureusement brossés en arrière, à l'allemande ; son visage était rouge, à la fois violent et poupin ; il ne portait qu'une mouche noire sur sa lèvre inférieure, ce qui donnait à son expression puérile un caractère théâtral et presque méphistophélique. Les convives n'eurent d'ailleurs guère le temps de contempler le célèbre Américain ; son retard avait déjà pris les proportions d'un problème domestique, et il pénétra en toute hâte dans la salle à manger, ayant Lady Galloway à son bras.

La bonne humeur de Galloway n'avait qu'un côté sensible. Pourvu que Lady Margaret ne prît pas le bras de l'aventurier O'-Brien, son père ne manifesterait aucun mécontentement. Elle ne l'avait pas pris ; elle était sagement sortie du salon au bras du docteur Simon. L'inquiétude n'en rendit pas moins Lord Galloway presque grossier. Il parvint à se maîtriser, durant le dîner, mais lorsque, à l'heure des cigares, les trois plus jeunes hommes — Simon, le docteur, Brown, le prêtre, et O'Brien, le dangereux exilé portant un uniforme étranger — eurent quitté la table pour rejoindre les dames ou fumer dans le jardin d'hiver, le diplomate anglais perdit toute diplomatie. Il était tourmenté, à chaque instant, par l'idée que ce gredin d'O'Brien était parvenu, d'une manière ou d'une autre, à causer avec Margaret. Il ne tentait même pas de se figurer comment. Il restait seul, après le café, entre Brayne, le blanc Yankee, qui croyait à toutes les religions, et Va-

lentin, le Français grisonnant, qui ne croyait à aucune. Ils pouvaient discuter ensemble, mais ne pouvaient faire appel à lui. Fatigué d'entendre leur logomachie « avancée », Lord Galloway se leva, à son tour, et se dirigea vers le salon. Il s'égara et, pendant six à huit minutes, arpenta vainement de longs corridors. Il entendit enfin la voix aiguë et didactique du docteur et la voix sourde du prêtre, puis un rire général. Eux aussi, se dit-il en étouffant un juron, devaient discuter « science et religion ». Mais, dès qu'il eut ouvert la porte du salon, il ne vit plus qu'une chose, il vit ce qui n'y était pas. Le commandant O'Brien et Lady Margaret étaient tous deux absents.

Il quitta cette chambre, aussi brusquement qu'il avait quitté l'autre, et arpenta de nouveau le corridor. Une seule idée le préoccupait maintenant : protéger sa fille contre les entreprises de ce vaurien irlandais-algérien. Comme il se dirigeait vers le bureau de Valentin, il fut surpris de rencontrer sa fille qui passa rapidement devant lui, pâle et dédaigneuse. Ce fut pour lui une nouvelle énigme. Si elle avait été avec O'Brien, où était O'Brien ? Si elle n'avait pas été avec lui, où avait-elle été ? Emporté par un soupçon furieux, il chercha à tâtons son chemin à travers cette partie de la maison, plongée dans l'obscurité, et trouva enfin une issue de service ouvrant sur le jardin. La lune avait achevé de déchirer, de son cimeterre, les nuées d'orage. Sa lumière argentée éclairait les quatre coins du jardin. Une haute silhouette, vêtue de bleu, traversait la pelouse pour gagner la porte du bureau. Un reflet de lune, sur l'uniforme, lui permit de reconnaître le commandant O'Brien.

Celui-ci entra dans la maison par la porte vitrée, et Lord Galloway resta plongé dans un état d'esprit indescriptible, à la fois

violent et vague. Le jardin bleu et argent, comme une scène de théâtre, semblait l'attirer et suscitait impérieusement en lui ces sentiments de tendresse contre lesquels se révoltait son esprit autoritaire. L'élégance de la démarche de l'Irlandais excitait sa colère, comme s'il eût été un rival et non un père ; le clair de lune l'affolait. Il se trouvait capturé, comme par magie, dans un jardin de troubadour, dans une féerie de Watteau. Afin de réagir, par la parole et l'action, contre ce charme stupide, il s'avança vivement vers son ennemi. Dès les premiers pas, il buta contre un arbre ou contre une pierre, dans l'herbe. Il se baissa, pour mieux voir, d'abord avec colère, puis avec curiosité. L'instant d'après, la lune et les hauts peupliers assistèrent à un spectacle peu ordinaire — celui d'un diplomate anglais courant de toutes ses forces et criant et hurlant dans sa course.

Ces rauques clameurs attirèrent, à la porte du bureau, le visage pâle, le pince-nez brillant et le front soucieux du docteur Simon, qui entendit les premiers mots que le noble lord parvint à articuler. Lord Galloway criait :

— Un cadavre, dans l'herbe — un cadavre sanglant !

Quant à O'Brien, il avait entièrement perdu la tête.

— Nous devons prévenir immédiatement Valentin, dit le médecin, lorsque l'autre eut décrit d'une voix brisée tout ce qu'il avait osé examiner. Il est heureux qu'il soit ici.

Àcet instant, l'illustre détective entra dans le bureau, attiré par les cris. En toute autre circonstance, on se serait amusé de suivre la transformation qui s'opéra dans son attitude. Il était entré, avec les manières d'un hôte et d'un gentleman, craignant que l'un de ses invités ou quelque domestique ne fût tombé malade. Lors-

qu'on lui eut dit l'horrible vérité, sans rien perdre de sa gravité, sa physionomie s'anima soudain. Si imprévue, si terrible que fût cette affaire, c'était son métier de la tirer au clair.

— N'est-il pas étrange, messieurs, dit-il, tandis qu'ils s'empressaient de sortir, que j'aie cherché des mystères par toute la terre, et que l'un d'eux vienne aujourd'hui me trouver dans mon propre jardin ? Mais où est-ce ?

Ils eurent quelque peine à s'orienter sur la pelouse, car un léger brouillard s'élevait de la rivière ; mais, guidés par Galloway tremblant, ils trouvèrent enfin le corps enfoui dans l'herbe haute — le corps d'un homme très grand et de large carrure. Le visage était tourné vers la terre, de sorte qu'ils ne pouvaient voir que son dos, vêtu de drap noir, et sa tête chauve, sous une ou deux touffes de cheveux bruns collés au crâne comme des algues marines. Un serpent de sang écarlate sortait, en rampant, du visage.

— Au moins, dit Simon, d'une voix basse et singulière, ce n'est pas l'un des nôtres.

— Examinez-le, docteur, cria Valentin d'un ton brusque… Il n'est peut-être pas mort.

Le médecin se baissa.

— Il n'est pas encore froid, mais je crains bien qu'il soit trop tard, répondit-il. Aidez-moi à le lever.

Ils le levèrent avec de grandes précautions, à quelques centimètres du sol. Tous les doutes concernant son sort furent immédiatement apaisés, et d'une manière horrible. La tête retomba. Elle avait été entièrement séparée du corps ; celui qui avait tran-

ché la gorge, avait aussi coupé le cou. Valentin lui-même eut un léger mouvement de recul.

— Il doit être fort comme un gorille, murmura-t-il.

Non sans un frisson, quoiqu'il fût habitué aux autopsies, le docteur Simon prit la tête en main. Le cou et la mâchoire étaient légèrement tailladés, mais le visage était à peu près intact. C'était une lourde face, au teint jaune, à la fois maigre et boursouflée, avec un nez d'aigle et des lèvres épaisses — le masque d'un méchant empereur romain, avec, peut-être, quelques traits d'un empereur chinois. Tous les assistants semblaient plongés dans la plus frigide ignorance. Ils ne pouvaient rien remarquer d'autre, mais, en levant le corps, ils avaient vu, en dessous, la tache blanche d'un devant de chemise, souillé de sang. Comme le fit remarquer le docteur Simon, si l'homme n'était pas des leurs, il aurait pu tenter de se joindre à eux, car il était en habit.

Valentin s'agenouilla et examina, avec la plus profonde attention, l'herbe et le sol, dans un rayon de vingt mètres autour du cadavre, en quoi il fut aidé, moins adroitement, par le docteur et tout à fait vaguement par le lord anglais. Ils ne trouvèrent rien que quelques baguettes brisées ou coupées en petits fragments ; Valentin les examina un instant, puis les rejeta.

— Des baguettes, dit-il gravement, des baguettes et un inconnu, la tête coupée ; c'est tout ce qu'il y a sur cette pelouse.

Il y eut un silence angoissant ; puis Galloway énervé s'écria brusquement :

— Qui est là ? Qui est là-bas, près du mur du jardin ?

Une petite silhouette avec une tête trop grosse s'avança vers eux, d'un pas hésitant, dans le brouillard lunaire. De loin, on eût dit un elfe ; mais ce n'était que l'inoffensif petit prêtre qu'ils avaient laissé dans le salon.

— Dites donc, remarqua-t-il timidement, il n'y a pas d'issues à ce jardin ?

Les sourcils noirs de Valentin se contractèrent, comme ils se contractaient toujours, par principe, à la vue d'une soutane. Mais il était beaucoup trop juste pour nier l'importance de cette observation.

— Vous avez raison, dit-il. Avant de chercher à savoir comment cet homme a été tué, nous devons chercher comment il est venu ici. Écoutez-moi, messieurs. S'il est possible de le faire, sans enfreindre les devoirs que m'impose ma situation, nous nous mettrons d'accord pour ne pas mêler certains noms à cette affaire. Il y a des dames ici, messieurs, et un ambassadeur anglais. S'il nous faut enregistrer ceci comme un crime, il nous faudra le poursuivre comme tel. Mais, jusque-là, je n'ai à prendre de conseils que de moi seul. Je suis le chef de la police ; le public me connaît assez pour que je me permette d'agir à ma guise. Dieu veuille que je puisse disculper tous mes hôtes avant d'ordonner à mes hommes de chercher ailleurs. Messieurs, vous vous engagez sur l'honneur à ne pas quitter cette maison jusque demain, à midi ; il y a suffisamment de chambres pour vous loger tous. Simon, vous savez, je pense, où trouver mon valet, Ivan, dans le corridor d'entrée ; c'est un homme de confiance. Dites-lui de se faire remplacer à la porte par un autre domestique et de venir me trouver à l'instant. Lord Galloway, vous êtes certainement le mieux qualifié pour apprendre aux dames ce qui vient d'arriver et

pour empêcher une panique. Elles devront également passer la nuit ici. Le Père Brown restera avec moi près du corps.

Lorsque l'esprit du capitaine parlait en lui, il était impossible de ne pas obéir aux ordres de Valentin. Le docteur Simon se rendit donc à l'arsenal et dénicha Ivan, le détective privé du détective public. Galloway se rendit au salon et conta la terrible nouvelle avec suffisamment de tact pour permettre aux dames de calmer leur émoi, avant que les autres invités ne les eussent rejointes. Dans l'entretemps, le bon prêtre et le bon athée se tenaient à la tête et aux pieds du cadavre, immobiles dans le clair de lune, comme des statues symbolisant leurs deux altitudes devant la mort.

Ivan, l'homme de confiance, avec sa balafre et ses moustaches, sortit de la maison, comme un boulet de canon, et bondit à travers la pelouse vers Valentin, comme un chien vers son maître. Son visage livide s'était éclairé au récit de cette tragédie domestique, et ce fut avec une curiosité presque répugnante qu'il demanda à son supérieur de pouvoir examiner le corps.

— Oui, regarde si tu veux, Ivan, dit Valentin, mais fais vite. Nous devons rentrer et tirer cela au clair dans la maison.

Ivan prit la tête en main et la laissa presque retomber.

— Mais, bégaya-t-il, c'est — non ce n'est pas… ce n'est pas possible. Reconnaissez-vous cet homme, monsieur ?

— Non, répondit Valentin froidement, nous ferions mieux de rentrer.

Ensemble ils transportèrent le corps sur un sofa, dans le bureau, puis tous se rendirent au salon.

Le détective s'assit tranquillement devant une table, non sans manifester une certaine hésitation, mais son regard était le regard d'acier d'un juge siégeant aux assises. Il prit quelques notes rapides, sur un bout de papier, puis demanda brièvement :

— Tout le monde est-il là ?

— M. Brayne n'est pas là, dit la duchesse du Mont-Saint-Michel, en parcourant la chambre du regard.

— Non, dit Lord Galloway, d'une voix rauque et rude. Ni M. Neil O'Brien, je pense. J'ai vu ce gentleman se promenant dans le jardin quand le cadavre était encore chaud.

— Ivan, dit le détective, va chercher le commandant O'Brien et M. Brayne. M. Brayne, je le sais, achève son cigare dans la salle à manger. Le commandant O'Brien arpente, je pense, le jardin d'hiver. Je n'en suis pas certain.

Le fidèle serviteur s'éclipsa et, avant que personne eût pu faire un mouvement, Valentin continua avec la même concision militaire :

— Tout le monde ici sait qu'un cadavre a été découvert dans le jardin, la tête séparée du tronc. Docteur Simon, vous l'avez examiné. Croyez-vous qu'il faille une grande force pour couper ainsi le cou d'un homme ? Ou bien un couteau très effilé suffirait-il ?

— Il me semble qu'on ne pourrait réussir à le faire à l'aide d'un couteau, répondit le pâle médecin.

— Pourriez-vous suggérer, reprit Valentin, un instrument à l'aide duquel une telle opération serait rendue praticable ?

— En tenant compte de notre outillage moderne, cela m'est impossible, dit le docteur, en élevant soucieusement les sourcils. Il n'est pas facile de détacher la tête du tronc, même maladroitement, et l'entaille ici est parfaitement nette. Le meurtrier peut s'être servi d'une hache d'armes, ou d'une ancienne hache de bourreau, ou d'un de ces anciens glaives que l'on maniait à deux mains.

— Mais, bonté du ciel ! cria la duchesse, presque en pleurant, il n'y a ici ni glaives, ni haches d'armes.

Valentin continuait à prendre des notes sur le papier placé devant lui.

— Dites-moi, fit-il, tout en écrivant rapidement, aurait-il pu employer un sabre de cavalerie ?

On frappa doucement à la porte. À ce bruit, pour quelque raison inexplicable, le sang des assistants se glaça dans leurs veines, comme s'ils avaient entendu frapper à la porte du château de Macbeth. Dans le silence qui succéda, le docteur Simon répondit :

— Un sabre — oui, la chose serait possible.

— Merci, dit Valentin. Entre, Ivan.

L'homme de confiance ouvrit la porte, et introduisit le commandant Neil O'Brien, qu'il avait enfin trouvé, arpentant de nouveau le jardin.

L'officier irlandais s'arrêta sur le seuil, les traits troublés, l'œil provoquant :

— Que me voulez-vous ? cria-t-il.

— Asseyez-vous, je vous prie, dit Valentin d'une voix douce et égale. Tiens, vous ne portez plus votre sabre. Où est-il ?

— Je l'ai laissé sur la table de la bibliothèque, dit O'Brien, son accent étranger s'accusant encore dans son émotion. Il me gênait.

— Ivan ! interrompit Valentin, va chercher le sabre du commandant dans la bibliothèque.

Puis, lorsque le domestique eut disparu :

— Lord Galloway dit qu'il vous a vu quitter le jardin, un instant avant de découvrir le cadavre. Que faisiez-vous dans le jardin ?

Le commandant se laissa tomber sur une chaise.

— Oh ! cria-t-il, j'admirais la lune. Je communiais avec la nature, mon garçon.

Un lourd silence suivit. Il fut enfin rompu par le bruit terrible et familier de trois coups frappés à la porte. Ivan apparut, portant un fourreau d'acier vide.

— C'est tout ce que je puis trouver, dit-il.

— Mets-le sur la table, dit Valentin, sans lever la tête.

Un silence impitoyable régna dans la chambre, semblable à cette mer de silence qui environne, de toutes parts, le banc d'un condamné. Les faibles exclamations de la duchesse s'étaient, depuis longtemps, éteintes. La haine de Lord Galloway était satisfaite et même calmée. Lady Margaret parla enfin, au milieu de la surprise générale.

— Je crois pouvoir vous dire..., dit-elle, de cette voix claire et tremblante que les femmes courageuses prennent, lorsqu'elles parlent en public. Je crois pouvoir vous dire ce que faisait M. O'-Brien dans le jardin, puisqu'il est forcé de se taire. Il me demandait ma main. Je la lui ai refusée ; je lui ai répondu que, pour des raisons de famille, je ne pouvais lui donner que mon estime. Cela l'a fâché, je pense ; il n'a pas semblé attacher beaucoup de prix à mon estime. Je me demande, ajouta-t-elle avec un pâle sourire, s'il l'appréciera davantage en ce moment. Car je la lui offre encore. Je jurerais sur n'importe quoi qu'il n'a pu commettre un pareil crime.

Lord Galloway s'était avancé vers sa fille et lui faisait, à voix basse, croyait-il, de pressantes objurgations.

— Tais-toi, Maggie, chuchotait-il, d'une voix assourdissante, pourquoi le protégerais-tu ? Où est son sabre ? Où est son sacré...

Sa fille lui coupa la parole d'un regard qui hypnotisa tout le groupe.

— Vieux sot ! dit-elle sourdement, sans le moindre respect, que vous efforcez-vous donc de prouver ? Je vous dis que cet homme n'a rien fait, lorsqu'il était avec moi. Mais, s'il n'est pas innocent, il n'en était pas moins avec moi. S'il a tué un homme, dans le jardin, qui donc devrait l'avoir vu, qui donc devrait au moins le savoir ? Votre haine pour Neil est-elle si acharnée que vous n'hésitiez pas à compromettre votre propre fille ?

Lady Galloway poussa un cri. Tous les autres tressaillirent au contact d'une de ces sataniques tragédies qui ont séparé tant d'amants. Ils se représentèrent la fière et pâle aristocrate écossaise et son amant, l'aventurier irlandais, comme de vieux por-

traits dans une sombre maison. Le silence qui suivit se remplit de confuses réminiscences historiques, de maris assassinés, d'amants empoisonneurs.

Au milieu de ce mutisme morbide, une voix innocente s'éleva :

— Était-ce un très long cigare ?

Le changement d'idées fut si brusque que les assistants se retournèrent pour voir qui avait parlé.

— Je veux dire, dit le Père Brown, du coin de la chambre où il était assis, je veux dire ce cigare que M. Brayne est en train de finir. Il semble presque aussi long qu'un parapluie.

En dépit du coq-à-l'âne, et malgré son impatience, Valentin, ne put qu'approuver cette remarque.

— Parfaitement, dit-il brusquement, en relevant la tête. Va chercher M. Brayne, Ivan, et amène-le ici à l'instant.

Dès que son factotum eut fermé la porte, Valentin s'adressa à la jeune fille, sur un ton empreint d'une nouvelle gravité.

— Lady Margaret, dit-il, nous sommes tous remplis, j'en suis convaincu, de gratitude et de reconnaissance pour la manière dont vous vous êtes élevée au-dessus d'un faux préjugé pour justifier la conduite du commandant. Mais il n'en subsiste pas moins un hiatus. Si je comprends bien, Lord Galloway vous a rencontrée, lorsque vous passiez du bureau dans le salon. Et ce n'est que quelques minutes plus tard qu'il entra dans le jardin et qu'il y trouva M. O'Brien.

— Vous devez vous souvenir, repartit Margaret, avec une nuance d'ironie, que je venais de repousser sa demande ; dans

ces circonstances, nous ne pouvions naturellement rentrer bras-dessus bras-dessous. C'est un gentleman, et il m'a laissée le devancer pour se voir accuser d'un crime.

— Durant ces quelques instants, dit Valentin gravement, il peut vraiment avoir…

On frappa de nouveau, et la tête balafrée d'Ivan apparut dans l'entre-bâillement de la porte.

— Excusez-moi, monsieur, mais M. Brayne a quitté la maison, dit-il.

— Quitté la maison ! s'écria Valentin, en se levant pour la première fois.

— Parti, envolé, évaporé ! répondit Ivan, dans le langage humoristique des Français. Son chapeau et son paletot ont également disparu. Et je m'en vais vous dire quelque chose qui dépasse tout. Je suis sorti de la maison pour découvrir quelque trace de son passage. Et j'en ai trouvé une, et une fameuse encore.

— Que veux-tu dire ? demanda Valentin.

— Je vais vous la montrer, dit le domestique, et il rentra en brandissant un sabre de cavalerie dont la pointe et le tranchant étaient tachés de sang. Tous les assistants le regardèrent comme si la foudre avait pénétré dans la chambre ; mais Ivan, en vieux limier, continua avec le plus grand calme :

— J'ai trouvé ceci, dit-il, parmi les buissons, à cinquante pas sur la route de Paris. En d'autres termes, je l'ai trouvé à l'endroit précis où votre respectable M. Brayne le jeta, en se sauvant.

Il y eut, de nouveau, un silence, mais empreint d'autres sentiments. Valentin prit le sabre, l'examina, réfléchit, sans affecter aucune concentration de pensée, et se tourna enfin respectueusement vers O'Brien.

— Commandant, dit-il, nous sommes certains que vous consentirez toujours à nous montrer cette arme, si la police en réclame l'examen. Dans l'entretemps, ajouta-t-il en remettant la lame dans le fourreau sonore, permettez-moi de vous rendre votre épée.

Devant le symbolisme militaire de cette action, les auditeurs purent à peine s'empêcher d'applaudir.

Ce geste, pour Neil O'Brien, fut le point de départ d'une nouvelle vie. Lorsqu'il se retrouva, le lendemain, errant de nouveau dans le jardin mystérieux paré des vives couleurs matinales, toute la tragique futilité qui caractérisait jadis sa contenance, l'avait quitté. Il avait tout lieu d'être heureux. Lord Galloway était un gentleman, et lui avait présenté ses excuses. Lady Margaret était mieux qu'une lady, une femme pour le moins, et lui avait sans doute permis d'espérer mieux que des excuses, tandis qu'ils se promenaient ensemble, parmi les parterres fleuris, avant le déjeuner. Tous les invités avaient le cœur plus léger car, quoique le mystère ne fût pas éclairci, les soupçons ne se portaient plus sur aucun d'eux, mais sur ce millionnaire étranger, qu'ils connaissaient à peine et qui fuyait en ce moment vers Paris. Le diable avait été expulsé de la maison — il s'en était expulsé lui-même.

L'énigme n'en restait pas moins insoluble, et lorsque O'Brien s'assit sur un banc, à côté du docteur Simon, ce dernier tenta de

nouveau de l'éclaircir. Il ne parvint pas à faire causer O'Brien, qui songeait, pour l'instant, à des choses plus plaisantes.

— Je ne puis dire que cette affaire m'intéresse beaucoup, avoua franchement l'Irlandais, surtout qu'elle semble assez simple maintenant. Brayne apparemment avait quelque raison de haïr cet étranger. Il l'attira dans le jardin et le tua avec mon sabre. Puis il se sauva vers la ville en jetant le sabre dans sa fuite. À propos, Ivan me dit que le mort avait un dollar dans une de ses poches. C'était donc un compatriote de Brayne, ce qui semble confirmer nos suppositions. Je ne vois aucune difficulté dans tout cela.

— Il y a cinq colossales difficultés, dit tranquillement le docteur, comme cinq enceintes de murs, l'une dans l'autre. Comprenez-moi bien. Je ne doute pas que Brayne ait commis le crime ; sa fuite, je pense, suffit à le prouver. Mais, pour ce qui est de la manière dont il l'a commis, première difficulté : Pourquoi un homme en tuerait-il un autre avec un grand sabre encombrant, lorsqu'il pourrait presque le faire avec un canif qu'on remet ensuite en poche ? Deuxième difficulté : Pourquoi n'y eut-il aucun bruit, aucun cri ? Lorsqu'un homme en voit venir un autre vers lui, brandissant un cimeterre, ne présente-t-il d'habitude aucune observation ? Troisième difficulté : Un domestique surveillait la porte d'entrée durant toute la soirée ; et il serait impossible, même à un rat, de pénétrer de l'extérieur dans le jardin de Valentin. Comment l'homme assassiné y est-il entré ? Quatrième difficulté : Étant données ces mêmes conditions, comment Brayne en est-il sorti ?

— Et la cinquième ? dit Neil, les yeux fixés sur le prêtre anglais qui remontait lentement le sentier.

— ...Est un détail, je suppose, dit le médecin, mais un détail étrange. Lorsque j'examinai la tête, pour la première fois, je supposais que l'assassin avait donné plusieurs coups, mais, en la regardant de plus près, je trouvai que la section elle-même portait plusieurs entailles, en d'autres termes, que ces entailles avaient été faites après que la tête eut été séparée du corps. Brayne avait-il voué à son ennemi une haine si sauvage qu'il continuât à sabrer son cadavre, au clair de lune ?

— C'est horrible ! dit O'Brien, en frissonnant.

Le père Brown était survenu, tandis qu'ils causaient et avait attendu, avec la timidité qui le caractérisait, qu'ils eussent fini de parler. Puis il dit gauchement :

— Je regrette de vous interrompre. Mais on m'a envoyé vous dire les nouvelles !

— Des nouvelles ? répéta Simon, en le regardant soucieusement à travers ses lorgnons.

— Oui, j'en suis fâché, dit doucement le Père Brown. C'est qu'il y a eu un deuxième meurtre, voyez-vous.

Les deux hommes se dressèrent si brusquement que le banc faillit culbuter.

— Et ce qui est plus curieux, ajouta le prêtre, en fixant les rhododendrons d'un œil vague, c'est que c'est un autre crime de la même espèce, une deuxième décollation. On a trouvé la seconde tête encore saignante, dans la rivière, à quelques mètres de la route suivie par Brayne pour se rendre à Paris. Ils supposent donc qu'il...

— Grand Dieu ! s'écria O'Brien, Brayne était-il monomane ?

— Il y a des vendettas en Amérique, dit le prêtre avec calme.

Puis il ajouta :

— On vous demande de venir à la bibliothèque pour le voir.

Le commandant O'Brien suivit ses compagnons avec un sentiment d'écœurement. En sa qualité de soldat, tout ce carnage occulte lui répugnait. Où ces extravagantes amputations s'arrêteraient-elles ? D'abord, une tête coupée, puis une autre. Ce n'était pas le cas d'affirmer (se dit-il amèrement) que deux têtes valent mieux qu'une. En traversant le bureau, une brutale coïncidence le fit sursauter. Sur la table de travail de Valentin, se trouvait l'image d'une troisième tête saignante ; c'était la tête du détective lui-même. En y regardant de plus près, il s'aperçut que ce n'était que la première page d'un journal nationaliste, la Guillotine, qui publiait, chaque semaine, l'image d'un de ses adversaires politiques, les yeux révulsés et les traits contractés par les derniers spasmes de la vie, après son exécution ; et Valentin était un des piliers de l'anticléricalisme. En bon Irlandais, O'Brien conservait une certaine chasteté, même dans ses péchés ; sa gorge se souleva devant cet exemple de brutalité intellectuelle, qui n'appartient qu'à la France. Ce n'était pas le premier qu'il rencontrait dans Paris. Il avait vu les sculptures grotesques de ses églises gothiques et les grossières caricatures de ses journaux illustrés. Il se souvint des farces formidables inventées par la Révolution. La ville entière lui apparut comme la manifestation d'une horrible énergie, depuis le croquis sanglant jeté sur la table de Valentin jusqu'au sommet de la tour où, par-dessus une forêt de gargouilles, le grand diable de pierre ricane sur Notre-Dame.

La bibliothèque était une longue salle basse d'étage et mal éclairée. Le peu de lumière qui l'éclairait pénétrait par dessous les stores baissés, et était encore teintée de l'éclat rougeâtre du soleil levant. Valentin et son valet Ivan attendaient les visiteurs, au fond, derrière un vaste pupitre légèrement incliné, sur lequel était déposé le cadavre, encore agrandi par la pénombre. Le grand corps vêtu de noir et la face jaune de l'homme trouvé dans le jardin n'avaient pas changé. La deuxième tête, qui avait été découverte, le matin, parmi les roseaux du fleuve, se trouvait à côté, encore ruisselante. Les hommes de Valentin n'avaient pas encore retrouvé le second corps qui devait flotter non loin de là. Le Père Brown, qui ne semblait pas partager le moins du monde les répugnances d'O'Brien, s'approcha de la deuxième tête et l'examina de près, en clignant des yeux, suivant son habitude. On ne distinguait guère plus qu'une touffe humide de cheveux blancs que la lumière rouge du matin frangeait d'un feu d'argent ; la face pourpre, qui semblait déceler un type repoussant et peut-être criminel, avait été considérablement défigurée par les arbres ou les pierres parmi lesquels elle avait dû être roulée.

— Bonjour, commandant O'Brien, dit Valentin, d'une voix calme et cordiale, vous avez déjà appris, je suppose, le dernier exploit de Brayne ?

Le Père Brown était encore penché sur la tête aux cheveux blancs. Il dit, sans se redresser :

— Vous n'avez, je suppose, aucun doute que Brayne ait également coupé cette tête ?

— Cela semble suffisamment indiqué, dit Valentin, les mains dans les poches. Coupée de la même manière que l'autre, trouvée

à quelques mètres de l'autre, et tranchée à l'aide de la même arme que Brayne a, nous le savons, emportée avec lui.

— Oui, oui, je sais, dit le Père Brown, et pourtant, voyez-vous, j'ai quelque doute qu'il ait pu couper cette tête.

— Pourquoi pas ? demanda le docteur Simon en le regardant fixement.

— C'est que, docteur, dit le prêtre, en levant les yeux, je ne crois pas qu'un homme puisse se couper le cou. Qu'en pensez-vous ?

O'Brien sentit un univers dément s'effondrer sous ses pieds ; mais le docteur ne fit qu'un saut et écarta fiévreusement les cheveux blancs qui couvraient le visage.

— Oh ! il n'est pas douteux que ce soit Brayne, dit le prêtre avec calme. Il avait exactement cette cicatrice sur l'oreille gauche.

Le détective qui fixait, depuis quelques instants, le prêtre d'un regard brillant, desserra enfin les dents et dit violemment :

— Vous semblez être bien renseigné à son sujet, mon Père.

— Je le suis, dit le petit homme avec simplicité… J'ai été fréquemment en rapport avec lui, depuis quelques semaines. Il avait l'intention de se convertir.

Le feu du fanatisme brûla dans les prunelles de Valentin ; il marcha sur le prêtre, les poings fermés.

— Et peut-être, cria-t-il avec un ricanement sinistre, peut-être avait-il également l'intention de laisser sa fortune à votre église.

— Peut-être, repartit Brown stupidement, c'est bien possible.

— Dans ce cas, cria Valentin avec un sourire affreux, vous devez, en effet, êtes parfaitement renseigné au sujet de sa vie et au sujet de sa…

Le commandant O'Brien mit la main sur le bras du détective.

— Si vous ne cessez vos sottes calomnies, dit-il, il y aura encore d'autres épées tirées dans cette affaire.

Mais, sous le regard humble et décidé du prêtre, Valentin s'était déjà ressaisi.

— Soit, dit-il d'une voix brève, les idées personnelles de chacun de nous peuvent attendre. Vous, messieurs, vous vous trouvez encore liés par votre engagement de ne pas quitter la maison ; vous devez y obéir et y faire obéir les autres. Ivan vous donnera toutes les informations que vous pourriez encore réclamer. Je dois me mettre à l'œuvre et écrire à mes supérieurs. Nous ne pouvons taire cette affaire plus longtemps. Je serai dans mon bureau, en cas de nouvelles.

— N'y a-t-il rien d'autre, Ivan ? demanda le docteur Simon, tandis que le chef de la police sortait de la chambre.

— Une seule chose, je pense, monsieur, dit Ivan, en plissant sa vieille face grise, mais elle est également importante, dans un certain sens. C'est au sujet de ce vieux paquet que vous avez trouvé sur la pelouse, et il indiqua du doigt, irrévérencieusement le grand corps noir et la tête jaune. Nous avons, en tout cas, découvert qui c'est.

— Vraiment ! s'écria le docteur étonné, et qui est-ce ?

— Son nom était Arnold Becker, dit le sous-détective, quoiqu'il en ait porté bien d'autres. C'est une fripouille d'humeur vagabonde, et on sait qu'il a visité l'Amérique. C'est ainsi que Brayne a dû le prendre en grippe. Nous n'avons pas eu beaucoup à faire à lui, car il travaillait surtout en Allemagne. Nous nous sommes naturellement mis en communication avec la police allemande. Mais, chose curieuse, il avait un frère jumeau, du nom de Louis Becker, avec lequel nous avons eu plus d'un compte à régler. En fait, nous avons été obligés de le guillotiner pas plus tard qu'hier. C'est une chose baroque, monsieur, mais, quand je l'ai vu couché plat par terre, sur la pelouse, je n'ai jamais été aussi épaté de ma vie. Si je n'avais pas vu, de mes yeux, guillotiner Louis Becker, j'aurais juré voir Louis Becker couché là dans l'herbe. Mais je me suis alors souvenu de son frère d'Allemagne, et, en suivant cette piste…

Ivan s'arrêta dans ses explications, pour l'excellente raison que personne ne l'écoutait plus. Le commandant et le docteur regardaient tous deux le Père Brown qui avait sauté debout brusquement et se tenait les tempes comme s'il souffrait d'une douleur violente.

— Arrêtez ! Arrêtez ! criait-il. Taisez-vous un instant, car je vois la moitié. Dieu me donnera-t-il la force ? Mon esprit fera-t-il le saut qui éclairera tout ? Que le ciel me soit en aide ! J'étais jadis capable de nouer deux idées ensemble. Je pouvais paraphraser à vue n'importe quelle page de saint Thomas. Ma tête éclatera-t-elle — ou verra-t-elle ? Je vois la moitié — je ne vois que la moitié.

Il se cacha le front entre les mains, et resta immobile, plongé dans une sorte de douloureuse prière, de torturante méditation,

tandis que ses compagnons contemplaient, avec stupeur, le dernier prodige de cette folle journée.

Lorsque les bras du Père Brown retombèrent à ses côtés, ils découvrirent un visage frais et grave comme celui d'un enfant. Il exhala un profond soupir et dit :

— Finissons-en le plus vite possible. Voyons, de quelle manière pourrai-je vous convaincre tous le plus rapidement ?

Il se tourna vers le docteur :

— Docteur Simon, dit-il, vous avez la tête solide, et je vous ai entendu poser, ce matin, les cinq questions les plus difficiles à résoudre dans cette affaire. Eh bien, si vous voulez bien les répéter, je vais y répondre.

Dans son trouble et dans sa surprise, Simon laissa tomber ses lorgnons, mais il répondit aussitôt.

— La première question est, comme vous le savez : Pourquoi un homme choisit-il, pour en tuer un autre, un sabre encombrant, lorsqu'il pourrait le faire avec un stylet ?

— On ne peut décapiter à l'aide d'un stylet, répondit Brown avec calme, et pour ce meurtre-ci la décapitation était indispensable.

— Pourquoi ? fit O'Brien curieusement.

— Et la deuxième question ? demanda le Père Brown.

— Pourquoi l'homme n'a-t-il pas crié et n'a-t-il pas lutté ? dit le docteur ; les sabres ne poussent pas dans les jardins comme de la mauvaise herbe.

— Les baguettes, dit le prêtre tristement, en se tournant vers la fenêtre donnant sur l'endroit du crime. Personne n'a vu l'extrémité de ces baguettes. Pourquoi gisaient-elles sur la pelouse — regardez — si loin des arbres ? Elles n'ont pas été brisées, elles ont été coupées. Le meurtrier occupa l'attention de son ennemi par quelque tour d'adresse, en lui montrant comment il pouvait couper une branche à la volée ou autrement. Puis, lorsque son adversaire se pencha pour voir le résultat, d'un coup silencieux, il lui trancha la tête.

— Hem ! dit lentement le docteur, cela semble suffisamment plausible. Mais mes deux prochaines questions vous arrêteront.

Le prêtre continua à regarder par la fenêtre et attendit.

— Vous savez que le jardin était hermétiquement clos, continua le docteur. Eh bien, comment l'étranger y a-t-il pénétré ?

Sans se retourner, le petit prêtre répondit :

— Il n'y a jamais eu d'étranger dans le jardin.

Ces paroles furent suivies d'un silence, bientôt rompu par un éclat de rire enfantin. L'absurdité de la remarque de Brown provoquait la verve d'Ivan.

— Oh ! cria-t-il, alors nous n'avons pas traîné un grand et gros cadavre sur le sofa, hier soir ? Il n'était pas entré dans le jardin, je suppose ?

— Entré dans le jardin ? répéta Brown pensivement. Non, pas tout à fait.

— Que diable, cria Simon, on entre dans un jardin ou l'on n'y entre pas.

— Pas nécessairement, dit le prêtre avec un léger sourire. Quelle est la question suivante, docteur ?

— Je suppose que vous êtes malade, cria Simon d'une voix brève ; mais je poserai la question si cela peut vous faire plaisir : Comment Brayne est-il sorti du jardin ?

— Il n'est pas sorti du jardin, dit le prêtre, en continuant à regarder par la fenêtre.

— Pas sorti du jardin ? s'indigna Simon.

— Pas entièrement, dit le Père Brown.

Simon brandit le poing, dans un accès de frénésie logique.

— On sort d'un jardin, ou l'on n'en sort pas, cria-t-il.

— Pas toujours, répondit le Père Brown.

Le médecin se leva furieux.

— Je n'ai pas le temps d'écouter vos absurdes commérages, cria-t-il. Si vous ne pouvez comprendre que si un homme n'est pas d'un côté d'un mur, il doit être de l'autre, notre conversation s'arrêtera là.

— Docteur, dit avec douceur l'ecclésiastique, nous avons toujours eu jusqu'ici d'excellents rapports. Au nom de notre vieille amitié, ne partez pas et posez-moi votre cinquième question.

Le bouillant Simon se laissa tomber dans une chaise, près de la porte, et dit :

— La tête et les épaules étaient tailladés d'une manière bizarre, comme si on l'avait fait après la mort.

— Oui, dit le prêtre, immobile, on l'a fait afin de vous faire supposer exactement ce que vous avez supposé. On l'a fait pour vous faire croire que la tête appartenait au corps.

Le gaélique O'Brien se trouva transporté aux limites de l'intelligence, où s'engendrent tous les monstres. Il lui sembla voir autour de lui tous les hommes-chevaux, toutes les femmes-poissons qu'engendra l'imagination chaotique de l'homme. Une voix plus ancienne que celle de ses plus lointains ancêtres lui murmurait à l'oreille : « Garde-toi du jardin maudit où mourut l'homme à deux têtes. » Tandis que ces formes obscènes et symboliques se reflétaient dans l'ancien miroir de son âme irlandaise, sa raison francisée n'en restait pas moins alerte et n'en observait pas moins, comme les autres, le bizarre petit prêtre, avec une attention incrédule.

Le Père Brown s'était enfin retourné et se tenait le dos vers la fenêtre. Quoique son visage fût dans l'ombre, on pouvait voir qu'il était devenu pâle comme un linge. Il parlait avec le plus grand calme, comme si l'âme celtique et ses cauchemars n'eût pas existé pour lui.

— Messieurs, dit-il, ce n'est pas le corps de Becker que vous avez trouvé dans le jardin ; ce n'est pas le corps d'un étranger que vous avez trouvé dans le jardin. En dépit du rationalisme du docteur Simon, je persiste à affirmer que Becker n'était que partiellement présent. Regardez plutôt ! dit-il, en indiquant du doigt la masse noire du mystérieux cadavre, vous n'avez jamais vu cet homme-là. Mais avez-vous jamais vu celui-ci ?

Il écarta rapidement la tête jaune de l'inconnu et mit, à sa place, la tête couverte de cheveux blancs. Et soudain, devant eux,

complet, unifié, évident, surgit Julius K. Brayne.

— Le meurtrier, continua Brown avec calme, trancha la tête de son ennemi et jeta le sabre au-dessus du mur. Mais il était trop malin pour ne jeter que le sabre. Il jeta également la tête. Puis, il lui suffit d'adapter une autre tête au corps, et, comme il insista pour garder l'enquête secrète, vous vous êtes tous imaginé avoir affaire à un autre individu.

— Adapter une autre tête ! dit O'Brien stupéfait. Quelle autre tête ? Les têtes ne poussent pas sur les buissons d'un jardin ?

— Non, dit le Père Brown, d'une voix rauque, en fixant du regard la pointe de ses bottines. Elles ne poussent qu'à un endroit. Elles poussent dans le panier de la guillotine, à côté duquel le chef de la police, Aristide Valentin, se tenait quelques heures avant le crime. Oh, mes amis, écoutez-moi un instant, avant de m'écharper. Valentin est un honnête homme, si l'on peut considérer comme honnête la folie qui s'empare d'un fanatique défendant une cause discutable. Mais n'avez-vous jamais vu passer l'éclair de la folie dans son œil gris et froid ? Il était prêt à tout faire, tout pour briser ce qu'il appelle la superstition de la Croix. Il a combattu pour cette cause, il a souffert la faim pour elle, et, aujourd'hui, il a tué pour elle. Jusqu'à présent, les millions folâtres de Brayne s'étaient éparpillés parmi différentes sectes, de sorte que ses largesses n'en altéraient guère l'équilibre. Mais Valentin apprit que Brayne, comme tant d'autres sceptiques inconséquents, se rapprochait de nous ; ce qui, à son point de vue, présentait un bien plus grave danger. Brayne allait alimenter la caisse de l'Église française, appauvrie et combative ; il allait fournir des fonds à une demi-douzaine de journaux nationalistes du genre de la Guillotine. La bataille était, en ce moment, indécise,

et le fanatique brûla ses vaisseaux. Il résolut de se débarrasser du millionnaire et il le fit comme on pouvait s'attendre à voir le premier des détectives commettre son seul crime. Il emporta chez lui, dans sa valise officielle, sous prétexte de quelque examen criminologique, la tête de Becker. Il eut, avec Brayne, cette dernière discussion dont Lord Galloway n'entendit pas la fin. N'ayant pu le convaincre, il le conduisit au jardin, mit la conversation sur ses exploits d'escrimeur, employa le sabre et les baguettes pour illustrer ses démonstrations, etc…

Ivan le balafré ne fit qu'un saut.

— Espèce de toqué, hurla-t-il, vous allez trouver mon maître à l'instant, même si je dois…

— Mais c'est précisément là que je vais, dit Brown tristement, je dois lui demander de se confesser, et le reste…

Poussant devant eux le malheureux Brown, comme une victime destinée au sacrifice, ils s'engouffrèrent ensemble dans le silence glacial du bureau de Valentin.

L'illustre détective était assis à son bureau, apparemment trop absorbé pour remarquer leur bruyante entrée. Ils s'arrêtèrent, un instant, puis quelque chose dans l'aspect de ce dos élégant et rigide inquiéta le docteur. Il s'élança brusquement. Dès le premier coup d'œil, il aperçut une petite boîte de pilules à portée de la main. Valentin était mort dans sa chaise et, sur le visage aveugle du suicidé, régnait la fierté de Caton.

Les Pas étranges

Si vous rencontrez un membre du club des « Douze Vrais Pêcheurs », entrant au Vernon Hôtel pour assister au dîner annuel de cette assemblée select, vous remarquerez, lorsqu'il enlèvera son pardessus, qu'il porte un habit vert. À supposer que vous ayez la stupéfiante audace d'adresser la parole à ce demi-dieu, et que vous lui demandiez pourquoi il a adopté cette couleur, il vous répondra probablement que c'est afin de ne pas être pris pour un garçon de café. Vous vous retirerez confus. Mais vous laisserez derrière vous un mystère digne d'être éclairci et une histoire digne d'être contée.

Si (pour ne pas quitter cette veine d'invraisemblables conjectures) vous rencontriez jamais un doux petit prêtre, plein de zèle, répondant au nom du Père Brown, et si vous lui demandiez ce qu'il considère comme le plus heureux hasard de sa vie, il vous répondrait, sans doute, que la chance ne lui fut jamais aussi propice qu'un certain jour, au Vernon Hôtel, où il put prévenir un crime et sauver une âme rien qu'en épiant un bruit de pas dans un corridor. Peut-être s'enorgueillit-il quelque peu de la merveilleuse et invraisemblable divination dont il fit preuve, à cette occasion, et il est possible qu'il vous explique comment. Mais, comme il est peu probable que vous vous éleviez jamais assez haut dans l'échelle sociale pour découvrir le club des « Douze Vrais Pêcheurs », ou que vous descendiez assez bas, parmi les ruelles peuplées de criminels, pour rencontrer le Père Brown, il est à craindre que vous n'entendiez jamais conter cette histoire, à moins que vous ne me permettiez de le faire à présent.

L'hôtel Vernon, où les « Douze Vrais Pêcheurs » célébraient leur dîner annuel, était une de ces institutions qui ne peuvent exister que dans une société oligarchique affolée d'élégance. C'était le produit paradoxal du commerce moderne — une entreprise « fermée ». Une entreprise devenue fructueuse, non pas en attirant le public, mais en l'écartant. Au sein d'une ploutocratie, les commerçants sont assez malins pour se montrer plus délicats que leurs clients eux-mêmes. Ils s'ingénient à créer des difficultés que leurs pratiques riches et blasées ne peuvent surmonter qu'à force d'argent et de diplomatie. S'il y avait à Londres un hôtel fashionable dont l'entrée fût interdite aux personnes de moins de six pieds, la bonne société organiserait docilement des dîners auxquels seraient conviés des hôtes de six pieds. S'il existait un restaurant chic qui, par un pur caprice de son propriétaire, n'ouvrît que le jeudi après midi, il ne désemplirait pas le jeudi après-midi. L'hôtel Vernon occupait, comme par accident, le coin d'un square de Belgravia. Il était petit et incommode. Mais cette incommodité même était considérée comme une digue protégeant une certaine classe de clients. Un de ces inconvénients avait, dans leur esprit, une importance vitale : il était impossible à plus de vingt-quatre personnes d'y dîner ensemble. La seule grande table dont il disposait était placée sur sa célèbre terrasse, abritée par une vérandah, et dominant l'un des vieux jardins les plus délicieux de la ville. Il était, par conséquent, impossible de s'y asseoir, sauf à l'époque des chaleurs, et cette nouvelle difficulté ajoutait un nouvel attrait à ces dîners. Le propriétaire actuel était un juif, du nom de Lever, et son hôtel lui avait rapporté près d'un million de livres, grâce aux obstacles dont il en avait encombré l'entrée. Tout en limitant le plus possible l'étendue de son activité, il s'efforçait naturellement de l'exercer avec la plus minutieuse

perfection. Les vins et la cuisine pouvaient rivaliser avec ceux des meilleurs établissements d'Europe, et la tenue du personnel répondait exactement aux désirs de l'aristocratie anglaise. Le propriétaire connaissait intimement tous ses garçons ; il n'y en avait d'ailleurs que quinze, en tout. Il était beaucoup plus facile de devenir membre du Parlement que d'être élu domestique de cet hôtel. Chacun d'eux était tenu d'observer ce silence terrifiant et cette souplesse d'allure qui appartient en propre au valet privé. Et, en fait, il y avait généralement au moins un garçon attaché au service de chaque convive.

Le club des « Douze Vrais Pêcheurs » n'eût jamais consenti à dîner ailleurs, car ses membres aimaient cette luxueuse intimité. Ils eussent été bouleversés à la seule pensée qu'un autre club mangeât dans le même établissement. À l'occasion de leur dîner annuel, les « Pêcheurs » étalaient d'habitude tous leurs trésors, comme s'ils s'étaient trouvés dans une maison particulière, et, tout spécialement, leur célèbre service de couteaux et de fourchettes à poisson, qui constituait, en quelque sorte, les insignes de la société. Chaque pièce de ce service représentait un poisson délicatement ciselé, et portait, enchâssée au manche, une grosse perle fine. On l'exhibait, chaque fois que l'on servait le poisson, et ce plat était toujours le plus mirifique de ce mirifique festin. La société avait une foule de rites et de coutumes, mais elle ne possédait aucune tradition, aucun but, ce qui rehaussait encore son caractère aristocratique. Il n'était pas nécessaire d'être quoi que ce soit pour devenir l'un des « Douze Pêcheurs » ; à moins que vous ne vous fussiez déjà élevé à un certain rang, vous n'entendiez même jamais parler d'eux. Le club avait douze ans d'existence. Son président était M. Audley, son vice-président, le duc de Chester.

Si j'ai le moins du monde réussi à traduire l'auguste atmosphère qui régnait dans cet hôtel, le lecteur peut naturellement s'étonner que j'aie jamais eu conscience de son existence, et se demander comment une personne aussi vulgaire que mon ami le Père Brown ait jamais eu quelque chose à faire dans cette galère dorée. Quant à cette dernière question, ma réponse sera simple et banale. Il y a, dans ce monde, un très vieil émeutier, un antique démagogue, qui pénètre dans les retraites les plus raffinées pour y porter cette terrible nouvelle que tous les hommes sont frères. Partout où ce niveleur, passait sur son cheval blanc, le Père Brown, en vertu de son métier, passait à sa suite. L'un des garçons, un Italien, avait été terrassé par la paralysie, au cours de l'après-midi, et son patron juif, tout en s'étonnant un peu de la survivance de telles superstitions, lui avait permis d'envoyer chercher un prêtre papiste. Nous ne pouvons dire quelle fut la confession du garçon, pour l'excellente raison que le Père Brown la garda pour lui, mais elle l'induisit apparemment à rédiger soit une note, soit une déclaration qui devait être transmise à quelqu'un ou réparer certains torts. Avec une humble impudence, qu'il eût aussi bien manifestée dans le palais de Buckingham, le prêtre pria qu'on lui fournît une chambre et ce qu'il faut pour écrire. M. Lever se trouva dans une cruelle alternative. C'était un brave homme, qui pratiquait à un haut degré cette mauvaise imitation de la bonté qui n'est qu'une horreur des scènes et des difficultés. Et, d'autre part, la présence de cet intrus dans son hôtel, ce soir-là, lui faisait l'effet d'une tache de poussière sur un objet qu'on vient de nettoyer. Le Vernon Hôtel ne possédait pas d'antichambre, aucun client ne survenant jamais à l'improviste. Il y avait quinze domestiques dans l'établissement. Il y avait douze hôtes au dîner. La présence d'un nouvel hôte, ce soir-là, serait

aussi renversante pour eux que celle d'un nouveau frère, qui se serait invité à déjeuner ou à prendre le thé, au sein de leur propre famille. De plus, le prêtre ne payait pas de mine et ses vêtements étaient crottés. Un seul coup d'œil jeté de loin sur lui par l'un des membres du club, pourrait précipiter une crise. Ne pouvant effacer cette honte, M. Lever trouva finalement un moyen de la voiler. Quand on pénètre dans le Vernon Hôtel (ce qui ne vous arrivera d'ailleurs pas), on passe par un court corridor décoré de quelques tableaux obscurs mais fameux, pour aboutir au vestibule principal, ou hall, ouvrant à droite, sur un corridor, par lequel on accède aux salons, et, à gauche, sur un corridor semblable, menant à la cuisine et aux bureaux. Immédiatement à gauche, se trouve le coin d'un bureau vitré, confinant au hall — une maison dans la maison, si je puis dire ainsi — comme le bar du vieil hôtel, qui occupait sans doute jadis cet emplacement.

C'est dans ce bureau qu'était censé se tenir le représentant du propriétaire, car il était d'usage dans cet hôtel, de se faire représenter autant que possible. Au delà, dans la direction des communs, se trouvait le vestiaire des messieurs, marquant la dernière limite de leur domaine. Mais, entre le bureau et le vestiaire, se trouvait un étroit cabinet, sans autre issue que ces deux chambres, que le propriétaire utilisait parfois, pour y régler certaines affaires délicates et importantes, comme de prêter mille livres à un duc ou de refuser de lui prêter six pence. Dans un mouvement de superbe générosité, M. Lever permit à un vulgaire prêtre de profaner ce sanctuaire, et d'y griffonner, sur un bout de papier, durant près d'une demi-heure. L'histoire que le Père Brown écrivait était sans doute beaucoup plus intéressante que celle-ci, mais elle restera à jamais inconnue. Tout ce que je sais, c'est qu'elle était à peu près aussi longue et que ses deux ou trois

derniers paragraphes étaient moins captivants, moins absorbants que le reste.

Au moment où il commençait à les écrire, le prêtre se laissa distraire, et ses sens particulièrement aigus se réveillèrent. L'heure des ténèbres et du dîner approchait ; le petit cabinet oublié n'était pas éclairé et, comme il arrive souvent, le crépuscule envahissant contribuait à affiner l'ouïe du Père Brown. En rédigeant la dernière partie de son document, il s'aperçut que sa plume suivait le rythme d'un bruit régulier, venant du dehors, comme la pensée obéit parfois au mouvement de lacets d'un train. Dès qu'il devint conscient de ce phénomène, il se rendit compte de sa cause ; ce n'était qu'un bruit de pas, devant la porte, chose bien naturelle dans un hôtel. Il n'en fixa pas moins le plafond de plus en plus obscur, et écouta, vaguement d'abord, puis attentivement, la tête légèrement inclinée. Il se rassit enfin, le front dans les mains. Il ne se contentait plus d'écouter, il pensait.

Le bruit de ces pas, à n'importe quel moment, ne différait pas de celui qu'on entend fréquemment dans un hôtel ; et pourtant, considéré dans son ensemble, il présentait un caractère particulièrement étrange. Il n'y avait aucun autre bruit. La maison était toujours très silencieuse, car les quelques hôtes familiers se rendaient directement à leurs appartements, et les domestiques bien stylés avaient l'ordre de rester invisibles, jusqu'au moment où l'on réclamerait leurs services. Il était impossible de concevoir aucun endroit où il y eût moins de raison de suspecter quoi que ce soit d'irrégulier. Mais ces pas étaient si étranges qu'il eût été impossible de se prononcer sur leur régularité. Du bout des doigts, le Père Brown suivit leur rythme, sur le rebord de la table,

comme quelqu'un qui essaierait de reproduire une mélodie au piano.

D'abord venait une série précipitée de petits pas rapides, tels que ceux d'un léger marcheur engagé dans une course au pas. À un certain moment, ils s'arrêtaient net, pour faire place à une marche lente et cadencée occupant le même intervalle de temps, mais comptant quatre fois moins de pas. À l'instant où le bruit de la dernière enjambée s'éteignait dans le corridor, les pieds rapides et légers reprenaient leur course, pour faire bientôt place aux chocs sourds causés par les grands pas. Ces deux bruits étaient certainement provoqués par la même paire de bottes, d'abord parce que (comme nous l'avons vu) il n'y avait pas d'autres bottes dans le couloir, ensuite parce qu'elles produisaient le même léger craquement. Le Père Brown avait l'esprit trop actif pour ne pas chercher à résoudre une telle question, mais, cette fois, son cerveau faillit éclater. Il avait vu des gens courir pour mieux sauter. Il en avait vu d'autres courir pour mieux glisser. Mais dans quel but pourrait-on courir pour marcher ? Ou bien encore, dans quel but marcherait-on pour courir ? Et comment décrire autrement les entrechats auxquels se livrait cette paire de jambes invisibles ? Ou bien leur possesseur marchait très rapidement, dans une partie du corridor, pour marcher très lentement, dans l'autre ; ou bien il marchait très lentement à une extrémité, pour avoir l'ivresse de marcher vite à l'autre. Aucune de ces suppositions ne semblait tenir debout, et le cerveau du prêtre s'emplissait de ténèbres, comme la chambre dans laquelle il se trouvait.

Pourtant, au fur et à mesure qu'il réfléchissait, l'obscurité même de sa cellule semblait raviver ses idées. Il se représenta,

dans une sorte de vision, les pieds fantastiques gambadant le long du corridor, dans des attitudes monstrueuses et symboliques. Était-ce peut-être une danse religieuse païenne ? Ou une nouvelle espèce d'exercices scientifiques ? Le Père Brown tenta de définir avec plus d'exactitude les images que ces pas lui suggéraient. À commencer par les plus lents, ce n'était certainement pas ceux du propriétaire. Des gens comme lui marchent rapidement, en se dandinant, ou se tiennent assis. Ce ne pouvait être un domestique ou un messager attendant une réponse. Dans une oligarchie comme la nôtre, les pauvres gens se promènent parfois de long en large, lorsqu'ils sont sous l'influence de la boisson, mais ils se tiennent ordinairement immobiles, debout ou assis, surtout dans un milieu luxueux comme celui-ci. Non, ce pas lourd et pourtant élastique, où un air d'importance s'alliait à une certaine désinvolture, ce pas qui, sans faire grand bruit, ne se soucie pas du bruit qu'il peut faire, n'appartenait qu'à un seul animal au monde, à un gentleman de l'Europe occidentale qui n'avait sans doute jamais travaillé pour vivre.

Au moment où cette certitude s'imposait à l'esprit du prêtre, les pas se changèrent en une course rapide et passèrent devant la porte, vifs comme le trot d'un rat. Le Père Brown remarqua que, malgré sa plus grande vitesse, ce pas causait beaucoup moins de bruit, comme si l'on avait marché sur la pointe des pieds. Ce bruit n'évoquait pourtant pas chez lui l'idée de mystère, mais quelque chose d'autre — quelque chose qu'il ne pouvait se rappeler. Il était tourmenté par un de ces demi-souvenirs qui semblent nous priver d'une partie de nos facultés. Il avait certainement déjà entendu quelque part cette marche rapide. Mu par une soudaine inspiration, il se leva et se dirigea vers la porte. La chambre ne présentait pas d'issue s'ouvrant directement sur le corridor.

Elle donnait, d'un côté, sur le bureau vitré et, de l'autre, sur le vestiaire. Il tenta d'ouvrir la porte du bureau, mais elle était fermée. Puis il tourna les yeux vers la fenêtre, devant laquelle passaient des nuages violets, troués par un livide coucher de soleil, et, pendant quelque temps, il flaira un crime comme un chien flaire un rat.

Sa raison — était-ce ce qu'il possédait de plus sage ? — prit enfin le dessus. Il se souvint que le propriétaire lui avait dit qu'il fermait la porte et viendrait plus tard le délivrer. Il se dit que le bruit bizarre qui l'inquiétait pouvait avoir vingt explications différentes auxquelles il n'avait pas songé ; il se rappela qu'il lui restait juste assez de lumière pour finir sa tâche. Et, se rapprochant de la fenêtre, afin de profiter des dernières lueurs de cette soirée orageuse, il se plongea de nouveau résolument dans son travail. Il avait écrit durant près de vingt minutes, se penchant toujours davantage sur son papier, dans la pénombre envahissante, lorsqu'il se redressa brusquement. Les pas étranges se faisaient de nouveau entendre.

Cette fois ils présentaient un troisième caractère plus curieux encore que les deux autres. Auparavant l'inconnu avait marché légèrement et vivement, il est vrai, mais il n'en avait pas moins marché. Cette fois, il courait. On pouvait entendre les pieds rapides et souples bondir dans le corridor, comme les pattes d'une panthère poursuivie. Celui qui arrivait était un homme exceptionnellement vigoureux et agile, mu par une violente émotion. Pourtant, dès que le bruit eut dépassé le bureau, il se mua de nouveau en la même démarche crâne et lente.

Cette fois, le Père Brown laissa tomber son papier et, la porte du bureau étant fermée, passa directement dans le vestiaire. Le

gardien était absent, sans doute parce que les seuls hôtes étaient en train de dîner et que son emploi était devenu une sinécure. Après avoir cherché à tâtons son chemin à travers une forêt de pardessus, le prêtre s'aperçut que le vestiaire était séparé du corridor éclairé par un de ces comptoirs par-dessus lesquels nous avons tous passé nos parapluies en échange d'un numéro. Il y avait une lampe au-dessus de l'arcade semi-circulaire de ce comptoir. Mais elle éclairait à peine le Père Brown dont la silhouette noire se découpait sur la fenêtre, située derrière lui, et où s'éteignaient les derniers reflets du soleil couchant. Par contre, elle projetait une vive lumière sur le personnage arrêté devant le vestiaire, dans le corridor.

C'était un homme élégant, vêtu d'un habit très simple, de haute taille, sans avoir l'air pour cela d'occuper beaucoup de place. On sentait qu'il aurait pu glisser comme une ombre là où beaucoup d'hommes plus petits eussent paru encombrants. Son visage hâlé, éclairé par la lampe, avait une grande vivacité d'expression ; c'était le visage d'un étranger. Sa taille était bien prise, son allure respirait la confiance et la bonne humeur. Tout ce qu'un critique eût pu trouver à redire à son apparence, c'est que son habit n'était pas tout à fait à la hauteur de sa prestance et de son maintien, et se gonflait même aux poches d'une manière curieuse. Dès qu'il aperçut la sombre silhouette de Brown, devant la fenêtre, il jeta sur le comptoir un billet portant un numéro, et dit, sur un ton d'aimable autorité :

— Mon chapeau et mon manteau, s'il vous plaît. Je suis forcé de partir à l'instant.

Le Père Brown prit le billet, sans rien dire, et alla docilement chercher le paletot qu'on lui demandait ; ce n'était pas la pre-

mière fois qu'il accomplissait un travail manuel. Il l'apporta et le déposa sur le comptoir, tandis que l'étranger, qui avait tâté la poche de son gilet, disait en riant :

— Je n'ai pas de monnaie ; vous pouvez garder ceci.

Il jeta une pièce d'or sur le comptoir et saisit son manteau.

Le Père Brown était resté jusque-là dans l'ombre, immobile ; mais, en ce moment, il perdit la tête. Sa tête n'était jamais plus précieuse que lorsqu'il la perdait. Il savait, en ces instants, que deux et deux peuvent faire quatre millions. L'Église catholique, qui ne tient pas à s'écarter du sens commun, n'approuvait pas toujours ces incartades. Il ne les approuvait pas toujours lui-même. Mais c'étaient de véritables inspirations survenant dans certaines crises décisives, où ceux qui perdent la tête la sauvent.

— Je crois, monsieur, dit-il poliment, que vous avez de l'argent, dans votre poche.

Le gentleman parut surpris.

— Que diable, dit-il, si je préfère donner de l'or, de quoi vous plaignez-vous ?

— Parce que l'argent est parfois plus précieux que l'or, repartit le prêtre doucement, surtout en grande quantité.

L'étranger le toisa d'un air inquisiteur. Il jeta ensuite un regard sur le corridor et sur l'entrée de l'hôtel, pour reporter enfin les yeux sur la fenêtre, derrière Brown, éclairée par les dernières lueurs de l'orage. Sa décision semblait prise. Il mit une main sur le comptoir, sauta par-dessus avec l'agilité d'un acrobate et, do-

minant le prêtre que, d'une poigne irrésistible, il avait saisi au collet :

— Pas un mot, murmura-t-il, je préfère ne pas vous menacer, mais…

— Et moi je veux vous menacer, cria le Père Brown, et sa voix résonnait comme un tambour, je veux vous menacer du ver qui ne meurt pas, et du feu qu'on ne peut éteindre.

— Vous êtes un singulier gardien de vestiaire, dit l'autre.

— Je suis un prêtre, monsieur Flambeau, dit Brown, et je suis prêt à vous entendre en confession.

L'homme resta un instant bouche bée, puis se laissa tomber sur une chaise.

Le succès des deux premiers services du dîner des Douze Vrais Pêcheurs n'avait été troublé par aucun incident. Je ne possède pas d'exemplaire du menu ; et, si j'en possédais un, nos lecteurs ne pourraient le comprendre. Il était rédigé dans cette espèce de sur-français employé par les Cuisiniers, mais totalement inintelligible pour une oreille française. Suivant la tradition du club, les hors-d'œuvre devaient être nombreux et variés, au delà de toutes les limites du bon sens. On les prenait au sérieux parce qu'ils constituaient, aux yeux de tous, d'inutiles extras, comme tout le dîner d'ailleurs, et tout le club. Suivant une autre tradition, le potage devait être léger et sans prétention — comme une veillée simple et austère, avant la débauche de poisson qui devait suivre. La conversation était insignifiante ; c'était ce bizarre bavardage qui régit les destinées de l'Empire britannique, qui les régit en secret, et qui pourtant ne pourrait rien apprendre de neuf à l'un de

ses citoyens s'il pouvait le surprendre. L'un et l'autre parti désignaient les ministres par leur prénom, avec une sorte de bienveillance blasée. Le Chancelier de l'Échiquier, un radical que tout le parti conservateur était censé maudire pour ses exactions, était vanté pour ses poésies et pour la forme de sa selle de chasse. Le leader conservateur, dont tous les libéraux étaient censés haïr la tyrannie, était critiqué et généralement prisé pour son libéralisme. Les politiciens semblaient, dans cette conversation, occuper un rang très important, et pourtant tout semblait important chez eux, sauf leur politique. M. Audley, le président, un aimable vieillard portant encore des cols à la Gladstone, était le symbole de cette société qui alliait la légèreté la plus nébuleuse à la plus ferme stabilité. Il n'avait jamais rien fait — pas même quelque chose de mal. Il n'était pas prodigue ; il n'était même pas très riche. Il était simplement dans le mouvement. Aucun parti ne pouvait se permettre de l'ignorer et, s'il l'avait voulu, il aurait pu devenir ministre. Le vice-président, le duc de Chester, était un jeune politicien de grand avenir. C'est dire que c'était un jeune homme d'aspect agréable, avec des cheveux clairs aplatis sur le crâne, un visage grêlé, une intelligence médiocre et d'énormes propriétés. Chaque fois qu'il paraissait en public, il remportait un succès marqué. Sa méthode était d'ailleurs des plus simples. S'il avait une plaisanterie toute prête, il ne manquait pas de la faire, et était considéré comme brillant. S'il n'en avait pas, il disait que ce n'était pas le moment de plaisanter, et était considéré comme profond. Dans l'intimité, dans un club de son monde, il était tout simplement jovial, franc et un peu sot, comme un écolier. M. Audley, n'ayant jamais fait de politique, la traitait un peu plus sérieusement. Il provoquait même parfois une certaine gêne, dans le club, en suggérant qu'il pouvait y avoir quelque différence

entre un libéral et un conservateur. Il était lui-même conservateur, même dans la vie privée. Il laissait retomber un rouleau de cheveux gris sur le col de son habit, comme certains hommes d'État vêtus à l'ancienne mode. Vu de dos, il semblait être le grand homme que l'Empire réclame ; vu de face, il avait l'aspect d'un doux célibataire un peu égoïste, avec un appartement à l'hôtel Albany — ce qu'il était en réalité.

Comme je l'ai fait remarquer, il y avait place pour vingt-quatre personnes sur la terrasse, et le club ne comptait que douze membres. Ceux-ci pouvaient donc occuper la table en grand style, en ne s'asseyant qu'à l'un de ses côtés, sans vis-à-vis, de manière à ne rien perdre de la vue du jardin, dont les couleurs étaient encore éclatantes quoique la soirée fût exceptionnellement sombre, pour l'époque de l'année. Le président s'asseyait au milieu de la table, et le vice-président à l'extrémité de droite. Toujours suivant la tradition et pour quelque mystérieuse raison, à l'entrée des douze hôtes, les quinze garçons se tenaient alignés contre le mur, comme des soldats présentant les armes au roi, tandis que le gros propriétaire saluait profondément le club, avec une joyeuse surprise, comme s'il n'en avait jamais entendu parler auparavant. Mais, avant que les couteaux et les fourchettes ne tintent dans les assiettes, cette armée de serviteurs s'évanouit ne laissant derrière elle qu'un ou deux domestiques distribuant et ramassant vivement les assiettes, dans le plus mortel silence. Il va de soi que M. Lever, le propriétaire, avait disparu depuis longtemps, dans une dernière convulsion de politesse. Il serait exagéré, il serait presque sacrilège de suggérer qu'il apparût encore. Mais, lorsque le poisson, le plat le plus important, fut servi, on sentit — comment dirai-je ? — l'ombre de son ombre, la projection de sa personnalité, décelant sa présence non loin de là. Le

plat de poisson consistait (aux yeux du vulgaire) en une sorte de monstrueux pudding, de la forme et des dimensions d'un wedding cake, dans les entrailles duquel un nombre considérable d'intéressants poissons avaient perdu la forme que Dieu leur avait donnée. Les « Douze Vrais Pêcheurs » s'emparèrent de leurs célèbres couverts et l'attaquèrent avec recueillement, comme si chaque morceau du pudding coûtait autant que les couteaux et les fourchettes avec lesquels on le mangeait — ce qui n'était d'ailleurs, pour autant que je sache, pas si loin de la vérité. Ce plat fut, ce jour-là, expédié, dans un silence avide et dévorant, et ce n'est que lorsqu'il eut à peu près vidé son assiette, que le jeune duc fit la remarque rituelle.

— Il n'y a qu'ici qu'on peut faire cela.

— Nulle part ailleurs, dit M. Audley, de sa voix de basse, en se tournant vers l'orateur et en hochant plusieurs fois la tête d'un air entendu. Nulle part ailleurs, certainement. On me faisait remarquer qu'au Café Anglais…

Ici il fut interrompu et quelque peu troublé, parce qu'on enlevait son assiette, mais il ne tarda pas à ressaisir le fil précieux de ses idées.

— On me faisait remarquer que ce même plat pouvait être préparé au Café Anglais. Rien de comparable, monsieur, dit-il en secouant énergiquement la tête comme un juge condamnant un accusé à mort, rien de comparable.

— Réputation exagérée, dit un certain colonel Pound, parlant (si l'on doit en juger d'après sa physionomie) pour la première fois, depuis des mois.

— Oh, je ne sais pas, dit le duc de Chester, qui était optimiste, on y fricote joliment bien certaines choses. Ainsi le…

Un domestique était entré rapidement dans la chambre, puis s'était arrêté net. Ce temps d'arrêt fut aussi silencieux que sa marche, mais tous ces aimables et nébuleux gentlemen étaient si habitués à voir fonctionner, sans le moindre accroc, la machine qui enveloppait et entretenait leur vie, que le mouvement inattendu du domestique leur causa une surprise et une gêne. Ils ressentirent l'impression que nous aurions si le monde inanimé nous désobéissait — si une chaise se sauvait devant nous.

Le domestique resta béant pendant quelques instants, durant lesquels le visage de chacun des hôtes se voila d'une honte étrange qui est exclusivement le produit de notre temps. C'est le fruit de la combinaison de l'humanitarisme moderne avec l'abîme horrible qui sépare aujourd'hui l'âme du riche de celle du pauvre. Un vrai aristocrate, de vieille roche, aurait jeté à la tête du garçon tout ce qui lui tombait sous la main, en commençant par des bouteilles vides et en finissant probablement par de l'argent. Un vrai démocrate lui aurait demandé, d'une voix claire et sur un ton de camaraderie, ce qui pouvait bien lui prendre. Mais ces ploutocrates modernes ne pouvaient pas supporter la présence d'un pauvre homme à côté d'eux, en tant qu'esclave ou en tant qu'ami. Du fait que quelque chose ne marchait pas dans le service, ils ressentaient simplement une confusion sourde et profonde. Ils n'auraient pas voulu se montrer brutaux, mais ils craignaient de se trouver obligés d'être bienveillants. Ils désiraient que la chose — quelle qu'elle fût — prît fin. Elle prit fin. Après être resté figé, durant quelques secondes, dans une rigidité de ca-

taleptique, le domestique fit demi-tour et sortit de la salle en courant comme un fou.

Lorsqu'il réapparut dans l'embrasure de la porte, il était accompagné par un autre domestique, auquel il parlait à voix basse, en gesticulant avec une animation toute méridionale. Alors le premier garçon se retira, laissant derrière lui le deuxième, et en ramena bientôt un troisième. Lorsqu'un quatrième garçon se fut joint à ce fiévreux synode, M. Audley crut nécessaire de rompre le silence dans l'intérêt du Tact. Il toussa bruyamment, n'ayant pas à la main son marteau présidentiel, et dit :

— Superbe effort que le jeune Moocher accomplit, en ce moment, en Birmanie. Aucune autre nation au monde n'aurait pu…

Un cinquième domestique s'était précipité sur lui comme une flèche et lui murmurait à l'oreille :

— Pardon, monsieur. C'est urgent. Le propriétaire pourrait-il vous parler ?

Le président se retourna bouleversé et vit, avec stupeur, s'approcher M. Lever. Le propriétaire avait conservé la même démarche, à la fois pesante et rapide, mais son visage s'était profondément altéré. De brun bronzé, il était devenu jaune pâle.

— Vous voudrez bien m'excuser, monsieur Audley, dit-il d'une voix d'asthmatique, mais j'ai de graves appréhensions. Vos assiettes ont été enlevées avec les couteaux et les fourchettes à poisson !

— Eh ! je l'espère bien, répondit le président avec quelque animation.

— L'avez-vous vu ? souffla l'hôtelier anxieusement. Avez-vous vu le domestique qui les a enlevées ? Le connaissez-vous ?

— Si je connais ce domestique ? répondit M. Audley avec indignation. Non, certainement.

M. Lever ouvrit les mains, avec un geste de désespoir.

— Je ne l'ai jamais envoyé, dit-il, je ne sais ni d'où ni comment il est venu. J'ai envoyé mon garçon enlever vos assiettes et, lorsqu'il est arrivé, elles n'étaient déjà plus là.

M. Audley sembla, en ce moment, trop troublé pour paraître vraiment le grand homme que réclame l'Empire. Personne ne trouva rien à dire sauf l'homme de bois — le colonel Pound — qui fut comme électrisé. Il se leva avec raideur, tandis que les autres restaient assis, se vissa le monocle dans l'orbite et dit, d'un ton rauque, à mi-voix, comme s'il avait en partie perdu l'usage de la parole :

— Voulez-vous dire que quelqu'un a volé notre service à poisson ?

Le propriétaire réitéra son geste, avec une expression, si possible, encore plus désespérée, et, à l'instant, tous les membres du club se levèrent de table.

— Tous vos domestiques sont-ils ici ? demanda le colonel, de sa voix basse et rude.

— Oui, ils sont tous ici. Je l'ai remarqué, cria le jeune duc, en s'avançant au centre du groupe. Je les compte toujours quand j'entre ; ils sont si drôles alignés le long du mur.

— Mais vous ne pouvez pas vous souvenir exactement, dit M. Audley avec quelque hésitation.

— Je m'en souviens parfaitement, vous dis-je, cria le duc avec animation. Il n'y a jamais eu ici plus de quinze garçons, et ils étaient là tous les quinze ce soir, je vous assure, quinze ni plus ni moins.

Le propriétaire se tourna vers lui, paralysé par la surprise.

— Vous dites, — vous dites, balbutia-t-il, que vous avez vu mes quinze domestiques ?

— Comme d'habitude, répondit le duc. Qu'y a-t-il de surprenant à cela ?

— Rien, dit Lever d'une voix plus basse, sauf que c'est impossible, car l'un d'eux vient de mourir en haut.

Un silence embarrassé régna dans la salle. Il se peut (tant le nom seul de la mort est surnaturel) que chacun de ces oisifs contemplât un instant son âme, et l'aperçût sous l'aspect d'un petit pois sec. L'un d'eux — le duc je pense — dit même avec l'idiote bonté du riche :

— Pouvons-nous faire quelque chose pour lui ?

— J'ai fait appeler un prêtre, dit le juif, non sans quelque émotion.

Alors, comme si la trompette du jugement leur avait sonné aux oreilles, les « Pêcheurs » prirent conscience de la situation dans laquelle ils se trouvaient. Pendant quelques fatales secondes ils avaient eu l'impression que le quinzième garçon aurait bien pu être l'esprit du mort. Cette idée déprimante les avait empêchés de

parler, car la présence d'un revenant les gênait presque autant que celle d'un mendiant. Mais le souvenir des couverts d'argent rompit brusquement le charme du miracle, et la réaction fut brutale. Le colonel repoussa sa chaise et marcha vers la porte :

— Si un quinzième homme est entré ici, mes amis, dit-il, cet homme est un voleur. Emparons-nous d'abord de toutes les issues, devant et derrière, nous parlerons après. Les vingt-quatre perles du club valent la peine qu'on les retrouve.

M. Audley hésita un instant, se demandant s'il était digne d'un gentleman de tant se presser pour quoi que ce soit. Mais, voyant le duc se précipiter en bas des escaliers, avec une énergie toute juvénile, il suivit plus posément, comme il convenait à son âge.

Au même moment, un sixième garçon entra dans la salle, et annonça qu'il avait trouvé une pile d'assiettes, sur un buffet, sans trace de couverts.

La foule des hôtes et des domestiques, courant pêle-mêle dans les corridors, se divisa en deux bandes. La plupart des Pêcheurs suivirent le propriétaire vers la porte d'entrée pour s'assurer que personne n'était sorti. Le colonel Pound, avec le président, le vice-président et un ou deux autres, se jetèrent dans le corridor conduisant aux communs, comme étant la direction que le fugitif avait dû prendre. En traversant la profonde alcôve formée par le vestiaire, ils virent une petite silhouette vêtue de noir, sans doute le gardien, se tenant dans l'ombre, à une certaine distance de l'entrée.

— Eh là ! cria le duc… Avez-vous vu passer quelqu'un ?

Le petit homme ne répondit pas directement, mais dit simplement :

— Peut-être pourrai-je vous rendre ce que vous cherchez, messieurs.

Ils s'arrêtèrent, hésitants et surpris, tandis que le petit homme se dirigeait tranquillement vers le fond du vestiaire, et en revenait les deux mains remplies d'objets d'argent qu'il déposa sur le comptoir, avec le flegme d'un bijoutier. C'étaient douze fourchettes et douze couteaux d'une forme bizarre.

— Vous… vous… commença le colonel, qui avait enfin perdu son calme.

Il pénétra dans la petite chambre obscure et remarqua deux choses : d'abord, que le petit homme vêtu de noir portait l'habit d'un clergyman, et, deuxièmement, que la fenêtre de la chambre, derrière lui, avait été forcée, comme si quelqu'un avait passé par là.

— Des objets de valeur, pour les déposer dans un vestiaire, n'est-ce pas ? remarqua gaiement le clergyman.

— Avez-vous… avez-vous volé ces couverts ? balbutia M. Audley, stupéfait.

— Si je l'ai fait, dit plaisamment l'ecclésiastique, je vous les rends maintenant.

— Mais vous ne l'avez pas fait, dit le colonel Pound, examinant la fenêtre brisée.

— Pour être franc, non, je ne l'ai pas fait, dit l'autre, non sans humour. Et il s'assit gravement sur un tabouret.

— Mais vous savez qui l'a fait ? dit le colonel.

— Je ne connais pas son vrai nom, repartit le prêtre avec calme, mais je sais quelque chose de sa force et une foule de choses, concernant ses difficultés spirituelles. J'ai pu apprécier son physique, quand il tenta de m'étrangler, et son moral, quand il s'est repenti.

— Oh, par exemple… repenti ! cria le jeune Chester, avec une sorte de croassement hilare.

Le Père Brown se leva, mettant les mains derrière le dos.

— Étrange, n'est-ce pas, dit-il, qu'un voleur et un vagabond se repente, alors que tant d'autres qui sont riches et à l'abri du besoin restent endurcis et frivoles, sans rien produire pour l'amour de Dieu ou des hommes ? Mais ici, si vous me permettez une observation, vous empiétez un peu sur mon domaine. Si vous doutez de la pénitence comme d'un fait positif, voilà vos couteaux et vos fourchettes. Vous êtes les Douze Vrais Pêcheurs, et voilà tous vos poissons d'argent. Mais Il m'a fait un pêcheur d'hommes.

— Avez-vous attrapé cet homme ? demanda le colonel, en fronçant les sourcils.

Le Père Brown le regarda bien en face :

— Oui, dit-il, je l'ai attrapé à l'aide d'un hameçon mystérieux et d'une ligne invisible, assez longue pour le laisser filer jusqu'au bout du monde, et pour le ramener ensuite à moi, d'un mouvement du poignet.

Il y eut un long silence. Toutes les autres personnes présentes se dispersèrent pour rapporter les couverts à leurs camarades ou

pour discuter avec le propriétaire cette curieuse aventure. Mais le colonel, le visage farouche, resta assis de côté sur le comptoir, balançant ses longues jambes maigres et mordillant sa moustache noire.

Il dit enfin tranquillement au prêtre :

— Ce doit avoir été un malin, mais je crois connaître quelqu'un de plus malin que lui.

— C'est un garçon intelligent, répondit Brown, mais je ne sais pas très bien de quel autre vous voulez parler.

— Je parle de vous, dit le colonel en riant. Je ne désire pas faire pincer le gaillard ; rassurez-vous sur ce point. Mais je donnerais un bon nombre de fourchettes d'argent pour savoir exactement le rôle que vous avez joué dans l'affaire, et comment vous avez réussi à vous emparer de son butin. J'imagine que vous êtes le plus rusé démon que j'aie jamais rencontré.

Le Père Brown ne sembla nullement blessé par la franchise saturnienne du soldat.

— Je ne puis naturellement, dit-il en souriant, vous révéler l'identité de cet homme, ni vous conter son histoire ; mais il n'y a pas de raison pour je ne vous expose pas les faits tels qu'ils se sont présentés à moi.

Il sauta sur la barrière, avec une surprenante légèreté, s'assit à côté du colonel Pound, en balançant ses courtes jambes, comme un petit garçon perché sur une barrière, et entama son histoire avec autant d'aisance que s'il la contait à un vieil ami, devant une flambée de Noël.

— Voyez-vous, colonel, dit-il, j'étais enfermé dans cette petite chambre, en train d'achever certaines écritures, lorsque j'entendis, dans ce corridor, une paire de pieds dansant une danse aussi bizarre que la danse des morts. D'abord, de drôles de petits pas rapides, comme si l'on avait couru sur la pointe des pieds, ensuite de grandes enjambées nonchalantes et bruyantes, comme si un homme de haute taille s'était promené, devant la porte, en fumant son cigare. Mais j'aurais juré que c'était le même homme. Les deux bruits se succédaient à intervalles réguliers : la course, puis la promenade, puis de nouveau la course. Je me demandai d'abord vaguement, puis anxieusement, dans quel but ce personnage pouvait bien jouer ces deux rôles. Je reconnaissais parfaitement l'une des démarches, c'était la vôtre, colonel. C'était l'allure d'un gentleman bien nourri, attendant quelque chose, et qui marche, beaucoup plus parce qu'il se sent physiquement bien dispos, que parce qu'il éprouve une inquiétude morale. Je sentais que je connaissais aussi l'autre démarche, mais je ne pouvais me rappeler ce qu'elle me suggérait. Quel pouvait bien être l'animal rencontré, au cours de mes pérégrinations, qui fuyait sur la pointe des pieds, de cette étrange manière ? J'entendis alors un bruit d'assiettes, et la réponse m'apparut aussi évidente que l'église de Saint-Pierre. C'était la démarche d'un garçon d'hôtel — le corps en avant, les yeux baissés, les orteils effleurant le sol ; les basques de l'habit et la serviette volant au vent de la course. Je réfléchis encore une minute et le crime m'apparut aussi clairement que si j'avais été sur le point de le commettre moi-même.

Le colonel Pound fixait curieusement le prêtre, mais les doux yeux gris de celui-ci restaient attachés au plafond, avec une expression soucieuse et distraite.

— Un crime, dit-il, est une œuvre d'art comme une autre. Ne sursautez pas. Les crimes ne sont certes pas les seules œuvres d'art qui sortent de l'atelier infernal. Mais toute œuvre d'art, qu'elle soit divine ou diabolique, porte toujours une marque distinctive, à laquelle on ne peut manquer de la reconnaître — son centre est simple, si complexe que puisse être sa réalisation. Ainsi, dans Hamlet, par exemple, le caractère grotesque du fossoyeur, les fleurs de la jeune fille folle, la parure fantasque d'Osric, la pâleur du fantôme et le ricanement du crâne sont autant d'objets étranges, tressés en une sorte de guirlande confuse, autour de la simple et tragique figure d'un homme vêtu de noir. Eh bien, ceci aussi, dit Brown, avec un sourire, en descendant lentement de son siège, ceci aussi n'est que la simple tragédie d'un homme vêtu de noir. Oui, continua-t-il, remarquant l'étonnement du colonel, toute cette histoire gravite autour d'un habit noir. Ici, comme dans Hamlet, nous rencontrons certaines excroissances rococo, vous-même, par exemple. Il y a le garçon mort qui était là, alors qu'il ne pouvait y être. Il y a la main invisible qui rafla les couverts de votre table, pour s'évanouir à l'instant. Mais tout beau crime repose, en dernier ressort, sur un simple fait, sur un fait qui n'a rien de mystérieux en lui-même. C'est en déguisant ce fait, et en détournant l'attention des spectateurs, que le criminel nous trompe. Ce vol important et subtil et qui (dans toute autre circonstance) eût été des plus rémunérateurs, reposait sur ce simple fait que l'habit que porte un gentleman est le même que celui que porte un garçon de café. Tout le reste n'était que jeu d'acteur, d'un acteur admirable.

— Pourtant, dit le colonel en se levant, je ne comprends pas encore parfaitement.

— Colonel, reprit le Père Brown, je vous dis que cet archange d'impudence, qui vola vos couverts, arpenta vingt fois ce corridor, éclairé par toutes les lampes, vu par tous les yeux. Il ne se cacha pas dans quelque coin obscur où le moindre soupçon eût révélé sa présence. Il ne cessa pas un instant de marcher par les corridors éclairés, et partout où il passait, il avait l'air d'être à sa place. Ne me demandez pas comment il était fait. Vous l'avez vu vous-même six ou sept fois ce soir. Vous avez attendu l'heure du dîner avec les autres notabilités du club, dans le salon là-bas, à l'extrémité du corridor, devant la terrasse. Chaque fois qu'il arrivait parmi vous, il marchait dans le style fulgurant d'un garçon de café, tête basse ; serviette au vent et pieds légers. Il passait sur la terrasse, effaçait un pli de la nappe et accourait de nouveau vers le bureau et vers les communs. Mais, avant d'entrer dans le rayon visuel de l'employé, dans le bureau, et des garçons, il avait pris l'apparence d'un homme totalement différent, dans chaque détail de son allure, dans le moindre de ses gestes. Il se promenait parmi les domestiques, en affichant cette insolence distraite qu'ils ont tous observée chez leurs maîtres. Il n'y avait pour eux rien de neuf à ce qu'un dandy, appartenant au club, arpentât toutes les parties de l'hôtel, comme un ours en cage. Ils savent que rien ne caractérise les gens chics comme l'habitude qu'ils ont de se promener où bon leur semble.

Lorsqu'il était superbement las d'arpenter ce dernier corridor, mon homme faisait volte-face et rebroussait chemin jusqu'au bureau. Dans l'ombre de l'arcade, il se transformait de nouveau, comme par un coup de baguette magique, et passait rapidement, parmi les « Douze Pêcheurs », dans l'obséquieuse attitude du parfait garçon d'hôtel. Pourquoi ces gentlemen auraient-ils remarqué un vulgaire domestique ? Pourquoi les domestiques au-

raient-ils suspecté un gentleman ? Une ou deux fois, il fit preuve du plus grand sang-froid. Entrant dans l'appartement privé du propriétaire, il demanda impudemment un siphon, pour apaiser sa soif. Il dit qu'il le porterait bien lui-même. Et, qui mieux est, il le fit ; il le porta vivement, dans toutes les règles de l'art, passant au milieu de vous, comme un garçon chargé d'un message pressant. Cette comédie n'aurait pu naturellement se soutenir longtemps, mais il lui suffit de la prolonger jusqu'à la fin du service de poisson.

Le moment le plus critique pour lui fut lorsque les domestiques s'alignèrent derrière la table, mais, même alors, il réussit à s'accoter au mur, juste au coin, de telle manière que les domestiques le prissent pour un gentleman, et les gentlemen, pour un domestique. Le reste ne fut plus qu'un jeu. Si quelque garçon le rencontrait loin de la table, il rencontrait un languide aristocrate. Il lui suffit d'entrer dans la salle deux minutes avant qu'on n'enlevât les assiettes de poisson, de jouer son rôle de parfait domestique et de les enlever lui-même. Il déposa les assiettes sur un buffet, fourra les couverts dans les poches intérieures de son habit, qui gonflèrent en conséquence, et courut comme un lièvre (je l'ai entendu venir) jusqu'au vestiaire. Là, pour la dernière fois, il reprit son rôle de ploutocrate — de ploutocrate réclamé par ses affaires. Il n'avait qu'à donner son numéro au gardien, et à sortir aussi élégamment qu'il était entré. Seulement, c'est moi qui ai joué le rôle de gardien de vestiaire.

— Que lui avez-vous fait ? cria le colonel. Que vous a-t-il dit ?

— Je vous prie de m'excuser, répondit le prêtre imperturbablement, l'histoire s'arrête là.

— C'est là qu'elle commence, murmura Pound. Je crois comprendre maintenant ses procédés professionnels, mais je ne m'explique pas encore bien les vôtres.

— Je dois partir, dit le Père Brown.

Ils passèrent ensemble du corridor dans le hall d'entrée où ils aperçurent le jeune duc de Chester, qui s'approcha d'eux joyeusement.

— Viens donc, Pound, cria-t-il, hors d'haleine. Je t'ai cherché partout. Le dîner bat de nouveau son plein, et le vieil Audley va faire un speech en l'honneur du sauvetage des fourchettes. Vois-tu, nous avons l'idée d'inaugurer une nouvelle cérémonie pour commémorer l'événement. Dis donc, que proposes-tu ?

— Hum ! dit le colonel, en lui jetant un regard d'approbation ironique. Je propose que désormais nous portions des habits verts. On ne sait jamais quelles méprises peuvent se produire lorsqu'on ressemble à un domestique.

— Oh ! va donc, dit le jeune homme, un gentleman ne ressemble jamais à un domestique.

— Ni un domestique à un gentleman, je suppose, repartit le colonel Pound avec le même sourire. Mon père, votre ami doit être un fameux acteur pour avoir soutenu ce rôle.

Le Père Brown boutonna jusqu'au cou son paletot usé, car le vent s'était élevé, et saisit son gros parapluie.

— Oui, dit-il, il doit être bien difficile d'être un gentleman, mais, vous l'avouerai-je, je pense quelquefois qu'il doit être encore plus difficile d'être un domestique.

Et, en leur souhaitant le bonsoir, il sortit de cet antre de plaisir. Les portes d'or se refermèrent sur lui, tandis que, trottinant par les rues sombres et humides il se mettait en quête d'un penny-omnibus.

Les Étoiles filantes

— Le plus beau crime que j'aie jamais commis, avait coutume de dire Flambeau, dans sa vertueuse vieillesse, fut aussi, par une singulière coïncidence, mon dernier. C'était un jour de Noël. Je m'étais toujours efforcé, en artiste, d'harmoniser mes crimes avec la saison de l'année, ou avec les paysages dans lesquels je me trouvais, choisissant telle terrasse ou tel jardin pour une catastrophe, comme un sculpteur choisit l'emplacement de son groupe. C'est ainsi qu'un gentilhomme campagnard devrait toujours être dévalisé dans une vaste chambre lambrissée de chêne, tandis qu'un juif devrait se trouver inopinément sans le sou, parmi les lumières et les paravents du Café Riche. C'est ainsi qu'en Angleterre, lorsque je désirais soulager un évêque de ses richesses (ce qui n'est pas aussi commode que vous pourriez le supposer), je m'arrangeais pour l'encadrer, si je peux m'exprimer ainsi, dans les vertes pelouses et les tours grises de quelque vieille cathédrale. De même, en France, lorsque j'étais parvenu à extorquer quelque argent à un paysan avare (ce qui est à peu près impossible), je me plaisais à voir sa face indignée se détacher sur une ligne grise de peupliers et sur un de ces horizons solennels, propre aux plaines de la Gaule, dont s'inspira le puissant génie de Millet.

Mon dernier crime fut donc un crime de Noël, un crime joyeux et confortable, un crime de Charles Dickens. Je l'accomplis dans une bonne vieille maison bourgeoise près de Putney, à laquelle les voitures accédaient par une allée particulière, une de ces maisons dont le nom est inscrit sur la grille extérieure, et dont l'entrée s'enorgueillit d'un araucaria.

Il suffit, vous savez ce que je veux dire. Je crois vraiment que mon pastiche de Dickens était assez habile et avait quelque qualité littéraire. Il semble presque dommage que je me sois repenti ce soir-là.

Flambeau contait alors son histoire, en se plaçant à son point de vue, au point de vue de l'acteur ; et, même ainsi, cette histoire était bizarre. Au point de vue du spectateur, elle restait parfaitement incompréhensible, et c'est ainsi que le profane doit l'étudier. On peut dire qu'elle commence au moment où la porte d'entrée de la maison en question s'ouvrit sur le jardin, et où une jeune fille en sortit pour nourrir les oiseaux, l'après-midi du lendemain de la Noël. Sa jolie tête était éclairée par des yeux bruns, au regard franc. Elle était à un tel point enveloppée de fourrures brunes que ses cheveux se confondaient avec sa pelisse. Si l'on n'avait remarqué son charmant visage, elle eût ressemblé à un petit ours trottant dans l'avenue.

L'après-midi d'hiver tirait à sa fin, et la lumière rouge du soir envahissait déjà les parterres dénudés, comme si elle avait voulu y répandre les âmes des roses fanées. D'un côté de la maison se trouvait l'écurie ; de l'autre, une allée de lauriers conduisait vers le jardin situé derrière. Après avoir jeté son pain aux oiseaux (pour la quatrième ou cinquième fois, ce jour-là, parce que le chien le mangeait chaque fois), la jeune fille se glissa dans l'allée

de lauriers et dans un petit bois d'yeuses verdoyantes, au delà. Ici elle poussa un petit cri de surprise, spontané ou rituel — qui le dira ? — et aperçut, à califourchon sur le haut du mur du jardin, au-dessus de sa tête, une figure quelque peu fantastique.

— Oh ! ne sautez pas, M. Crook, cria-t-elle avec un certain émoi, c'est beaucoup trop haut.

L'individu chevauchant ce mur mitoyen, comme il eût chevauché un cheval ailé, était un grand jeune homme, d'aspect anguleux, avec des cheveux noirs, coiffés en brosse, et des traits intelligents et même distingués. Son teint mat lui donnait un aspect quelque peu exotique rendu encore plus évident par la cravate rouge qu'il arborait, d'une manière provocante, et qui semblait la seule partie de ses vêtements dont il prît quelque soin. Peut-être était-ce un symbole. Il ne tint aucun compte de la prière de la jeune fille, mais bondit, comme une sauterelle, à côté d'elle, au risque de se casser les jambes.

— Je crois que j'étais destiné à être cambrioleur, dit-il flegmatiquement, et je ne doute pas que je le fusse devenu, si le destin ne m'avait fait naître dans cette jolie maison, ici à côté. Je n'y vois rien de mal, en tout cas.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? protesta la jeune fille.

— Pourquoi pas ? dit le jeune homme. Si vous êtes née du mauvais côté d'un mur, je ne vois pas le mal qu'il y a à l'escalader.

— Je ne sais jamais ce que vous allez dire ou faire, dit-elle.

— Je n'en sais souvent rien moi-même, répliqua M. Crook. En tout cas je suis du bon côté du mur à présent.

— Et quel est le bon côté du mur ? demanda la jeune fille en souriant.

— Celui où vous vous trouvez, dit le jeune homme.

Comme ils se dirigeaient par l'allée de lauriers vers le devant de la maison, on entendit la trompe d'une auto sonner trois fois, de plus en plus près, et un coupé vert pâle, très élégant, glissa comme un oiseau jusqu'à la porte d'entrée, et s'arrêta frémissant.

— Oh là ! dit le jeune homme à la cravate rouge, voilà quelqu'un qui semble en tout cas né du bon côté. Je ne savais pas, mademoiselle Adams, que votre Père-Noël fût aussi moderne que cela.

— Oh ! c'est mon parrain, Sir Léopold Fisher. Il vient toujours nous voir le lendemain de la Noël.

Puis, après un silence innocent, qui trahissait inconsciemment un certain manque d'enthousiasme, Ruby Adams ajouta :

— Il est très bon pour moi.

Le journaliste John Crook avait entendu parler de cet éminent nabab de la Cité ; et il avait fait tout son possible pour que ce nabab entendît aussi parler de lui, car il avait arrangé Sir Léopold le plus vertement du monde dans certains articles du Clairon et de l'Ère nouvelle. Mais il ne dit mot, et assista d'un air morose au déchargement de l'auto. Cette opération compliquée absorba un certain temps. Un grand chauffeur, en vert, d'une tenue irréprochable, descendit du siège de devant et un petit laquais, en gris,

également irréprochable, descendit du siège de derrière ; à eux deux, ils déposèrent Sir Léopold sur les marches d'entrée et se mirent à le déballer, comme ils eussent fait d'un paquet fragile. Une quantité de couvertures qui eussent suffi à fournir un bazar, des fourrures appartenant à toutes les bêtes de la création et des écharpes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel furent soigneusement enlevées, l'une après l'autre, avant que l'on pût distinguer quelque chose qui ressemblât à une forme humaine, la forme d'un vieux monsieur aux traits aimables, d'aspect étranger, avec une barbiche de bouc et un sourire épanoui, frottant l'un contre l'autre ses gros gants fourrés.

Bien avant que cette révélation fût complète, les deux battants de la porte du porche avaient été ouverts, et le colonel Adams (le père de la jeune fille aux fourrures) s'était avancé pour accueillir son hôte illustre. C'était un homme de haute taille, au teint hâlé, d'aspect taciturne ; une toque rouge, qu'il portait comme un fez, lui donnait l'aspect d'un sirdar ou d'un pacha anglais en Égypte. Il était accompagné par son beau-frère, récemment arrivé du Canada, un jeune gentleman-farmer, quelque peu exubérant, avec une barbe blonde, répondant au nom de James Blount. Auprès de lui, se trouvait également un personnage insignifiant, le prêtre de l'église catholique voisine. La femme défunte du colonel, ayant été catholique, les enfants, comme c'est souvent le cas, avaient été élevés dans la même religion. Tout semblait commun dans ce prêtre, jusqu'à son nom de Brown ; le colonel avait pourtant trouvé souvent un certain plaisir à sa compagnie, et l'invitait fréquemment à ses fêtes de famille.

Le hall d'entrée de la maison était assez vaste pour contenir Sir Léopold et ses couvertures. En fait, le porche et le vestibule

étaient exceptionnellement larges, en proportion de la maison, et formaient, en quelque sorte, une grande salle avec la porte d'entrée, à une extrémité, et l'escalier, à l'autre. Lorsque le groupe eut atteint le grand foyer du hall, au-dessus duquel se trouvait suspendue l'épée du colonel, l'opération se trouva enfin terminée, et tous les hôtes, y compris le sombre Crook, furent présentés à Sir Léopold Fisher. Ce vénérable financier semblait pourtant encore embarrassé par quelque partie de son luxueux équipement ; il parvint enfin à extraire, de la poche mystérieuse d'une des basques de sa jaquette, un écrin noir, de forme ovale, le cadeau de Noël destiné à sa filleule. Avec une naïve vanité, qui avait quelque chose de désarmant, il montra l'écrin à tous les assistants ; il l'ouvrit d'un coup de pouce et ils reculèrent éblouis. Ils eurent l'impression de recevoir, dans les yeux, le jet d'une fontaine de cristal. Sur un fond de velours orange, comme trois œufs dans un nid, ils virent trois diamants éclatants qui semblaient incendier l'atmosphère autour d'eux. Fisher souriait bénévolement, et absorbait avec délices l'étonnement extatique de la jeune fille, la rude admiration et les remerciements bourrus du colonel, l'émerveillement de tous.

— Je vais les remettre à leur place maintenant, ma chérie, dit Fisher, en glissant l'écrin dans la poche d'où il l'avait tiré.

— J'ai dû être sur mes gardes, en venant. Ce sont les trois célèbres diamants africains, connus sous le nom d' « Étoiles Filantes » parce qu'on les a volés tant de fois. Tous les grands criminels sont sur leurs traces ; c'est à peine si j'ai pu empêcher les vagabonds, qui errent par les rues et se glissent dans les hôtels, de fouiller mes poches. J'aurais pu perdre ces pierres en chemin. Cela n'aurait rien eu d'impossible.

— Rien de plus naturel, il me semble, grommela l'homme à la cravate rouge. Je n'aurais pas blâmé ces malheureux pour cela. Puisque vous ne leur donnez pas même une pierre quand ils demandent du pain, ils peuvent bien la prendre eux-mêmes.

— Je ne veux pas que vous parliez ainsi, cria la jeune fille, rougissant brusquement. Vous ne parlez ainsi que depuis que vous êtes devenu un abominable je-ne-sais-quoi. Comment appelez-vous un homme qui veut embrasser les ramoneurs de cheminée ?

— Un saint, dit le Père Brown.

— Je pense, dit Sir Léopold, avec un sourire dédaigneux, que Ruby veut dire un socialiste.

— Un radical n'est pas forcément un homme qui ne vit que de radis, remarqua Crook impatiemment. Un conservateur ne conserve pas forcément des confitures. De même, je vous assure, le vœu le plus cher d'un socialiste n'est pas de passer la soirée avec un ramoneur. Un socialiste veut simplement voir toutes les cheminées bien ramonées, et tous les ramoneurs bien payés pour le faire.

— Mais il ne veut pas vous permettre, murmura le prêtre, de posséder même votre suie.

Crook lui jeta un regard curieux, tempéré d'un certain respect :

— Peut-on désirer, posséder de la suie ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas impossible, répondit Brown rêveusement. J'ai entendu dire que les jardiniers peuvent l'utiliser. Et, un jour de Noël que le prestidigitateur nous avait fait faux bond, j'ai rendu

dix enfants parfaitement heureux rien qu'en les barbouillant de suie.

— Splendide ! cria Ruby. Faites-nous la même chose aujourd'hui !

M. Blount, l'exubérant Canadien, élevait déjà la voix pour applaudir à cette idée, tandis que le financier surpris protestait énergiquement, lorsqu'on frappa à la double porte d'entrée. Le prêtre ouvrit, et le jardin apparut, de nouveau, avec ses yeuses et son araucaria se détachant en noir sur un merveilleux coucher de soleil violet. La scène, ainsi encadrée, était d'un coloris si étrange — comme la toile de fond d'un décor — que tout le monde oublia, pendant un instant, le personnage insignifiant, arrêté devant la porte. Il portait les vêtements poussiéreux et râpés d'un simple commissionnaire.

— M. Blount est-il ici ? demanda-t-il en tendant une lettre, avec quelque hésitation.

M. Blount sursauta et cessa brusquement d'applaudir. Après avoir déchiré l'enveloppe, avec une curiosité évidente, il lut la lettre. Son visage s'assombrit à peine un instant, et il avait déjà retrouvé toute sa gaieté, lorsqu'il se tourna vers son beau-frère.

— Je suis honteux de me montrer si importun, dit-il, avec le gai formalisme propre aux coloniaux, mais cela vous dérangerait-il beaucoup si un ancien camarade venait me voir ici, ce soir, pour affaires ? Au fait, vous le connaissez peut-être, c'est Florian, le fameux acrobate et comique français. Je l'ai rencontré, voilà des années, dans l'Ouest (Blount était un Canadien français), et il paraît qu'il a une affaire à traiter avec moi — quoique je ne me doute pas de ce que cela peut bien être.

— Naturellement, naturellement, répondit le colonel. Il suffit, mon cher, que ce soit votre ami. Il contribuera, sans doute, à égayer notre soirée.

— Il se noircira, au besoin, le visage, si c'est là ce que vous voulez dire, cria Blount en riant. Il nous distribuera des yeux au beurre noir. Ça m'est égal ; je ne suis pas raffiné. J'aime l'ancienne pantomime où on aplatissait son chapeau en s'asseyant dessus.

— Pas sur le mien, je vous prie, dit Sir Léopold avec dignité.

— Allons, allons, dit Crook, d'un air dégagé, ne vous chamaillez pas ; il y a de plus mauvaises farces que celle-là.

L'antipathie que Fisher ressentait pour le jeune homme à la cravate rouge, en raison de ses opinions subversives et de son intimité évidente avec sa jolie filleule, le poussa à dire, de son ton le plus caractéristique et le plus pédant :

— Vous avez certainement déjà imaginé de plus mauvaises farces que de vous asseoir sur un chapeau haut de forme. Pourriez-vous nous dire comment vous vous y prenez ?

— En faisant asseoir un chapeau haut de forme sur vous, par exemple, dit le socialiste.

— Voyons, voyons, s'écria le fermier canadien avec une lourde bonhomie, ne gâtons pas cette joyeuse soirée. Je propose d'organiser quelque chose. Si cela vous déplaît, nous ne nous noircirons pas la figure et nous ne nous assoirons pas sur nos chapeaux. Mais nous ferons quelque chose dans ce genre-là. Pourquoi n'aurions-nous pas une véritable pantomime anglaise, à l'ancienne mode, Clown, Colombine, etc… J'en ai vu une avant de quitter

l'Angleterre, lorsque je n'avais pas douze ans, et elle n'a cessé, depuis lors, de m'allumer l'imagination, comme un feu de joie. À mon retour, l'an dernier, j'ai vu que la chose avait disparu. Je n'ai plus assisté qu'à un tas de mauvaises petites féeries. Je m'attendais à retrouver un tisonnier ardent et un policeman converti en saucisses, et je n'ai vu que des princesses, faisant de la morale au clair de lune, des Oiseaux Bleus, et autres volailles du même genre. J'aime mieux Barbe-Bleue, pour ma part, surtout lorsqu'il se transforme en Pantalon.

— Je ne demande pas mieux que de convertir un policeman en saucisses, dit John Crook. C'est une meilleure définition du socialisme que celle qu'on lui a donnée tantôt. Mais nous ne trouverons jamais les costumes nécessaires.

— Certainement, dit Blount, transporté par son idée. Rien ne s'arrange plus vite qu'une arlequinade, pour deux raisons. D'abord, parce qu'on peut y blaguer tant qu'on veut, et ensuite parce que tous les objets nécessaires se trouvent dans la maison — tables, porte-essuie-mains, paniers à linge sale, et autres choses du même goût.

— C'est vrai, dit Crook, en arpentant le hall. Mais je crains de ne pouvoir vous procurer l'uniforme d'un policeman. Je n'en ai pas tué récemment.

Blount fronça les sourcils pensivement, durant une minute, puis se frappa la cuisse.

— Nous le tenons ! cria-t-il. J'ai l'adresse de Florian sur moi, et il connaît tous les costumiers de Londres. Je vais lui téléphoner d'apporter un uniforme avec lui. Et il bondit sur le téléphone.

— Oh ! c'est fameux, parrain, cria Ruby, en dansant sur place. Je serai Colombine et vous serez Pantalon.

Le millionnaire se redressa, en se drapant dans une sorte de fierté païenne.

— Je crois, ma chérie, dit-il, qu'il vous faudra chercher quelqu'un d'autre pour Pantalon.

— Je serai Pantalon, si vous voulez, dit le colonel Adams, retirant son cigare de la bouche, et parlant pour la première et la dernière fois.

— On devrait vous ériger une statue, s'exclama le Canadien, revenant radieux du téléphone. Tous les rôles sont distribués. M. Crook fera le Clown ; il est journaliste et connaît toutes les vieilles farces. Je puis être Arlequin ; il ne faut, pour cela, que de longues jambes et savoir sauter. Mon ami Florian me téléphone qu'il apportera le costume ; il changera en route. Nous pouvons jouer dans ce hall ; les spectateurs s'assoiront sur le large escalier, une rangée au-dessus de l'autre. La porte d'entrée sera le fond de la scène. Fermée, elle représentera un intérieur anglais ; ouverte, un jardin au clair de lune. Tout s'arrange merveilleusement.

Et, saisissant un morceau de craie de billard, qu'il se trouvait avoir en poche, il traça une ligne à travers le plancher du hall, à mi-chemin entre la porte et l'escalier, pour indiquer l'emplacement de la rampe.

Comment un tel banquet de folies fut jamais prêt à temps, c'est une énigme que nous ne tenterons pas de résoudre. Mais les hôtes se mirent à la besogne, avec ce mélange d'ingéniosité et de

témérité qui fleurit dans une maison, lorsque la jeunesse l'envahit ; et la jeunesse avait envahi cette maison, ce soir-là, quoique tous les assistants ne pussent peut-être distinguer les deux visages et les deux cœurs d'où elle sortait. Comme il arrive toujours, les imaginations furent d'autant plus hardies que le milieu bourgeois, dont elles tiraient leurs matériaux, était plus timide et plus conventionnel. La Colombine parut charmante, dans une jupe à crinoline qui ressemblait étrangement au grand abat-jour du salon. Le Clown et le Pantalon se blanchirent le visage avec de la farine que leur donna la cuisinière, et se le rougirent avec du fard que leur procura une autre domestique qui (comme tous les véritables bienfaiteurs de la chrétienté) tint à conserver l'anonymat. C'est à grand'peine qu'on put empêcher l'Arlequin, qui s'était déjà argenté à l'aide du papier de plomb emprunté à diverses boîtes à cigares, de démolir le vieux lustre, pour se couvrir de ses cristaux resplendissants. Rien n'eût pu le détourner de cette intention, si Ruby n'avait retrouvé de vieux bijoux de strass qu'elle avait portés à un bal masqué, comme Reine des Diamants. L'oncle Blount dépassait toutes les limites, dans son enthousiasme ; il était aussi fou qu'un écolier. Il coiffa, à l'improviste, le Père Brown d'une tête d'âne en carton que celui-ci conserva d'ailleurs, avec patience, découvrant même le moyen d'en faire mouvoir les oreilles. Il tenta de fixer la queue de l'âne aux basques de la jaquette de Sir Léopold Fisher. Mais cette dernière facétie fut plutôt mal accueillie.

— Mon oncle est absurde, dit Ruby à Crook, autour des épaules duquel elle plaçait, le plus sérieusement du monde, un chapelet de saucisses. Pourquoi est-il si fou ?

— Il est Arlequin et vous Colombine, répondit Crook. Je ne suis que le Clown qui débite les vieilles farces.

— Je voudrais que vous soyez Arlequin, dit-elle, et elle abandonna brusquement le chapelet de saucisses.

Quoique le Père Brown connût tous les détails de la mise en scène et eût même provoqué l'enthousiasme de la troupe, en transformant un coussin en bébé de pantomime, il s'assit dans l'auditoire et attendit le lever du rideau avec autant d'impatience qu'un enfant à sa première matinée. Il n'y avait que quelques spectateurs, des parents, un ou deux voisins et les domestiques. Sir Léopold était assis sur le devant, et sa silhouette, encore élargie par sa pelisse, masquait une grande partie de la scène au petit ecclésiastique. Aucun critique d'art n'était là pour nous dire s'il perdit grand'chose. Malgré son aspect chaotique, la pantomime ne fut pourtant pas sans mérite ; il y régnait une fièvre d'improvisation due surtout à Crook, le clown. C'était, en général, un garçon intelligent, mais ce soir-là, il se trouvait inspiré par une omnisciente témérité, par une folie plus sage que le monde, celle qui transporte un jeune homme qui a vu, un instant, une certaine expression sur un certain visage. Il devait soi-disant remplir le rôle de clown, mais il remplit aussi presque tous les autres, celui de l'auteur (pour autant qu'il y eût un auteur), du souffleur, du peintre, du décorateur, du régisseur, et, surtout, de l'orchestre. Au beau milieu de cette scandaleuse représentation, il se précipitait au piano, sans changer de costume, et attaquait quelque absurde mélodie populaire, appropriée à la situation.

Son meilleur moment — le meilleur moment de toute la soirée — fut lorsque la porte d'entrée s'ouvrit à deux battants, montrant le joli jardin éclairé par la lune, montrant surtout le fameux invi-

té, le grand Florian, déguisé en policeman. Le Clown, au piano, joua le chœur des policiers dans les Pirates de Penzance, mais des applaudissements assourdissants couvrirent sa musique. Chaque geste du grand comique était une imitation merveilleuse, quoique discrète, de l'allure et des manières d'un policier. Arlequin sauta sur lui et le frappa sur le casque, tandis que le pianiste jouait : Où avez-vous pris ce chapeau ? Florian se retourna en simulant admirablement l'étonnement, et Arlequin le frappa de nouveau (le piano suggérant quelques mesures de : Alors nous en avons reçu un autre.) Puis l'Arlequin se jeta dans les bras du policeman et l'entraîna dans sa chute, au milieu des cris et des applaudissements. C'est alors que le grand acteur français créa cette célèbre imitation d'un cadavre dont le souvenir n'est pas encore éteint à Putney. Il eût été presque impossible de croire qu'une personne vivante pût sembler à ce point inerte.

L'athlétique Arlequin le jeta de côté et d'autre, comme un sac, le brandit et le fit tourner au-dessus de sa tête, comme une massue, accompagné tout le temps par les plus désespérantes bouffonneries pianistiques. Lorsque Arlequin souleva de la scène le corps du policier pour rire, le Clown joua : Je me réveille d'un rêve d'amour. Lorsqu'il le chargea sur son dos : Avec le sac sur l'épaule, et lorsqu'il le laissa enfin retomber avec un bruit sourd, des plus réalistes, le loufoque au piano attaqua une mélodie dont les paroles étaient, paraît-il : « J'ai envoyé une lettre à mon ami et, en chemin, je l'ai laissé tomber. »

Au moment où cette anarchie mentale atteignit son paroxysme, le Père Brown perdit la scène de vue. Le nabab de la Cité, devant lui, s'était levé, et fouillait violemment ses poches. Il se rassit tout en se tâtant, puis se leva de nouveau. Il sembla, un

instant, sur le point de franchir la rampe, mais il se contenta de jeter un regard furieux au Clown, assis au piano, et sortit brusquement de la chambre, sans rien dire.

Le prêtre continua de regarder la danse absurde et gracieuse, exécutée par Arlequin autour du corps inconscient de son ennemi. Avec un art réel, quoique encore imparfait, il dansa lentement en arrière, passant, par la porte, dans le jardin plein de calme et de clair de lune. Son habit rapiécé, couvert de papier de plomb et de strass, qui avait semblé trop brillant sous les feux de la rampe, prenait un aspect de plus en plus magique et argenté, au fur et à mesure qu'il s'éloignait en dansant sous la lune. Le spectacle se terminait par une cataracte d'applaudissements, lorsque Brown sentit une main se poser sur son bras ; un domestique lui demanda tout bas de se rendre dans le bureau du colonel.

Il suivit le domestique avec une inquiétude croissante ; celle-ci ne fut pas dissipée par le caractère à la fois solennel et burlesque de la scène qui l'attendait dans le bureau. Le colonel Adams s'y trouvait assis, encore vêtu en Pantalon, avec une petite boule, au bout d'une baleine de corset, tremblant au-dessus de sa tête, mais avec une expression si désespérée, dans ses pauvres yeux de vieillard, qu'elle eût suffi à éteindre la gaieté d'une saturnale. Sir Léopold Fisher était debout, appuyé à la cheminée, haletant d'un air tragique.

— C'est pour une pénible affaire que je vous ai fait venir, Père Brown, dit Adams. Le fait est que ces diamants que nous avons tous vus, cet après-midi, semblent avoir disparu de la poche de mon ami. Et comme vous…

— Comme, ajouta le Père Brown, en souriant de toutes ses dents, comme j'étais assis derrière lui…

— Rien de tel ne sera suggéré, dit le colonel Adams, en lançant à Fisher un regard qui semblait indiquer que celui-ci venait d'émettre cette hypothèse. Je ne veux vous demander que de me rendre un service, comme tout autre gentleman pourrait le faire.

— Qui est de retourner mes poches, dit le Père Brown.

Et il s'empressa de faire ainsi, exhibant sept shillings et six pence, un billet de retour, un petit crucifix d'argent, un petit bréviaire et un bâton de chocolat.

Le colonel l'observa un certain temps et dit :

— C'est plus le fond de vos pensées que le fond de vos poches que je voudrais voir, pour l'instant. Ma fille est une de vos ouailles, je le sais, et elle a, depuis quelque temps…

— Elle a, cria le vieux Fisher, ouvert la maison de son père à un bandit socialiste, qui affirme hautement qu'il n'aurait aucun scrupule à voler un richard. Voilà où cela a abouti. Voilà le richard — et il n'en est pas plus riche.

— Si vous voulez savoir le fond de mes pensées, je ne demande pas mieux que de vous en faire part, dit Brown, avec quelque lassitude. Vous pourrez me dire ce qu'il vaut. La première chose que j'y trouve est ceci : Un homme qui projette de voler des diamants ne défend pas le socialisme. Il est plus vraisemblable, ajouta-t-il en souriant, qu'il l'attaque violemment.

Les deux autres détournèrent les yeux et le prêtre continua :

— Voyez-vous, nous connaissons plus ou moins ces gens-là. Ce socialiste ne songerait pas plus à voler un diamant qu'à dérober une des pyramides d'Égypte. Nous devrions nous enquérir, à l'instant, du seul homme que nous ne connaissions pas : le gaillard qui jouait le policeman, Florian. Où peut-il bien être, en cet instant, je me le demande ?

Le Pantalon se leva et sortit de la chambre. Un entr'acte s'ensuivit durant lequel le millionnaire tint les yeux fixés sur le prêtre, et le prêtre tint les yeux fixés sur son bréviaire. Lorsque le Pantalon reparut, il dit d'une voix grave, staccato :

— Le policeman est encore couché sur la Scène. Le rideau s'est levé six fois ; il est toujours couché là.

Le père Brown laissa tomber son livre et regarda, devant lui, avec une expression de complète stupéfaction. Très lentement, une lueur anima de nouveau ses yeux gris, et il commit ce remarquable coq-à-l'âne :

— Je vous demande pardon, colonel, mais quand votre femme est-elle morte ?

— Ma femme ? dit le soldat étonné. Elle est morte il y a un an et deux mois. Son frère James est arrivé juste une semaine trop tard pour la revoir.

Le petit prêtre bondit comme un lapin :

— Venez, cria-t-il, avec une agitation extraordinaire. Il faut que nous voyions ce policeman !

Ils se jetèrent sur la scène dont le rideau s'était enfin refermé, en passant devant le Clown et la Colombine (qui semblaient trou-

ver grand plaisir à causer à voix basse), et le Père Brown se baissa sur le corps du comique policeman.

— Du chloroforme, dit-il en se relevant. Je viens seulement d'y songer.

Il y eut un silence de surprise, puis le colonel dit lentement :

— Expliquez-nous sérieusement, je vous prie, tout ce que cela signifie.

Mais le Père Brown éclata de rire, et s'efforça vainement de contenir cette explosion de gaieté.

— Messieurs, dit-il entre deux accès, je n'ai guère le temps de causer. Je dois courir après le voleur. Mais sachez que cet illustre acteur français qui jouait le policeman, ce merveilleux cadavre avec lequel l'Arlequin valsa, qu'il fit sauter dans ses bras et qu'il jeta dans tous les coins, n'était autre…

La voix lui manqua et il se détourna pour courir.

— Que quoi ? cria Fisher curieusement.

— Qu'un vrai policeman, dit le Père Brown, et il s'évanouit dans la nuit.

Il y avait des berceaux et des taillis, au fond du jardin, où les lauriers et les yeuses dégageaient, sous le ciel de saphir et la lune argentée d'hiver, de chaudes couleurs méridionales. La gaieté verte des lauriers balancés par le vent, l'indigo sombre de la nuit, le monstrueux cristal de la lune, composaient un tableau du romantisme le plus échevelé. Parmi les hautes branches des arbres, monte un être étrange dont l'aspect est plus irréel que romantique. Il resplendit de la tête aux pieds, comme s'il était revêtu de

dix millions de lunes ; la vraie lune l'éclaire, à chaque instant, et illumine une nouvelle portion de son corps. Mais il saute, brillant et glorieux, d'un petit arbre, dans ce jardin, sur un grand arbre, dans le jardin voisin, et ne s'arrête là que parce qu'une ombre s'est glissée sous le petit arbre, et l'a incontestablement interpellé.

— Eh bien, Flambeau, dit la voix, tu as bien l'air d'une étoile filante, mais une telle étoile finit toujours par tomber.

L'éclatante créature d'argent, là-haut, semble s'être penchée dans les lauriers et, certaine de pouvoir se sauver, écoute la petite ombre, en bas.

— Tu n'as jamais rien fait de mieux, Flambeau. Ce n'était déjà pas mal de venir du Canada (avec un billet pris à Paris, je suppose) une semaine après la mort de Mrs Adams, à un moment où personne n'eût songé à poser des questions embarrassantes. C'était mieux encore d'avoir suivi à la trace les Étoiles Filantes et découvert le jour de la visite de Fisher. Mais, dans ce qui suit, l'intelligence fait place au génie. Le vol des pierres n'était, je suppose, pour toi qu'un jeu d'enfant. Tu aurais pu l'exécuter en un tour de main, de cent manières différentes, plutôt que d'attacher la queue de l'âne aux basques de l'habit de Fisher. Dans le reste, tu t'es éclipsé.

Parmi le feuillage vert, la figure argentée semble s'attarder, comme hypnotisée, quoique la route reste libre derrière elle. Elle écoute parler l'homme, au pied de l'arbre.

— Oh oui, dit celui-ci, je sais. Je sais que tu n'as pas seulement imaginé le projet de pantomime, mais que tu as fait d'une pierre deux coups. Tu te préparais à voler tranquillement les diamants.

Un complice te fit dire qu'on te suspectait, et qu'un officier de police allait venir t'arrêter le soir même. Un vulgaire cambrioleur eût été trop heureux du renseignement et se serait sauvé ; mais tu es un poète. Tu avais déjà esquissé le plan de cacher les diamants dans le faux éclat de la bijouterie de théâtre. Tu te dis alors que, si ton costume était celui d'Arlequin, l'arrivée d'un policeman n'aurait rien d'incongru. Le digne officier, venant du poste de Putney pour t'arrêter, tomba donc dans le piège le plus curieux que l'on tendît jamais en ce monde. Lorsque la porte d'entrée s'ouvrit, il tomba sur une scène de pantomime de Noël, où l'Arlequin, tout en dansant, pouvait le frapper, l'assommer, l'étourdir et l'endormir, parmi les applaudissements et les rires des gens les plus respectables de Putney. Oh ! tu ne feras jamais rien de mieux. Et maintenant, à propos, tu pourrais bien me rendre ces diamants.

La branche verte, sur laquelle se balançait la figure éclatante, bruissa, comme surprise ; mais la voix continua :

— Je désire que tu me les rendes, Flambeau, et je désire que tu abandonnes cette vie. Il y a encore en toi de la jeunesse, de l'honneur et de la gaieté. Ne pense pas que tu les gardes longtemps, si tu continues ce métier. On peut conserver un certain niveau de vertu, mais on n'a jamais pu conserver un certain niveau de vice. Cette route descend toujours plus bas. L'homme bon se met à boire et devient cruel. L'homme sincère tue, et déguise son crime sous le mensonge. J'en ai vu beaucoup, comme toi, qui ont commencé par être d'honnêtes hors-la-loi, de joyeux voleurs dépouillant le riche du fardeau de ses richesses, et qui ont fini dans la boue. Maurice Blum fut, au début, un anarchiste plein de principes, un père pour le pauvre ; il finit comme un sale espion, un

mouchard, également méprisé par les deux camps. Harry Bourke, lorsqu'il commença son mouvement d' « argent libre », était plein de sincérité ; il boit aujourd'hui, aux dépens d'une sœur misérable, d'innombrables brandy-sodas. Lord Amber se jeta dans la pègre comme dans une sorte de chevalerie ; il est aujourd'hui la proie des plus vils maîtres chanteurs de Londres. Avant toi, le capitaine Barillon était le premier gentleman apache de son temps ; il mourut dans un cabanon, hurlant de peur, à la pensée des délateurs et des recéleurs qui l'avaient trahi et ruiné. Je sais que les bois ont l'air d'être libres derrière toi, Flambeau ; je sais qu'en un instant tu pourrais t'y évanouir comme un singe. Mais un jour viendra où tu seras un vieux singe gris. Tu seras alors blotti, dans ta libre forêt, le cœur froid, sentant venir la mort, et les sommets des arbres seront dépouillés de feuilles.

Rien ne bougea, comme si le petit homme, en bas, tenait l'autre, dans l'arbre, à l'aide d'une longue laisse invisible. Il continua :

— Tu as déjà commencé à décliner. Tu te vantais de ne jamais rien faire de vil, mais tu fais quelque chose de vil, ce soir. Tu permets que le soupçon pèse sur un honnête garçon qui, de par ses idées, devait déjà être suspect ; tu le sépares de la femme qu'il aime et qui l'aime. Mais tu feras pis que cela avant de mourir.

Trois diamants étincelants tombèrent de l'arbre sur la pelouse. Le petit homme se baissa pour les ramasser et, lorsqu'il se redressa, l'oiseau d'argent avait déjà quitté la cage verte des branches.

Grâce à la découverte des diamants (ramassés, par hasard, par le père Brown), la soirée se termina triomphalement.

Et Sir Léopold, au comble de la bonne humeur, alla jusqu'à dire au prêtre que — quoiqu'il eût lui-même des vues plus larges — il n'en avait pas moins un certain respect pour ceux que leur foi oblige à se cloîtrer et à tout ignorer du monde.

L'Homme invisible

Dans le froid crépuscule bleu, un magasin situé à Camden-Town, au coin de deux rues escarpées, brillait comme l'extrémité d'un cigare. Peut-être devrais-je dire comme le bout d'une pièce d'artifice, car la lumière multicolore qu'il répandait se réfléchissait dans plusieurs glaces et dansait gaiement sur une foule de gâteaux dorés et de confiseries diaprées. Les gamins avaient l'habitude de venir s'écraser le nez contre le flamboiement de la vitrine. Les pralines qui s'y trouvaient étaient enveloppées de ces papiers de couleur métallique — rouges, jaunes et verts — qui sont peut-être meilleurs que le chocolat qu'ils renferment, et il y avait, dans l'énorme wedding-cake, placé au milieu de la fenêtre, quelque chose de lointain et d'appétissant, comme si toute la calotte polaire eût été bonne à manger. Il est aisé de comprendre que cet arc-en-ciel provocateur attirât toute la jeunesse du voisinage, jusqu'à l'âge de dix ou douze ans. Mais cet endroit n'avait pas moins d'attrait pour des jeunes gens d'un âge plus avancé. L'un d'eux, qui avait au moins vingt-quatre ans, contemplait précisément la vitrine. Pour lui aussi, la boutique semblait dégager un charme ardent ; cette attraction n'était pas due uniquement aux pralines de chocolat, qu'il était toutefois bien loin de mépriser.

C'était un grand gaillard roux, large d'épaules, les traits décidés, mais d'allure insouciante. Il portait sous le bras un portefeuille gris, bourré d'esquisses qu'il était parvenu à vendre, avec plus ou moins de succès, à quelques éditeurs. Son oncle, un ex-amiral, venait de le déshériter ; il soupçonnait son neveu de socialisme, depuis que celui-ci avait fait une conférence dans laquelle il combattait cette théorie économique. Le jeune homme se nommait John Turnbull Angus.

Il se décida enfin à entrer et, saluant à peine la demoiselle assise au comptoir, il se dirigea vers l'arrière-boutique, où se trouvait le restaurant de la pâtisserie. Après un moment, la demoiselle, une brune élégante, vêtue de noir, avec une brillante carnation et des yeux vifs, le suivit dans cette chambre, pour prendre sa commande.

Cette commande avait évidemment été fréquemment répétée.

— Je désirerais, dit le jeune homme avec précision, un petit pain d'un sou et une petite tasse de café noir.

Et, avant que la jeune fille eût eu le temps de se détourner, il ajouta :

— Je désirerais aussi vous épouser.

La demoiselle de magasin se redressa brusquement et dit :

— C'est là une plaisanterie que je ne vous permets pas.

Le jeune homme roux leva sur elle ses yeux gris et continua très gravement :

— C'est vraiment très sérieux, aussi sérieux que le petit pain d'un sou. C'est cher, comme le petit pain, et j'aurai à payer pour

cela. C'est indigeste, comme le petit pain. Cela fait mal.

La demoiselle garda les yeux fixés sur lui et sembla étudier ses traits avec une attention presque tragique. Son examen enfin terminé, l'ombre d'un sourire passa sur son visage et elle s'assit sur une chaise.

— Ne pensez-vous pas, observa Angus d'un air distrait, qu'il est cruel de manger ces petits pains d'un sou ? Qui sait, ils pourraient peut-être grandir, devenir des petits pains de deux sous. Je renoncerai à ce sport brutal, lorsque nous serons mariés.

La jeune dame se leva et marcha vers la fenêtre ; elle était évidemment plongée dans des réflexions, qui, pour être profondes, n'en étaient pas moins sympathiques. Lorsqu'enfin elle se retourna, de l'air de quelqu'un qui a pris son parti, elle ne fut pas peu surprise de voir le jeune homme déposer soigneusement sur la table plusieurs objets qu'il venait de retirer de la vitrine, entre autres une pyramide de dragées multicolores, plusieurs assiettes de sandwichs et deux carafes remplies de ce mystérieux porto et de cet indéfinissable sherry que l'on ne trouve que dans les pâtisseries. Il était en train de placer au centre de la table, avec d'infinies précautions, l'énorme gâteau couvert de sucre blanc, qui avait fait, jusque-là, le plus bel ornement de la vitrine.

— Que faites-vous donc là ? demanda-t-elle.

— Mon devoir, ma chère Laure, répondit-il.

— Oh ! cessez cela, pour l'amour de Dieu, s'écria-t-elle, et ne parlez pas ainsi. Que signifie tout cela ?

— Un festin de cérémonie, miss Hope.

— Et qu'est-ce cela ? demanda-t-elle impatiemment en indiquant la montagne de sucre.

— Le gâteau de noces, madame Angus.

La jeune fille s'empara de l'objet du litige et le replaça à la vitrine. Puis elle revint s'asseoir à la table et, après y avoir planté ses deux coudes élégants, dévisagea le jeune homme avec une expression qui, sans être précisément hostile, n'en trahissait pas moins quelque exaspération.

— Vous ne me donnez pas le temps de penser, dit-elle.

— Pas si bête, répondit-il, je ne possède pas pour rien une humilité toute chrétienne.

Elle ne le quittait pas des yeux, mais, derrière son sourire, ses traits étaient devenus graves.

— Monsieur Angus, dit-elle avec fermeté, avant que vous continuiez vos folies, je dois vous dire, le plus brièvement possible, une chose qui me concerne.

— Enchanté, repartit gravement Angus. Vous pourriez parler de moi aussi, tant que vous y êtes.

— Oh ! taisez-vous donc et écoutez, dit-elle. Ce n'est rien dont je sois honteuse, ce n'est même rien que j'aie lieu de regretter spécialement. Mais que diriez-vous, s'il y avait, dans ma vie, quelque chose qui, sans me concerner directement, soit devenu pour moi un cauchemar ?

— Dans ce cas, dit Angus imperturbablement, je vous conseillerais de remettre le gâteau sur la table.

— Vous devez d'abord m'écouter, répondit Laure, sans se laisser démonter. Je dois vous dire que mon père possédait, à Ludbury, l'auberge du « Poisson Rouge » et que je servais les clients, dans le bar.

— Je me suis souvent demandé, dit-il, pourquoi il régnait, dans cette confiserie, une atmosphère chrétienne.

— Ludbury est un petit trou endormi et herbu, perdu dans les comtés de l'Est, et les seuls clients qui fréquentaient le « Poisson Rouge » étaient, de temps à autre, des commis voyageurs et, pour le reste, les gens les plus horribles que vous puissiez voir — mais vous ne les avez jamais vus. Des flâneurs, qui ont juste de quoi vivre, et n'ont rien d'autre à faire que de se vautrer dans les bars et parier aux courses. Ces misérables bons à rien n'étaient d'ailleurs pas nombreux chez nous. Deux d'entre eux étaient par trop communs, communs de toutes les manières. Ils vivaient de leurs revenus, et étaient laborieusement paresseux et trop bien mis. Je ne pouvais pourtant m'empêcher d'avoir pitié d'eux, car je soupçonnais qu'ils étaient venus échouer, dans notre petit bar désert, parce qu'ils étaient tous deux affligés d'une certaine difformité qui devait prêter à rire aux mauvais plaisants. Ce n'était pas précisément une difformité, mais plutôt une étrange particularité. Le premier était extraordinairement petit, comme un nain, ou tout au moins comme un jockey. Il n'avait pourtant pas l'aspect sportif. Il avait une tête ronde, une barbe noire bien soignée et des yeux brillants comme ceux d'un oiseau. Il aimait à faire sonner l'argent dans ses poches et à manier la chaîne d'or de sa montre. Il était un peu trop habillé comme un gentleman pour pouvoir en être un. Malgré la futilité de son mode d'existence, ce n'était pas un sot. Il se montrait habile dans une foule de choses

qui ne pouvaient pas avoir la moindre utilité. Il pouvait s'improviser prestidigitateur ; il faisait s'allumer quinze allumettes les unes aux autres, comme dans un feu d'artifice ; il pouvait, en un tour de main, transformer une banane, ou tout autre objet du même genre, en une poupée dansante. Son nom était Isidore Smythe et je le vois encore, avec sa petite figure sombre, s'avançant vers le comptoir, et me montrant un kangourou qu'il avait créé à l'aide de cinq cigares.

Le deuxième était plus silencieux et plus banal, mais, je ne sais pourquoi, sa présence m'inquiétait bien plus que celle du pauvre petit Smythe. Il était très grand et très mince ; il avait les cheveux blonds, un nez droit, et eût presque été beau garçon, malgré son allure fantomatique, s'il n'avait été affligé du plus terrible strabisme que j'aie jamais vu. Lorsqu'il vous dévisageait, non seulement vous ne saviez pas ce qu'il regardait, mais vous aviez des doutes concernant la situation que vous occupiez dans la chambre. Je suppose que cette difformité avait quelque peu aigri le caractère de ce malheureux, car, alors que Smythe était toujours prêt à vous montrer ses tours, James Welkin (c'était le nom de l'homme louche) passait tout son temps à boire dans notre bar et à faire de longues promenades solitaires, à travers la campagne grise et uniforme qui entoure la ville. Je pense d'ailleurs que Smythe souffrait aussi d'être si petit, mais il supportait son mal plus courageusement. Vous comprendrez que je fus à la fois intriguée, surprise et peinée lorsque tous deux vinrent me demander en mariage, durant la même semaine.

Je commis alors ce que, depuis lors, je considère comme une maladresse. Mais, après tout, ces malheureux étaient, dans un certain sens, mes amis, et je ne voulais pas leur laisser soupçon-

ner la véritable raison de mon refus : leur monstrueuse laideur. J'inventai donc un prétexte, disant que je ne voulais pas épouser un homme qui n'avait pas fait son chemin dans le monde, que je me refusais, par principe, à vivre de leurs revenus. Deux jours après que je leur eus donné cette bienveillante réponse, tous mes ennuis commencèrent. La première chose que j'appris, c'est qu'ils étaient tous deux partis chercher fortune, comme dans un stupide conte de fées.

Je ne les ai plus revus depuis. Mais j'ai reçu deux lettres du petit Smythe et leur contenu était vraiment intéressant.

— L'autre homme n'a pas donné signe de vie ? demanda Angus.

— Non, il ne m'a pas écrit, répondit la jeune fille, après un moment d'hésitation. Dans sa première lettre, Smythe me disait qu'il était parti à pied avec Welkin pour Londres. Mais Welkin était si bon marcheur que le petit homme dut renoncer à le suivre et fut contraint de se reposer au bord de la route. Il fut recueilli par des forains ambulants et, en partie à cause de sa petite taille, en partie à cause de son habileté, il réussit très bien dans son nouveau métier et fut bientôt engagé par l'Aquarium pour quelque tour que j'ai oublié. Voilà pour sa première lettre. La deuxième est beaucoup plus surprenante ; je l'ai reçue pas plus tard que la semaine dernière.

Angus vida silencieusement sa tasse de café et fixa la jeune fille d'un regard doux et patient. Elle ne put réprimer un léger sourire, lorsqu'elle reprit :

— Je suppose que vous avez vu des affiches annonçant ce Smythe's Silent Service. Sinon, vous devez être la seule personne

qui l'ignore. Je n'y connais pas grand'chose ; c'est une nouvelle invention, une sorte de mécanique qui permet de faire faire tout le service de la maison à la machine. Vous savez ce que je veux dire : « Poussez sur ce bouton — Un domestique qui ne boit pas ». « Tournez ce pommeau — Dix femmes de chambre qui ne flirtent pas ». Vous devez avoir lu les réclames. Quelle que soit la valeur de ces machines, elles rapportent beaucoup d'argent, et cet argent va droit dans la poche de ce petit nain que je connus jadis à Ludbury. Je ne peux pas m'empêcher de me réjouir de voir que le petit bonhomme a si bien réussi, mais j'ai une peur bleue qu'il ne vienne, à chaque instant, m'annoncer qu'il a fait son chemin dans le monde — ce que je ne pourrais nier.

— Et l'autre homme ? répéta Angus, avec un calme entêtement.

Laura Hope se leva brusquement.

— Mon ami, dit-elle, je crois que vous êtes sorcier. Je n'ai pas reçu une ligne de l'autre homme, et je n'ai pas plus notion de ce qu'il est devenu que si j'étais morte. Mais c'est de lui que j'ai peur. C'est lui qui se dresse constamment en travers de mon chemin. C'est lui qui m'a rendue à moitié folle, qui est en train, je le crains, de me rendre tout à fait folle ; car j'ai senti sa présence là où il ne pouvait être, et j'ai entendu sa voix là où il ne pouvait parler.

— Ma chère, dit le jeune homme gaiement, même si c'était Satan en personne, il est vaincu maintenant que vous en avez parlé à quelqu'un. On ne devient pas fou à deux. Mais quand avez-vous cru sentir et entendre l'homme louche ?

— J'ai entendu James Welkin rire aussi clairement que je vous entends parler, dit Laura, avec décision. Il n'y avait personne là, car je me trouvais juste devant le magasin et pouvais, d'un coup d'œil, embrasser l'une et l'autre rue. J'avais oublié sa manière de rire, quoique son rire fût presque aussi bizarre que son strabisme. Je n'avais pas songé à lui, depuis près d'un an. Mais il n'en est pas moins vrai que, quelques secondes plus tard, je reçus la première lettre de son rival.

— Avez-vous jamais fait parler ou crier ce spectre ? demanda Angus curieusement.

Laura eut un brusque frisson, puis dit d'une voix raffermie :

— Oui. Au moment même où je terminais la lecture de la deuxième lettre d'Isidore Smythe, m'annonçant son succès, à ce moment même, j'entendis Welkin dire : « Il ne t'aura pas » aussi distinctement que s'il eût été dans la chambre. C'est terrible ; je crois que je deviens folle.

— Si vous étiez folle, dit le jeune homme, vous croiriez être saine d'esprit. Mais il n'y en a pas moins quelque chose de louche dans la conduite de cet homme invisible. Deux têtes valent mieux qu'une — je vous épargne toute allusion à d'autres organes — et si vous voulez me permettre, comme à un homme entêté et pratique, d'enlever le gâteau de noces de la vitrine…

Il fut interrompu par une sorte de cri métallique, dans la rue, et une petite automobile lancée à une allure vertigineuse stoppa brusquement devant la porte du magasin. Au même instant, un petit homme, coiffé d'un brillant chapeau de soie, apparut dans la pâtisserie, piétinant d'impatience.

Angus, qui, pour des raisons d'hygiène mentale, avait jusqu'alors conservé un ton enjoué, trahit la tension de son esprit en sortant brusquement de la chambre pour aller à la rencontre du nouveau venu. Un seul regard lui suffit pour confirmer les furieuses suppositions que lui inspirait son amour. Cet être sémillant, de taille minuscule, avec sa barbe en pointe portée insolemment en avant, ses yeux inquiets, ses mains soignées mais nerveuses, ne pouvait être que l'homme qu'on venait de lui décrire : Isidore Smythe, qui faisait des poupées à l'aide de pelures de bananes et de boîtes d'allumettes, Isidore Smythe qui faisait des millions à l'aide de sobres domestiques et de prudes servantes, au cœur de métal. Un instant, les deux hommes, comprenant instinctivement la situation, se dévisagèrent, avec cette étrange et frigide générosité qui est l'âme même de toute rivalité.

Mr. Smythe ne fit pourtant aucune allusion à la cause profonde de leur antagonisme, mais dit simplement et violemment :

— Miss Hope a-t-elle vu cette chose à la fenêtre ?

— À la fenêtre ? répéta Angus.

— Je n'ai pas le temps d'expliquer davantage, dit vivement le petit millionnaire. Nous devons découvrir l'auteur de cette mauvaise plaisanterie.

Il indiqua, de sa canne, la vitrine récemment dégarnie par les préparatifs nuptiaux de M. Angus, et ce dernier fut surpris de voir, sur la glace, une longue bande de papier qui ne s'y trouvait certainement pas, lorsqu'il l'avait regardée pour la dernière fois. Il suivit dans la rue l'énergique Smythe et constata qu'un mètre environ de papier gommé avait été soigneusement collé sur la

glace, à l'extérieur. On y avait griffonné : « Si tu épouses Smythe, il mourra. »

— Laura, dit Angus, poussant sa grosse tête rousse dans le magasin, vous n'êtes pas folle.

— C'est l'écriture de ce Welkin, dit Smythe brusquement. Je ne l'ai pas vu depuis des années, mais il ne cesse de me causer des ennuis. Cinq fois, durant ces derniers quinze jours, il a fait déposer des lettres de menaces à mon appartement, et je ne parviens pas à découvrir qui les apporte, à plus forte raison si c'est Welkin lui-même. Le concierge de la maison prétend qu'il n'a vu passer aucune personne suspecte. Et voilà que cet individu se permet d'afficher une sorte de frise, sur un magasin public, tandis que les gens dans le magasin…

— Précisément, dit Angus avec modestie, tandis que les gens dans le magasin, prennent leur thé. Je puis vous assurer, monsieur, que j'apprécie le bon sens que vous mettez à vous occuper immédiatement de cette affaire. Nous pouvons remettre le reste à plus tard. L'homme ne peut pas être bien loin, car je suis certain que ce papier ne se trouvait pas là, la dernière fois que je suis venu à la vitrine, il y a dix ou quinze minutes. D'autre part, il est trop loin pour que nous tentions de le poursuivre, puisque nous ne savons même pas la direction qu'il a prise. Si vous m'en croyez, monsieur Smythe, vous mettrez cette affaire dans les mains de quelque énergique détective, de préférence un détective privé. Je connais un gaillard très intelligent qui a son agence à cinq minutes d'ici, si nous prenons votre auto. Il s'appelle Flambeau et, quoique sa jeunesse ait été quelque peu orageuse, c'est aujourd'hui un homme d'une scrupuleuse honnêteté et son cer-

veau vaut son poids d'or. Son adresse est Lucknow Mansions à Hampstead.

— Curieux, dit le petit homme en levant ses sourcils noirs. J'habite moi-même les Himalaya Mansions, juste à côté. Peut-être voudrez-vous m'accompagner. Je pourrais vous devancer chez moi afin de réunir ces curieux documents, tandis que vous irez chercher votre ami le détective.

— Je vous remercie, dit Angus poliment. Plus tôt nous agirons, mieux cela vaudra.

Dans un mouvement spontané de générosité, les deux hommes saluèrent cérémonieusement la dame et sautèrent dans la petite auto. Au moment où Smythe faisait mouvoir ses leviers et tournait le coin de la rue, Angus aperçut, non sans quelque amusement, une gigantesque réclame du Smythe's Silence Service, représentant une énorme poupée de fer, sans tête, portant une casserole, avec la légende : « Une cuisinière qui ne se fâche jamais. »

— Je les emploie dans mon appartement, dit en riant le petit homme, en partie pour la réclame et en partie pour l'agrément. Honnêtement parlant, et toute question d'intérêt mise à part, ces grandes poupées mécaniques vous apportent votre charbon, votre vin ou votre indicateur de chemins de fer plus prestement que n'importe quel domestique, du moment que vous savez comment vous en servir. Mais, entre nous, je conviendrai volontiers que ces domestiques ont aussi leurs désavantages.

— Vraiment, dit Angus… Y a-t-il quelque chose qu'ils ne peuvent faire ?

— Oui, répondit Smythe, ils ne peuvent pas me dire qui a déposé chez moi ces lettres anonymes.

L'auto de l'inventeur était aussi petite, aussi rapide que lui-même ; elle était d'ailleurs de son invention, comme son service domestique. C'était peut-être un charlatan, mais il avait foi en sa marchandise. Cette impression de petitesse et de rapidité s'accentua encore lorsqu'ils gravirent, dans le crépuscule, les lacets d'une route blanche, de plus en plus serrés, de plus en plus vertigineux. Les deux hommes se trouvaient, pour employer la logomachie des religions modernes, sur une spirale ascendante. Si ce coin de Londres n'est pas tout à fait aussi pittoresque qu'Édimbourg, il n'en est pas moins presque aussi escarpé. Une terrasse s'élevait au-dessus de l'autre, et la tour d'appartements, dont ils étaient en quête, se dressait au sommet, dorée par les rayons du soleil couchant, à une altitude quasi pyramidale. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la cour des Himalaya Mansions, ils crurent voir s'ouvrir soudain une fenêtre devant eux. Ce bâtiment s'élevait au-dessus de Londres comme au-dessus d'une mer d'ardoises vertes. En face des mansions, de l'autre côté de la cour couverte de gravier, se trouvait un enclos rempli de buissons, qui ressemblait davantage à une large haie ou à une digue de verdure qu'à un jardin. Un peu plus bas, coulait une sorte de canal artificiel, comme le fossé de cette verte forteresse. Lorsque l'auto pénétra dans la cour, elle passa, au coin, devant l'échoppe portative d'un marchand de marrons. Au loin, à l'autre extrémité de la cour, Angus distingua la silhouette bleue d'un policeman marchant lentement. C'étaient les seuls êtres humains visibles dans cette sublime solitude faubourienne. Il eut l'impression irraisonnée qu'ils exprimaient la muette poésie de Londres ; ils lui apparurent comme les personnages d'un roman.

La petite voiture arriva sur la maison, comme un boulet de canon, et y projeta son propriétaire, comme une bombe. Celui-ci s'informa immédiatement auprès d'un grand concierge galonné d'or et d'un petit domestique, en manches de chemise, si quelqu'un ou quelque chose était venu pour lui. On lui certifia que rien ni personne n'avait passé, devant ces fonctionnaires, depuis son départ ; sur quoi, il s'engouffra avec Angus, quelque peu interdit, dans un ascenseur qui les emporta, avec la rapidité d'une fusée, jusqu'au dernier étage.

— Entrez donc un instant, dit Smythe sans reprendre haleine. Je voudrais vous montrer ces lettres de Welkin. Puis vous pourrez aller chercher votre ami ici près.

Il poussa sur un bouton caché dans le mur, et la porte s'ouvrit d'elle-même.

Elle s'ouvrit sur une large et spacieuse antichambre qui ne se distinguait que par deux rangées de figures semi-humaines, debout de chaque côté, comme des mannequins de tailleur. Comme des mannequins, elles étaient sans tête ; comme eux aussi, elles étaient affligées d'épaules bossues et d'une protubérance superflue sur la poitrine. Elles n'avaient d'ailleurs guère plus de ressemblance avec la forme humaine que tant d'autres machines automatiques, de la hauteur d'un homme, que l'on peut voir dans nos gares. Elles avaient deux grands crochets, en guise de bras, pour porter les plateaux ; et on les avait peintes en vert épinard, en vermillon ou en noir, pour les mieux distinguer. À tout autre point de vue, c'étaient simplement des machines automatiques, et elles ne présentaient rien de remarquable. Cette fois, en tout cas, elles passèrent inaperçues. Car, entre les deux rangées de poupées domestiques se trouvait, par terre, quelque chose de

bien plus intéressant que toutes les machines du monde. C'était un bout de papier déchiré, sur lequel on avait griffonné quelques mots à l'encre rouge, et l'agile inventeur s'en empara aussitôt que la porte s'ouvrit. Il le tendit à Angus, sans un mot. L'encre n'était pas encore sèche et la missive était concise : « Si tu as été la voir aujourd'hui, je te tuerai »

Il y eut un court silence, puis Isidore Smythe dit d'une voix calme :

— Puis-je vous offrir un peu de whisky ? Il me semble que cela me ferait du bien.

— Merci ; je préférerais un peu de Flambeau, dit Angus gravement. Cette affaire me semble devenir sérieuse. Je vais immédiatement le chercher.

— À la bonne heure, répondit l'autre avec un admirable entrain. Amenez-le ici aussi vite que possible.

Comme Angus se retournait pour fermer la porte derrière lui, il vit Smythe presser un bouton, et l'une des figures mécaniques sortir d'une chambre et glisser le long d'une rainure dans le plancher, apportant un siphon et une carafe. Il ne put s'empêcher de ressentir un certain malaise, à la pensée qu'il laissait le petit homme seul parmi ces serviteurs morts, qui semblaient s'animer, une fois la porte fermée.

Un peu plus bas que le palier de Smythe, l'homme en manches de chemise nettoyait les marches. Angus s'arrêta pour en extraire la promesse — renforcée par la perspective d'un bon pourboire — qu'il ne quitterait pas cette place jusqu'à son retour et qu'il observerait tout étranger qu'il rencontrerait sur l'escalier. Arrivé au

hall d'entrée, il fit les mêmes recommandations au concierge posté à la porte, qui lui apprit qu'il n'y avait pas d'issue derrière la maison, ce qui simplifiait singulièrement les choses. Pour plus de sûreté, il jeta le grappin sur le policeman, qui errait près de là, et le persuada de se poster en face de l'entrée et de faire bonne garde. Il s'arrêta enfin pour acheter pour deux sous de marrons au marchand ambulant, et lui demander combien de temps il comptait encore séjourner à cette place.

Le marchand, après avoir remonté le col de son paletot, lui répondit qu'il partirait sans doute bientôt, parce qu'il craignait la neige. Et, en effet, le soir devenait plus gris et le vent plus âpre. À force d'éloquence, Angus parvint à le faire rester à son poste.

— Chauffez-vous avec vos propres marrons, lui dit-il. Mangez tout votre stock ; je vous paierai en conséquence. Je vous donnerai un souverain, si vous attendez ici, jusqu'à ce que je repasse, et si vous pouvez me dire si quelqu'un — homme, femme, ou enfant — a pénétré dans cette maison, là-bas, devant laquelle se tient le concierge.

Puis il partit à une allure rapide, après avoir jeté un dernier regard vers la tour devant laquelle il avait mis le siège.

— J'ai, en tous cas, bloqué cette chambre, se dit-il… Ils ne peuvent pas, tous les quatre, être les complices de Welkin.

Les Lucknow Mansions étaient, pour ainsi dire, à un étage plus bas, sur cette colline de maisons dont les Hymalaya Mansions occupaient le sommet. Les chambres semi-officielles de M. Flambeau étaient situées au rez-de-chaussée et contrastaient, à tout point de vue, avec le mécanisme américain et le luxe rigide de l'appartement du Silent Service. Flambeau reçut son ami An-

gus derrière son bureau, dans un atelier rococo, orné de sabres, d'arquebuses, de curiosités orientales, de fiaschettes de vin italien, de poteries barbares, d'un angora au pelage soyeux et d'un petit prêtre catholique poussiéreux, qui jurait singulièrement avec le reste du décor.

— Mon ami le Père Brown, dit Flambeau. J'ai souvent désiré vous faire faire sa connaissance. Quel temps magnifique ; un peu froid pour un Méridional comme moi.

— Oui, je pense que le temps se maintiendra, dit Angus, en s'asseyant sur un divan à rayures violettes.

— Non, dit le prêtre tranquillement, la neige commence à tomber !

En effet, tandis qu'il parlait, les premiers flocons, prévus par le marchand de marrons, commencèrent à rayer de blanc, la tache sombre de la fenêtre.

— Je crains, dit Angus tristement, que l'affaire qui m'amène ne soit assez dangereuse. Le fait est, Flambeau, qu'à quelques pas de chez vous se trouve un homme qui a grand besoin de votre aide. Il est constamment hanté et menacé par un ennemi invisible — un misérable que personne n'a jamais vu.

Au fur et à mesure qu'Angus racontait l'histoire de Smythe et de Welkin, en commençant par le récit de Laura et en continuant par le sien — le rire surnaturel au coin de deux rues désertes, les paroles étranges et distinctes prononcées dans une chambre vide — Flambeau manifestait un intérêt croissant, tandis que le petit prêtre semblait laissé en dehors de la conversation comme une partie de l'ameublement. Lorsqu'il en vint à parler de la bande de

papier gommé collée sur la vitrine, Flambeau se leva, remplissant, on eût dit, la chambre de ses larges épaules.

— Si cela ne vous fait rien, dit-il, je crois que vous ferez mieux d'achever votre récit pendant que vous me conduirez à la maison de cet homme. Il me semble qu'il n'y a pas une minute à perdre.

— Enchanté, dit Angus, se levant aussi, quoiqu'il soit hors de danger pour le moment. J'ai placé quatre hommes pour garder la seule issue de son repaire.

Ils sortirent dans la rue, le petit prêtre trottant derrière eux avec la docilité d'un chien. Il se contenta de remarquer gaiement comme pour alimenter la conversation :

— Comme la neige recouvre vite le sol !

Tandis qu'ils gravissaient les rues escarpées déjà poudrées d'argent, Angus acheva son récit, et lorsqu'ils arrivèrent à la tour d'appartements, il put s'occuper de ses quatre sentinelles. Le marchand de marrons, avant et après avoir reçu son souverain, jura obstinément qu'il avait surveillé la porte et qu'il n'avait vu entrer aucun visiteur. Le policeman fut encore plus catégorique. Il dit qu'il avait quelque expérience de toute espèce de malandrins, en chapeau de soie et en haillons, et qu'il n'était pas assez naïf pour croire qu'une personne suspecte dût avoir l'air suspect. Il n'eût laissé passer personne, si quelqu'un s'était présenté ; mais personne ne s'était présenté. Lorsque les trois hommes arrivèrent devant le concierge galonné qui se tenait, en souriant, sous le porche, le verdict fut encore plus décisif.

— J'ai le droit de demander à n'importe qui, duc ou vidangeur, ce qu'il vient faire ici, dit le jovial géant chamarré d'or, et je jure

que je n'ai eu personne à qui le demander, depuis que Monsieur est parti.

Àce moment le Père Brown qui se tenait en arrière, les yeux modestement baissés sur le pavement, observa, timidement :

— Personne n'a-t-il donc monté et descendu les escaliers, depuis que la neige a commencé de tomber ? Elle a commencé de tomber lorsque nous étions encore chez Flambeau.

— Il n'est venu personne, je vous en réponds, dit le fonctionnaire avec une souriante assurance.

— Alors je me demande ce que signifie ceci ? dit le prêtre en fixant le sol stupidement, comme un poisson.

Tous les autres regardèrent ; et Flambeau poussa une imprécation énergique et esquissa un geste de fureur toute française. Bien en évidence, au milieu de l'entrée gardée par l'homme aux galons d'or, entre les jambes écartées et arrogantes du colosse, courait le dessin humide d'une série d'empreintes de pas gris, imprimées sur la neige blanche.

— Mon Dieu ! s'écria involontairement Angus, l'homme invisible !

Sans ajouter un mot, il se précipita dans l'escalier, suivi de Flambeau, mais le Père Brown continua à contempler la rue couverte de neige, comme s'il avait perdu tout intérêt dans ces recherches.

Flambeau était prêt à enfoncer la porte d'un coup d'épaule, mais l'Écossais, avec moins d'intuition mais plus de raison, en

examina le cadre jusqu'à ce qu'il eût découvert le bouton invisible, et elle s'ouvrit lentement.

L'intérieur n'avait guère changé. Le corridor était devenu plus sombre, quoique le soleil couchant y allumât encore quelques flèches pourpres, et une ou deux des machines sans tête avaient été déplacées, et se trouvaient çà et là dans le crépuscule. Mais, au milieu, à l'endroit précis où se trouvait tantôt le papier griffonné à l'encre rouge, il y avait quelque chose qui ressemblait beaucoup à de l'encre rouge.

La raison et la fougue française de Flambeau se traduisirent par une seule exclamation : « Au meurtre ! » Il se précipita dans l'appartement, il en explora tous les recoins et toutes les armoires en moins de cinq minutes. Mais il ne découvrit aucun cadavre. Isidore Smythe restait introuvable, mort ou vivant. Après les plus actives recherches, les deux hommes se retrouvèrent dans le corridor, la face couverte de sueur et les yeux égarés.

— Mon ami, dit Flambeau, parlant français dans son agitation, non seulement notre assassin est invisible mais il est parvenu à rendre sa victime invisible.

Angus parcourut des yeux l'antichambre obscure, avec ses poupées, et dans quelque coin celtique de son âme écossaise, il se sentit frémir d'horreur. L'une des poupées de taille humaine se tenait juste au-dessus de la tache sanglante, appelée sans doute par la victime un instant avant le meurtre. L'un des crochets aux hautes épaules qui servait de bras à l'automate était légèrement levé, et Angus eut brusquement la terrible idée que Smythe avait été frappé par l'un de ses enfants de fer. La matière s'était révol-

tée et ces machines avaient tué leur maître. Mais, même en supposant cela, qu'en avaient-elles fait ?

— L'auraient-elles dévoré ? murmura le cauchemar à son oreille, et son cœur se souleva un instant à la vision de débris humains absorbés par toute cette mécanique acéphale.

Recouvrant, par un suprême effort, son équilibre mental, il se tourna vers Flambeau :

— Il n'y a rien à dire. Le malheureux s'est évanoui comme un nuage et n'a laissé qu'une tache rouge sur le sol. Cette histoire n'appartient pas à ce monde.

— Qu'elle appartienne à ce monde ou à l'autre, dit Flambeau, il n'y a plus qu'une chose à faire. Je dois descendre et parler à mon ami.

Dans l'escalier, ils rencontrèrent le domestique qui les assura encore qu'il n'avait laissé passer personne, puis le concierge et le marchand de marrons qui confirmèrent, de point en point, leurs déclarations. Mais, lorsque Angus chercha son quatrième témoin, il ne le trouva pas et cria, avec quelque impatience :

— Où est le policeman ?

— Je vous demande pardon, dit le Père Brown. C'est ma faute. Je l'ai envoyé au bas de la rue examiner quelque chose…

— Nous en aurons bientôt besoin, dit Angus brusquement, car le malheureux là-haut n'a pas seulement été assassiné, mais on l'a fait disparaître.

— Comment ? dit le prêtre.

— Mon Père, dit Flambeau après un silence, sur mon âme je crois que cette affaire rentre plus dans votre département que dans le mien. Ni ami, ni ennemi n'est entré dans la maison. Mais Smythe s'est évanoui, comme s'il avait été enlevé par les fées. Si cela n'est pas surnaturel, je…

Tandis qu'il parlait, leur attention fut attirée par un spectacle peu ordinaire ; le grand policeman bleu avait tourné le coin de la cour au pas de course.

— Vous aviez raison, monsieur, souffla-t-il, on vient de trouver le cadavre de ce pauvre M. Smythe dans le canal.

Angus porta vivement la main à son front.

— A-t-il été se noyer ? demanda-t-il.

— Il n'est pas sorti de la maison, j'en suis certain, dit le constable, et il ne s'est pas noyé, car il est mort d'un coup de couteau en plein cœur.

— Et pourtant vous n'avez vu entrer personne ? remarqua Flambeau d'une voix grave.

— Marchons un peu le long de la route, proposa le prêtre.

Lorsqu'ils atteignirent l'extrémité de la cour, Brown s'écria soudain :

— Suis-je bête ! J'ai oublié de demander quelque chose au policeman. Je me demande s'ils ont trouvé un sac brun clair.

— Pourquoi un sac brun clair ? demanda Angus, surpris.

— Parce que si le sac était de toute autre couleur, toute l'enquête serait à recommencer, répondit le Père Brown, mais, s'il est

brun clair, elle est naturellement terminée.

— Je suis heureux de l'apprendre, dit Angus avec une franche ironie. En ce qui me concerne, elle n'a pas encore commencé.

— Il faut tout nous dire, dit gravement Flambeau, avec une étrange candeur.

Sans s'en douter ils descendaient, d'un pas rapide, les longs lacets de la route, derrière les mansions. Le Père Brown marchait vivement en tête. Il rompit enfin le silence et dit avec une touchante nébulosité :

— Je crains que vous ne trouviez tout cela bien prosaïque. Nous commençons toujours à prendre les choses par leur côté abstrait, et il est impossible d'aborder cette histoire autrement.

Avez-vous jamais remarqué que les gens ne répondent jamais à ce que vous dites ? Ils répondent à ce que vous voulez dire — ou à ce qu'ils croient que vous voulez dire. Supposez, par exemple, que, dans une maison de campagne, une dame demande à une autre : Avez-vous du monde à loger ? Celle-ci ne répondra pas : Oui, le sommelier, les trois laquais, la servante, etc… quoique la servante puisse être dans la chambre et le sommelier derrière sa chaise. Elle répondra : Il n'y a personne chez nous, voulant dire, par là, personne de l'espèce dont vous me parlez. Mais supposez qu'un médecin, traitant une maladie contagieuse, demande à la dame : Qui est-ce qui loge dans la maison ? Celle-ci se souviendra immédiatement du sommelier, de la servante et des autres. C'est la pratique courante du dialogue. Vous n'obtenez jamais une réponse exacte, même lorsque vous obtenez une réponse véridique. Lorsque ces quatre honnêtes hommes nous dirent tantôt que personne n'était entré dans la maison, ils ne voulaient pas dire que

personne n'y était entré. Ils voulaient dire personne qu'ils pussent soupçonner d'être votre homme. Un homme est entré dans la maison et en est ressorti, mais ils ne l'ont pas remarqué.

— Un homme invisible ? demanda Angus, en levant ses sourcils roux.

— Un homme mentalement invisible, dit le Père Brown.

Une minute ou deux plus tard, il reprit, sur le même ton modeste, comme se parlant à lui-même.

— Naturellement vous ne pouvez pas songer à un tel homme avant d'y songer. C'est l'avantage qu'il a sur vous. Mais deux ou trois détails, dans l'histoire de M. Angus, m'ont mis sur la voie. D'abord, ce Welkin faisait de longues promenades. Puis il y avait tout ce papier gommé collé sur la vitrine. Enfin et surtout, il y avait ces deux choses que la jeune dame raconta, et qui ne peuvent être exactes. Ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il vivement, sur un brusque mouvement de tête de l'Écossais, elle croyait certainement qu'elles étaient exactes, mais elles ne pouvaient l'être. Une personne ne peut être toute seule dans la rue, une seconde avant de recevoir une lettre. Elle ne peut-être toute seule dans la rue au moment où elle commence à lire une lettre qu'elle vient de recevoir. Il doit y avoir quelqu'un près d'elle, un être mentalement invisible.

— Pourquoi doit-il y avoir quelqu'un près d'elle ? demanda Angus.

— Parce que, repartit le Père Brown, à moins que ce ne soit un pigeon voyageur, quelqu'un doit lui avoir apporté la lettre.

— Allez-vous prétendre, demanda Flambeau avec feu, que Welkin portait les lettres de son rival à la dame qu'il aimait.

— Oui, dit le prêtre. Welkin portait lui-même les lettres de son rival à cette dame. Vous comprenez, il n'aurait pu faire autrement.

— Oh ! Je ne puis supporter cela plus longtemps, rugit Flambeau. Quel est cet homme ? De quoi a-t-il l'air ? Quel est le déguisement que revêt d'ordinaire un homme mentalement invisible ?

— Il porte un assez beau costume rouge, bleu et or, reprit vivement le prêtre, avec précision, et, sous ce déguisement frappant et même voyant, il pénétra dans les Hymalaya Mansions, sous le regard de quatre paires d'yeux ; il tua froidement Smythe et redescendit dans la rue portant son cadavre dans les bras.

— Mon révérend, cria Angus en s'arrêtant, êtes-vous fou furieux ou est-ce moi qui…

— Vous n'êtes pas fou, dit Brown, mais vous manquez un peu d'esprit d'observation.

Il fit rapidement trois pas en avant, et mit la main sur l'épaule d'un facteur qui venait de le dépasser, en se dissimulant dans l'ombre des arbres.

— Personne ne remarque jamais les facteurs, ajouta-t-il d'un air pensif, pourtant ils ont des passions tout comme les autres hommes, et portent même un grand sac, dans lequel un petit cadavre peut aisément trouver place.

Au lieu de se détourner naturellement, le facteur avait baissé la tête et était venu se buter contre la palissade du jardin. C'était

un homme blond, de taille élancée et d'aspect très banal. Mais, lorsqu'il tourna son visage terrifié pour regarder au-dessus de son épaule, les trois hommes s'aperçurent qu'il louchait horriblement.

Flambeau, ayant une foule d'affaires à régler, retourna à ses sabres, à ses tapis violets et à son angora. John Turnbull Angus retourna à la dame de la pâtisserie, avec laquelle ce jeune imprudent réussit à mener une existence des plus agréables. Mais le Père Brown arpenta longtemps encore, sous les étoiles, les collines couvertes de neige, en compagnie d'un assassin, et personne ne saura jamais ce qu'ils se dirent.

L'Honneur d'Israël Gow

Par un soir orageux, vert olive et blanc d'argent, le Père Brown, enveloppé dans un plaid gris, arriva à l'extrémité grise d'une vallée d'Écosse, et contempla l'étrange château de Glengyle. Il bloquait l'étroit vallon, lui donnant l'aspect d'une impasse, et semblait placé au bout du monde. Avec ses toits abrupts et ses tours d'ardoise verte, ce château franco-écossais évoquait, dans l'esprit de l'Anglais, l'image sinistre des chapeaux en forme de clochers dont sont coiffées les sorcières, dans les contes de fées. Les bois de sapins, balancés par le vent, semblaient, à côté des tourelles vertes, d'innombrables nuées de corbeaux. Cette impression de rêve et de morne satanisme n'était pas seulement une illusion produite par le paysage. L'endroit était voilé d'un de ces nuages d'orgueil, de folie et de mystérieuse nostalgie qui pèse plus lourdement sur les grandes maisons écossaises que sur toutes les

autres. Car l'Écosse a absorbé une double dose de ce poison qu'on appelle hérédité ; ses aristocrates ne vivent que pour l'orgueil de leur sang, et ses calvinistes pour les peines éternelles.

Le prêtre s'était échappé pour un jour de Glasgow, où le retenaient ses affaires, dans le but de rendre visite à son ami Flambeau, le détective amateur, qui, avec un de ses collègues officiels, poursuivait au château de Glengyle une enquête sur la vie et la mort du comte de Glengyle. Ce mystérieux personnage était le dernier représentant d'une race qui s'était distinguée par son courage, sa folie et sa ruse cruelle, même parmi la sinistre noblesse qui dominait le pays au seizième siècle. Personne n'avait pénétré plus avant dans ce labyrinthe d'ambitions, dans les chambres secrètes de ce palais de mensonges que l'on construisit autour de Marie Stuart.

Un dicton du pays expliquait naïvement la raison et le résultat de leurs machinations :

La sève n'est pas plus chère à l'arbre
Que l'or rouge aux Ogilvies.

Pendant des siècles, le château de Glengyle n'avait pas connu un seul lord présentable. On aurait pu croire que, durant l'ère victorienne, toutes les ressources de leurs excentricités eussent dû être épuisées. Le dernier des Glengyle suivit néanmoins la tradition familiale, en faisant la seule chose qui lui restait à faire : il disparut. Je ne veux pas dire qu'il s'expatria ; selon toute probabilité il resta dans le château. Mais quoique son nom fût inscrit dans le registre de l'église et dans l'almanach de la noblesse, personne ne parvint plus à le voir.

Le seul homme qui était peut-être resté en rapport avec lui était un domestique qui cumulait les fonctions de valet et de jardinier. Il était si sourd, que les esprits pratiques le déclaraient muet, tandis que d'autres, plus pénétrants, le proclamaient idiot. C'était un maigre journalier, à la chevelure rousse, avec une mâchoire et un menton résolus et des yeux bleus, très vagues. Israël Gow était le seul domestique de ce domaine désert. Mais l'énergie avec laquelle il bêchait ses pommes de terre et la régularité avec laquelle il disparaissait dans la cuisine entretenaient les gens dans l'idée qu'il pourvoyait aux besoins de son maître, et que l'étrange comte était caché dans le château. Si l'on avait encore eu quelques doutes à ce sujet, ils eussent été dissipés par Gow, qui ne cessait d'affirmer qu'il n'était pas chez lui. Un matin, le prévôt et le ministre (car les Glengyle étaient presbytériens) furent mandés au château. Ils trouvèrent que le jardinier-valet-cuisinier avait ajouté, à ces nombreuses fonctions, celle d'employé des pompes funèbres, et avait cloué son maître dans son cercueil. On ignorait jusqu'à quel point les recherches avaient été poussées, à ce moment, car aucune enquête légale n'avait été faite avant que Flambeau partît pour le nord, deux ou trois jours plus tôt. À son arrivée, le corps de Lord Glengyle (si c'était bien son corps) reposait déjà, depuis quelque temps, dans le petit cimetière, au sommet de la colline.

Tandis que le Père Brown traversait le jardin obscur et arrivait au pied du château, les nuages s'épaissirent et l'air devint humide et orageux. Se découpant sur la dernière bande laissée au ciel par un soleil d'or vert, il aperçut une silhouette noire ; l'homme était coiffé d'un chapeau en tuyau de poêle et portait sur l'épaule une lourde bêche. Cette apparition suggérait assez curieusement un fossoyeur. Mais, lorsque Brown se souvint du domestique sourd,

elle lui parut toute naturelle. Il connaissait un peu la nature du paysan écossais ; il savait que sa « respectabilité » pouvait l'induire à revêtir ses vêtements noirs, pour assister à une enquête officielle ; il savait aussi qu'il était trop économe pour perdre, pour cela, une heure de travail. Le mouvement de surprise que fit l'homme, lorsque le prêtre passa près de lui, et le regard soupçonneux dont il le suivit, étaient également en accord avec le caractère défiant et jaloux de sa race.

Flambeau en personne ouvrit la grande porte. Il était accompagné par un homme mince, aux cheveux gris fer, qui tenait en main quelques papiers. C'était l'inspecteur Craven, de Scotland Yard. Le hall d'entrée était dépouillé de son mobilier ; seuls les visages pâles et sardoniques d'un ou deux cruels Ogilvies apparaissaient, coiffés de leurs perruques sombres, sur les toiles noircies.

En pénétrant dans la chambre principale, le Père Brown s'aperçut que les détectives s'étaient assis, à l'extrémité d'une longue table de chêne, devant un volumineux dossier, une bouteille de whisky et une boîte de cigares. Tout le reste de la table était couvert d'objets variés, disposés par groupes distincts, objets dont la présence semblait absolument inexplicable. Il y avait d'abord un petit tas de fragments de verre brillants. Puis un tas plus élevé de poussière brune. Plus loin, une simple canne de bois.

— Vous semblez avoir réuni ici une sorte de musée géologique, dit-il, en s'asseyant et en désignant d'un mouvement de tête la poussière brune et les fragments de cristal.

— Ce n'est pas un musée géologique, répliqua Flambeau, c'est plutôt un musée psychologique.

— Oh, pour l'amour de Dieu, s'écria le policier en riant, n'employons pas de si grands mots.

— Ne savez-vous pas ce que signifie le mot « psychologie », demanda Flambeau avec une cordiale surprise. C'est le synonyme de toquade.

— Je ne comprends toujours pas, repartit le détective.

— Je veux dire, reprit Flambeau d'un ton décidé, que nous n'avons découvert qu'une seule chose concernant Lord Glengyle : c'est qu'il était fou.

La silhouette noire de Gow, avec son chapeau haut de forme et sa bêche, passa devant la fenêtre. Le Père Brown la suivit passivement des yeux et répondit :

— Cet homme devait avoir quelque chose de bizarre. Sans cela, il ne se serait pas enterré vivant ici — ou ne se serait pas empressé de s'y faire enterrer mort. Mais pourquoi croyez-vous qu'il ait été fou ?

— Lisez plutôt, dit Flambeau, la liste des objets que M. Craven a trouvés dans la maison.

— Nous devons avoir une bougie, dit Craven brusquement, un orage approche et il fait trop sombre pour lire.

— Avez-vous trouvé des bougies parmi vos curiosités ? demanda Brown en souriant.

Le visage de Flambeau prit une expression sérieuse et il leva ses yeux sombres sur son ami.

— C'est là ce qui est curieux, dit-il. Nous avons trouvé vingt-cinq bougies, mais pas un seul chandelier.

L'obscurité tombait rapidement et le vent s'élevait au dehors. Brown s'approcha de la table où, parmi d'autres débris, se trouvait un paquet de bougies. Il se baissa, en passant, au-dessus d'un tas de poussière brune, et un brusque éternuement rompit le silence.

— Tiens ! dit-il, du tabac à priser !

Il prit une des bougies, l'alluma soigneusement et la ficha dans le goulot de la bouteille de whisky. L'air du soir, pénétrant par les fissures de la fenêtre, fit vaciller la haute flamme comme un drapeau. Tout autour du château, on pouvait entendre mugir l'immense forêt de sapins, comme une mer noire autour d'un récif.

— Je vais vous lire l'inventaire, commença Craven, jetant les yeux sur l'un des papiers, l'inventaire des objets dépareillés et équivoques que nous avons recueillis ici. Nous avons trouvé le château dans un état d'abandon et de dénuement presque complet. Une ou deux chambres, pourtant, avaient été habitées simplement, mais avec propreté par quelqu'un, qui n'était pas le domestique Gow. Voici la liste :

Primo : Un grand nombre de pierres précieuses, presque toutes des diamants, dépouillés de toute monture. Il est naturel que les Ogilvies possèdent des joyaux de famille, mais ces pierres sont précisément de celles que l'on enchâsse dans certains bi-

joux, dans certains ornements. Les Ogilvies semblent les avoir portées dans leurs poches, comme de la menue monnaie.

Secundo : Une grande quantité de tabac à priser, non pas dans une corne ou dans une blague, mais disposé en tas sur les cheminées, sur le buffet, sur le piano, partout, comme si le vieillard avait voulu s'épargner la peine de puiser dans sa poche ou de soulever un couvercle.

Tertio : Çà et là, dans la maison, des petits tas de minuscules objets métalliques, des ressorts d'acier et des roues minuscules. Comme si l'on avait éventré une foule de jouets mécaniques.

Quarto : Des bougies que l'on est contraint de fixer dans le goulot des bouteilles, faute de tout autre objet convenable.

Notez, je vous prie, combien tout ceci déroute nos prévisions. Nous nous étions préparés à aborder le nœud même de cette affaire. Nous avions vu, dès le premier coup d'œil, que la raison du comte devait être troublée. Nous sommes venus ici pour découvrir s'il a réellement vécu dans cette maison, s'il y est bien mort, si cet épouvantail aux cheveux roux, qui collabora si activement à son enterrement, collabora également à sa mort. Vous pouvez vous livrer, à ce sujet, aux pires suppositions, vous pouvez proposer, à ce problème, les solutions les plus sinistres, les plus mélodramatiques. Imaginez, par exemple, que le domestique tua son maître, ou que le maître n'est pas vraiment mort, ou que le maître se déguise sous les traits de son domestique, ou encore que le domestique est enterré à la place de son maître. Vous pouvez inventer autant de tragédies à la Wilkie Collins que votre imagination pourra vous en inspirer, et vous n'aurez pas expliqué pourquoi les bougies n'ont pas de chandelier, ou pourquoi un

gentleman de bonne famille se plaît à répandre du tabac sur son piano. Nous pouvons nous représenter le nœud même de l'histoire ; ce sont des incidents qui restent mystérieux. Il est impossible à l'esprit humain, si souple soit-il, de découvrir un lien quelconque entre du tabac à priser, des diamants, des bougies et des rouages de montre.

— Je crois avoir découvert ce lien, dit le prêtre. Ce Glengyle détestait la Révolution française. Il avait une manie pour l'ancien régime, et s'efforçait de revivre la vie de famille des derniers Bourbons. Il accumulait du tabac à priser, parce que c'était le grand luxe du dix-huitième siècle, des bougies, parce que c'était le luminaire du dix-huitième siècle, de menues ferrailles, parce que Louis XVI s'adonnait à la serrurerie, des diamants, à cause du fameux collier de Marie-Antoinette.

Les deux autres le regardaient, en ouvrant de grands yeux :

— Quelle idée extraordinaire ! cria Flambeau. Croyez-vous réellement que ce soit vrai ?

— Je suis, au contraire, persuadé que c'est faux, répondit le Père Brown. Seulement, vous venez de dire que personne ne pourrait découvrir un rapport entre du tabac, des diamants, les fragments d'une mécanique et des bougies. Je vous en ai donné un au hasard. Je suis convaincu que la vérité gît ailleurs.

Il s'arrêta un instant pour écouter le vent gémir dans les tourelles du château. Puis, il ajouta :

— Le dernier des Glengyle était un voleur. Il menait une seconde vie, celle d'un audacieux cambrioleur. Il n'avait pas de chandeliers, parce qu'il n'employait que des bouts de bougie dans

sa lanterne sourde. Il faisait du tabac à priser l'usage que les pires criminels français font du poivre : il en jetait des poignées à la figure de ses ennemis. Mais la meilleure preuve de ce que j'avance gît dans la présence simultanée des diamants et des petites roues d'acier. Plus aucun doute ne peut subsister, chez vous, je suppose ? Les diamants et les rouages d'acier sont, en effet, les seuls instruments à l'aide desquels on puisse couper une vitre.

La branche d'un sapin, secouée par le vent, vint frapper violemment la fenêtre, derrière les détectives, comme pour parodier le cambrioleur. Mais ils ne se retournèrent pas. Leurs yeux restaient fixés sur le Père Brown.

— Les diamants et les rouages, répéta Craven pensivement. Sont-ce là les seules données qui vous font croire à cette explication ?

— Je n'y crois pas, répondit le prêtre placidement ; mais vous me disiez tantôt que personne ne pourrait découvrir de rapport entre ces quatre objets. La véritable explication est naturellement beaucoup plus banale : Glengyle avait découvert, ou croyait avoir découvert, un trésor dans son domaine. Quelqu'un l'avait leurré, à l'aide des brillants, en lui disant qu'ils avaient été trouvés dans une caverne voisine. Les petites roues ont servi à tailler ces diamants. Glengyle dut poursuivre ses recherches très modestement, en y associant quelques bergers ou quelques montagnards du pays. Le tabac à priser est le grand luxe de ces bergers, la seule chose à l'aide de laquelle on puisse acheter leur silence. Ils n'employaient pas de chandeliers parce qu'ils n'en avaient pas besoin ; ils tenaient leurs bougies en main, au cours de leurs explorations.

— Est-ce tout ? demanda Flambeau, après un long silence. N'avons-nous tant réfléchi que pour aboutir à cette stupide solution ?

— Oh non, répondit le Père Brown.

Et, tandis que le vent lançait, au loin, dans les sapins, une huée moqueuse, il reprit impassible :

— Je n'ai suggéré cela que parce que vous prétendiez qu'il était impossible de rattacher du tabac à un mouvement d'horloge et des bougies à des pierres brillantes. Dix philosophies, plus fausses les unes que les autres, peuvent s'adapter au même univers ; dix théories, plus fausses les unes que les autres, s'adaptent au château de Glengyle. Ce qu'il nous faut, c'est la véritable explication du château et de l'univers. La liste est-elle épuisée ?

Craven éclata de rire et Flambeau se leva, en souriant, et marcha le long de la table.

— Quinto, sexto, septimo, etc..., dit-il. C'est certainement plus varié qu'instructif. Une curieuse collection, non de crayons, mais de mines de plomb. Une canne de jonc banale, dont l'extrémité est plus ou moins fendue. Cela pourrait être l'instrument du meurtre ; mais il n'y a pas eu de meurtre. Il ne reste plus que quelques vieux missels et quelques images de piété que les Ogilvies conservaient, je suppose, depuis le moyen âge, l'esprit de famille étant plus fort, chez eux, que le puritanisme. Nous ne les avons placées dans le musée que parce qu'elles ont été curieusement défigurées.

La tempête impétueuse poussa, en cet instant, au-dessus de Glengyle, un amoncellement terrible de nuages, et la longue

chambre fut plongée dans l'obscurité. Le Père Brown examina, une à une, les enluminures de l'un des missels. Il parla avant que l'obscurité ne se fût dispersée, mais c'était la voix d'un autre homme.

— Monsieur Craven, dit-il, comme s'il avait tout d'un coup dix ans de moins, vous avez, n'est-ce pas, un mandat légal pour examiner ce tombeau ? Le plus tôt serait le mieux. Il faut que nous allions au fond de cette horrible affaire. Si j'étais vous, je commencerais dès maintenant.

— Maintenant ? répondit le détective surpris, et pourquoi maintenant ?

— Parce que c'est sérieux, répondit Brown ; il ne s'agit plus ici d'un peu de tabac répandu et de quelques cailloux. Ces choses peuvent être là pour cent raisons différentes. Mais je ne connais qu'une raison de faire ceci, et cette raison a ses racines à l'origine même du monde. Ces images de piété ne sont pas simplement salies ou déchirées ou couvertes de griffonnages, ce qui pourrait être fait par désœuvrement ou par bigoterie, par des enfants ou des protestants. Elles ont été traitées très soigneusement — très bizarrement. Chaque fois que, dans ces vieilles enluminures, le nom de Dieu revient, avec ses lettres ornementées, on l'a laborieusement découpé : La seule chose que l'on ait également enlevée est l'auréole, autour de la tête de l'Enfant Jésus. C'est pourquoi je vous dis : armons-nous de ce mandat, d'une bêche et d'une hache, et allons au plus tôt forcer ce cercueil.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda le policier.

— Cela veut dire, répondit le petit prêtre, et sa voix s'éleva au milieu du fracas de la tempête, cela veut dire que le grand diable

de l'univers peut, en ce moment, être assis sur la plus haute tour de ce château, grand comme cent éléphants et rugissant comme l'Apocalypse. Il y a de la magie noire au fond de cette affaire.

— De la magie noire, répéta Flambeau, d'une voix basse (car il était trop éclairé pour ne pas comprendre ce mot), mais que veulent dire alors ces autres objets ?

— Oh ! quelque chose d'odieux, je suppose, reprit Brown avec impatience. Comment le saurais-je ? Comment pourrais-je deviner tous les sortilèges auxquels on se livre là-bas ? Peut-être peut-on infliger la torture à l'aide d'un jonc et de tabac. Peut-être certains fous mangent-ils de la cire et des limailles d'acier. Peut-être peut-on brasser certains philtres à l'aide de mines de plomb ? Notre plus court chemin vers ce mystère va droit à la montagne et au cimetière.

Ses compagnons lui avaient obéi, avant de s'en rendre compte. Un coup de vent, dans le jardin, faillit les jeter par terre. Ils le suivirent pourtant comme des automates. Craven avait une hache en main et son mandat en poche ; Flambeau portait la lourde bêche de l'étrange jardinier ; et le Père Brown ne s'était pas dessaisi du livre doré dont on avait arraché le nom de Dieu.

Le sentier tortueux qui montait au cimetière leur eût semblé court en toute autre circonstance ; la violence du vent le leur fit paraître long. Aussi loin que le regard pouvait porter, toujours plus loin, au fur et à mesure qu'ils s'élevaient sur la colline, s'étendait la mer infinie des sapins couchés par la tempête. Et ce mouvement universel semblait aussi vain qu'il était immense, aussi vain que si l'ouragan avait grondé sur une planète déserte et sans objet. À travers la futaie infinie de la forêt gris bleu, chan-

tait d'une voix perçante cette antique nostalgie qui subsiste au cœur des choses païennes. On eût pu croire que les voix qui s'échappaient, de dessous ces frondaisons impénétrables, étaient les cris de dieux perdus, de dieux qui s'étaient égarés dans ces forêts insensées, et qui ne pourront plus jamais retrouver le chemin du ciel.

— Voyez-vous, dit le Père Brown, d'une voix basse, avant que l'Écosse n'existât comme telle, ses habitants étaient de drôles de gens. Ils sont encore curieux maintenant. Mais je pense qu'à une époque préhistorique, ils durent adorer les démons. C'est sans doute pour cela, qu'ils se jetèrent dans le puritanisme.

— Mon ami, dit Flambeau, en se retournant sur lui avec fureur, que signifie ce tabac à priser ?

— Mon ami, repartit Brown avec le plus grand sérieux, toute vraie religion est matérialiste. Et le culte du diable peut être une véritable religion.

Ils avaient atteint la calotte herbue qui couronnait la colline, l'une des seules places dénudées, au milieu du rugissement et du fracas causés par la forêt de sapins. Une frêle clôture de bois et de fils de fer, secouée par le vent, leur indiquait la limite du cimetière. Lorsque Craven eut gagné le coin où se trouvait la tombe et lorsque Flambeau y eut planté sa bêche, tous deux se trouvèrent aussi peu rassurés que la clôture. Au pied de la tombe croissaient de hauts chardons fanés, d'un gris d'argent. Une ou deux fois, le vent, brisant une de leurs boules de duvet, en éparpilla les semences autour d'eux. Craven ne put réprimer un mouvement de crainte, comme si une flèche venait de l'effleurer.

Flambeau enfonça le fer de sa bêche dans l'herbe sifflante, puis dans l'argile humide. Mais il s'arrêta bientôt, et s'appuya dessus, comme sur un bâton.

— Vas-y, dit le prêtre très doucement, nous tâchons seulement de découvrir la vérité. Que crains-tu ?

— Je crains de la découvrir, répondit Flambeau.

Le policier rompit brusquement le silence et, d'un ton qu'il s'efforçait vainement de rendre jovial et détaché, il cria :

— Je me demande pourquoi il s'est caché ainsi. Quelque chose de dégoûtant, je suppose. Était-ce un lépreux ?

— Pis que cela, dit Flambeau.

— Et que pouvez-vous imaginer de pire qu'un lépreux ?

— Je ne peux pas me l'imaginer.

Flambeau se mit à bêcher avec une énergie farouche. Mais la tempête avait repoussé bien loin les lourds nuages, qui s'accrochaient aux montagnes comme de la fumée, et révélé des champs de lumière grise, faiblement éclairés par les étoiles, avant qu'il eût dégagé du trou la forme d'un grossier cercueil de bois et qu'il fût parvenu à le hisser sur le sol. Craven s'approcha, armé de sa hache ; un chardon l'effleura et il hésita. S'armant de décision, il frappa le couvercle avec la même énergie que Flambeau avait mise à creuser la fosse. Il l'arracha, et le contenu du cercueil apparut, sous la lumière grise des étoiles.

— Des os, dit Craven. Puis il ajouta : Mais c'est un homme — comme s'il avait prévu tout autre chose.

— Est-il… demanda Flambeau d'une voix incertaine, est-il normal ?

— Selon toute apparence, dit le policier, d'un ton rauque, en se penchant sur le squelette.

Un grand frisson secoua le corps gigantesque de Flambeau.

— Et maintenant que j'y songe, cria-t-il, pourquoi, au nom de toutes les folies, ne serait-il pas normal ? Qu'est-ce qui s'empare de nous dans ces froides, dans ces maudites montagnes ? Ce doit être cette noire, cette absurde monotonie, toutes ces forêts, et surtout une sorte d'horreur de l'inconscient. C'est comme le rêve d'un athée. Des sapins, et encore des sapins, des milliers de sapins.

— Mon Dieu ! cria l'homme, près du cercueil, mais il n'a pas de tête !

Tandis que ses compagnons restaient rigides, le prêtre, pour la première fois, fit paraître son inquiétude et sa surprise.

— Pas de tête ! répéta-t-il. Pas de tête ? comme s'il s'était attendu à quelque autre difformité.

Les folles visions d'un enfant sans tête qui serait né à Glengyle, d'un jeune homme sans tête, se cachant dans le château, d'un homme sans tête arpentant ces salles antiques et ce superbe jardin, défilèrent dans leur esprit, comme un panorama. Mais, même en cet instant critique, cette explication ne prit pas racine en eux, et leur sembla absurde. Ils restaient là, comme des animaux épuisés, écoutant bêtement mugir la forêt et hurler le ciel. La pensée leur parut une chose énorme qui avait brusquement échappé à leur étreinte.

— Il y a trois hommes qui ont perdu la tête, autour de ce tombeau, dit le Père Brown.

Le pâle détective londonien ouvrit la bouche pour parler, et resta bouche bée, comme un idiot, tandis qu'un cri prolongé déchirait le ciel. Puis il regarda la hache qu'il tenait en main, comme s'il s'agissait d'un objet étranger, et la laissa tomber.

— Mon Père, dit Flambeau, de cette voix sourde et enfantine qu'il avait dans de rares occasions, mon Père, qu'allons-nous faire ?

La réponse de son ami fut aussi concise, aussi rapide qu'un coup de fusil.

— Dormir ! cria le Père Brown. Dormir ! Nous sommes au bout du chemin. Savez-vous ce que c'est que dormir ? Savez-vous que tout homme qui dort croit en Dieu ? C'est un sacrement, car c'est un acte de foi et une nourriture. Et nous ne pouvons nous passer de sacrement, fût-il naturel. Quelque chose vient de tomber sur nous, qui tombe rarement sur les hommes ; c'est peut-être la chose la plus terrible qui puisse tomber sur eux.

Craven referma la bouche pour demander :

— Que voulez-vous dire ? Il répondit, le visage tourné vers le château :

— Nous avons trouvé la vérité ; et la vérité est absurde.

Il redescendit le sentier d'un pas précipité et téméraire, et, dès qu'ils eurent regagné le château, il se jeta sur son lit comme un chien épuisé se laisse choir dans sa niche.

Malgré l'éloge mystique qu'il avait fait du sommeil, le Père Brown se leva, le lendemain, plus tôt que les autres, hormis le silencieux jardinier. Ses compagnons le trouvèrent, fumant une grosse pipe, et surveillant le travail taciturne de cet expert dans le potager. Dès l'aube, la tempête s'était fondue en une averse torrentielle, et la matinée était d'une fraîcheur exceptionnelle. Le jardinier semblait même avoir causé avec le prêtre, mais, à la vue des détectives, il planta sa bêche, d'un air bougon, dans un parterre et, après avoir fait une vague allusion à son déjeuner, passa entre deux rangées de choux et alla s'enfermer dans la cuisine.

— C'est un homme précieux, dit le Père Brown. Il bêche ses pommes de terre à la perfection. Pourtant, ajouta-t-il avec une charitable indifférence, il a ses défauts ; qui de nous n'en a pas ? Il n'a pas bêché ce carré régulièrement. Là, par exemple, et il frappa du pied un certain point. Cette pomme de terre me rend vraiment perplexe.

— Et pourquoi ? demanda Craven, amusé par la nouvelle marotte du petit homme.

— Elle me préoccupe, répondit-il, parce qu'elle a préoccupé le vieux Gow lui-même. Il a planté sa bêche partout, méthodiquement, sauf ici. Il doit y avoir là une bien grosse pomme de terre.

Flambeau saisit la bêche et creusa impétueusement. Il souleva, sous une motte de terre, quelque chose qui ne ressemblait pas à un tubercule, mais qui semblait plutôt un monstrueux champignon. L'objet rendit, sous la bêche, un son sec, tourna sur lui-même, comme une balle, et leur sourit de toutes ses dents.

— Le comte de Glengyle, dit Brown tristement, en regardant gravement le crâne.

Après un moment de réflexion, il prit la bêche des mains de Flambeau.

— Nous devons le cacher, dit-il, et il ensevelit le crâne à la même place. Puis il inclina son petit corps et son énorme tête sur le manche de la bêche, et cacha son front dans ses mains, comme les hommes font à l'église.

Tous les coins du ciel s'éclairaient de bleu et d'argent. Les oiseaux s'appelaient dans les buissons du jardin ; ils chantaient si haut qu'on eût dit que les buissons eux-mêmes parlaient. Mais les trois hommes restaient silencieux.

— Je donne ma langue au chien, dit enfin Flambeau violemment. Mon cerveau ne peut s'adapter à ce pays-ci, voilà tout. Du tabac à priser, des livres de prière abîmés, et l'intérieur de boîtes à musique, comment voulez-vous…

Brown releva son front contracté et frappa sur le manche de la bêche, avec une intolérance extraordinaire chez lui.

— Oh ! tut, tut, tut ! cria-t-il… tout cela est simple comme bonjour. J'ai compris le tabac, l'horlogerie et le reste, dès que j'ai ouvert les yeux, ce matin. Et, depuis lors, j'ai fait parler le vieux Gow, le jardinier, qui n'est pas si sourd ni si bête qu'il veut le paraître. Il n'y a rien de mal dans tous ces objets dépouillés. Je me suis trompé, au sujet du livre de messe ; il n'y a rien de mal là non plus. Mais c'est ceci qui me tourmente : On ne viole pas innocemment un tombeau, on ne vole pas innocemment un crâne. Il doit encore y avoir de la magie noire là-dessous. Cela ne s'accorde pas avec l'explication du tabac et des bougies.

Et il se mit à marcher, fumant avec humeur.

— Mon ami, dit Flambeau ironiquement, vous devez me ménager et vous souvenir que j'ai été un criminel jadis. Je possédais ce grand avantage de pouvoir toujours inventer l'intrigue moi-même et de la remettre en action, dès que cela me plaisait. Mon impatience française ne supporte pas les lenteurs et les délais que m'inflige ce travail de détective. Toute ma vie, que mon but ait été bon ou mauvais, j'ai toujours agi à l'instant. Je me suis toujours battu en duel, dès le lendemain. J'ai toujours payé comptant. Je n'ai même jamais remis une visite au dentiste…

La pipe du Père Brown lui tomba de la bouche et se brisa en trois fragments, sur le gravier du chemin. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites, comme ceux d'un idiot.

— Seigneur, quelle poire je suis, ne cessait-il de répéter. Seigneur, quelle poire !

Enfin, il éclata de rire, comme un homme ivre.

— Le dentiste ! cria-t-il. Six heures dans l'abîme spirituel, et simplement parce que je n'ai jamais songé au dentiste ! Une idée si simple, si belle, si sereine ! Mes amis, nous avons passé la nuit en enfer ; mais le soleil s'est levé, les oiseaux chantent et l'image radieuse du dentiste console le monde.

— J'aurai la clef de ceci, cria Flambeau en s'avançant vers le prêtre, même si je dois employer pour cela toutes les tortures de l'inquisition.

Le Père Brown réprima, à en juger par ses mouvements désordonnés, une violente envie de danser sur la pelouse baignée de soleil, et cria d'une voix lamentable, comme un enfant :

— Oh ! laissez-moi un peu faire la bête. Vous ne savez pas combien j'ai été malheureux. Et je suis certain maintenant que cette affaire ne masque rien de grave. Rien qu'une légère manie, peut-être. Qui pourrait trouver à redire à cela ?

Il tourna sur lui-même, puis fit face à ses compagnons.

— Ceci n'est pas l'histoire d'un crime, dit-il gravement, c'est plutôt l'histoire d'une étrange et tortueuse honnêteté. Nous avons peut-être affaire au seul homme qui n'ait jamais pris plus que son dû. C'est l'étude d'un type gouverné par cette sauvage logique qui a été la religion de sa race.

Ce vieux dicton, se rapportant à la maison de Glengyle

La sève n'est pas plus chère à l'arbre
Que l'or rouge aux Ogilvies.

est vrai au sens littéral comme au sens métaphorique. Il ne veut pas dire seulement que les Glengyle recherchaient la richesse, mais aussi qu'ils accumulaient littéralement de l'or. Ils possédaient une énorme collection d'ornements et d'ustensiles de ce métal. C'étaient, en fait, des avares, dont la manie avait pris cette forme particulière. Si vous tenez compte de ce fait, la présence de tous les objets que nous avons trouvés dans le château s'explique. Des diamants sans les bagues d'or qu'ils ornaient, des bougies sans leurs chandeliers d'or, du tabac extrait de tabatières d'or, des mines de plomb sans leurs crayons d'or, une canne sans son pommeau d'or, des mouvements d'horlogerie sans horloge — ou plutôt sans montre d'or. Et, si insensé que cela puisse paraître, les auréoles et les lettres enluminées ne furent enlevées des vieux missels que parce qu'elles étaient dorées.

Au fur et à mesure que l'absurde vérité se faisait jour, le jardin semblait s'éclairer, et l'herbe grise brillait davantage sous le soleil. Flambeau alluma une cigarette, tandis que son ami continuait :

— Elles furent enlevées, dit le Père Brown, enlevées, non pas volées. Des voleurs eussent fait disparaître ces indices. Ils eussent pris le tabac avec les tabatières, la mine de plomb avec les crayons. Nous avons affaire à un homme dont les scrupules peuvent être étranges, mais qui n'en a pas moins des scrupules. J'ai trouvé ce remarquable moraliste, ce matin, dans son potager et il m'a conté toute l'histoire. Feu Archibald Ogilvie fut peut-être le meilleur homme qui soit né à Glengyle. Mais sa vertu l'aigrit et le rendit misanthrope. Il s'affligea tellement de la malhonnêteté de ses ancêtres qu'il finit par croire que l'humanité entière leur ressemblait. Il se méfiait spécialement de la philanthropie et des dons gratuits d'argent, et il jura que, s'il rencontrait un homme qui ne prît que son dû, il lui léguerait tout l'or de Glengyle. Après avoir lancé ce défi à l'humanité, il s'enferma ici, sans songer le moins du monde qu'elle pût le relever. Un soir, un gamin du village voisin, sourd et l'air hébété, lui apporta un télégramme tardif, et Glengyle, pour lui jouer un tour, lui donna un farthing de cuivre tout neuf. Du moins, il crut avoir fait ainsi, mais, lorsqu'il compta son argent, il retrouva le farthing, mais s'aperçut qu'une pièce d'or de vingt shillings avait disparu. Cet accident fut pour lui un nouveau prétexte d'amères railleries. En tout cas, le garçon manifesterait la vile concupiscence de son espèce. Ou bien, il disparaîtrait comme un voleur avec l'argent, ou bien il le rapporterait vertueusement, dans l'espoir d'une bonne récompense. Au milieu de la nuit, Lord Glengyle fut brusquement réveillé par l'idiot qui l'obligea à lui ouvrir la porte, car il vivait seul. Le ga-

min lui rapportait non pas la pièce de vingt shillings, mais exactement dix-neuf shillings, onze pence et trois farthings.

L'invraisemblable exactitude de cette action embrasa le cerveau du maniaque. Il jura que, comme Diogène, il avait longtemps cherché un honnête homme, et avait fini par en trouver un. Il fit un nouveau testament que j'ai vu. Il retint le scrupuleux jeune homme dans son château abandonné et en fit son seul serviteur et — d'une curieuse manière — son principal héritier. Cette étrange créature, si peu qu'elle pût comprendre, s'assimila parfaitement les deux idées fixes de son maître : d'abord que la plus scrupuleuse honnêteté importait avant tout, ensuite qu'il devait hériter de l'or des Glengyle. Jusque-là, tout s'explique. Il a dépouillé la maison de tout l'or qui s'y trouvait et ne s'est pas approprié un atome qui ne fût en or, pas même un grain de tabac. Il détacha les feuilles d'or des vieilles enluminures, prenant grand soin de laisser le reste intact. J'avais compris tout cela, mais je ne pouvais comprendre la présence de ce crâne. Cette tête humaine enterrée parmi les pommes de terre m'inquiétait sérieusement. Elle m'avait rempli d'angoisse, lorsque Flambeau me donna le mot de l'énigme.

Tout va bien. Il replacera le crâne dans le cercueil lorsqu'il aura extrait l'or de ses dents.

Lorsque Flambeau gravit la colline, un peu plus tard, il vit, en effet, cet être étrange, ce vertueux avare, bêchant la tombe violée. Son plaid, soulevé par le vent, flottait autour de son cou, et son chapeau haut de forme couronnait sa tête solennelle.

La Mauvaise forme

La plupart des grandes artères qui aboutissent au nord de Londres se prolongent dans la campagne, comme des fantômes de rues maigres et incomplètes. Des vides de plus en plus considérables séparent les maisons qui conservent pourtant leur alignement. Ici, se trouve un groupe de boutiques suivi par un enclos ; plus loin, un public-house renommé, puis un jardin d'horticulteur, ou un potager ; plus loin encore, une grande maison particulière ; puis un autre champ, une autre taverne, et ainsi de suite. Si vous parcourez l'une de ces rues, vous passerez devant une maison qui attirera sans doute votre attention, sans que vous puissiez vraisemblablement vous expliquer pourquoi. C'est une large bâtisse, peu élevée, courant parallèlement à la rue, peinte en blanc et vert pâle avec une vérandah, des persiennes et un porche surmonté d'une singulière coupole, en forme de parapluie. C'est, en fait, une vieille maison, très anglaise et très suburbaine, comme on en trouve encore à Clapham. Elle semble néanmoins avoir été surtout construite pour les chaleurs. Lorsque l'on considère sa façade blanche et ses persiennes, on songe vaguement à des pugarees et même à des palmiers. Je ne puis pénétrer la cause de cette impression ; peut-être est-ce parce qu'elle fut construite par un Anglo-Indien.

Si vous passiez devant cette maison, vous ne pourriez, comme je l'ai dit, en détacher le regard. Vous sentiriez qu'elle cache un mystère. Et vous n'auriez pas tort, comme la suite le montrera. Car voici l'histoire, l'histoire des étranges événements qui s'y déroulèrent, à l'époque de la Pentecôte, en 18…

Si vous aviez passé devant l'habitation en question, le jeudi avant la Pentecôte, vers quatre heures et demie, dans l'après-midi, vous eussiez vu s'ouvrir la porte d'entrée. Le Père Brown, prêtre de la petite église de Saint-Mungo, en sortit, fumant une pipe, en compagnie d'un de ses amis, un Français de haute taille, du nom de Flambeau, fumant une mince cigarette. Vous auriez pu remarquer autre chose encore, lorsque s'ouvrit la porte d'entrée de la maison verte et blanche. Celle-ci présente certaines particularités qu'il me faut décrire, avant d'aller plus loin, non seulement pour que le lecteur puisse comprendre le drame qui s'y déroula, mais aussi pour qu'il puisse se représenter ce que révéla cette porte, lorsqu'elle s'ouvrit.

La maison était construite en forme de T, mais d'un T avec une très longue barre transversale et une très courte queue longitudinale. La barre transversale était représentée par le corps de bâtiment qui courait parallèlement à la rue, avec la porte d'entrée au milieu. Il avait deux étages de haut et renfermait toutes les chambres importantes. La courte queue, qui était projetée vers le jardin, juste en face de la porte d'entrée, n'avait qu'un étage et ne renfermait que deux longues chambres communiquant, l'une avec l'autre. La première de ces chambres était le bureau où le célèbre M. Quinton écrivait ses fantastiques poèmes et romans orientaux. La deuxième était une vaste serre remplie de fleurs tropicales, d'une beauté rare et presque monstrueuse, et baignée, par un après-midi tel que celui-ci, par un soleil rutilant. Lorsque la porte d'entrée s'ouvrait, plus d'un passant était contraint de s'arrêter émerveillé, car il apercevait, au bout d'une perspective de riches appartements, quelque chose qui ressemblait, en tout point, à une scène de féerie : des nuages violets, des soleils d'or et

des étoiles pourpres brillant d'un éclat violent, et restant pourtant transparents et lointains.

Le poète Léonard Quinton avait arrangé lui-même cet effet ; et il est douteux qu'il soit jamais parvenu à exprimer aussi complètement sa personnalité dans ses vers. Sa nature se baignait, en effet, dans la couleur, elle s'en abreuvait ; elle s'adonnait à cette passion aux dépens de la forme — et même des convenances. C'est cet instinct qui avait orienté son art vers l'art et l'imagerie de l'Orient, vers ces énigmatiques tapis et ces éblouissantes broderies dans lesquelles toutes les couleurs semblent former un harmonieux chaos, dépourvu de sens et d'enseignement. Il s'était efforcé, sinon avec un véritable succès artistique, du moins avec une indéniable imagination, de faire passer, dans ses épopées et ses romans d'amour, cette débauche de couleur, toujours violente et parfois cruelle. L'or fauve et le cuivre écarlate du ciel tropical brûlaient dans ses œuvres. On y voyait des héros couronnés de mitres, hautes comme douze turbans, chevauchant des éléphants peints en violet et en vert paon, — des joyaux gigantesques que cent nègres ne pouvaient parvenir à soulever, et qui brûlaient d'un feu antique et mystérieux.

En somme (pour parler le langage du sens commun), il pratiquait beaucoup les paradis orientaux, qui semblent pires que la plupart de nos enfers d'Occident, les monarques orientaux, que nous appellerions plus volontiers des maniaques, et les joyaux orientaux qu'un joaillier de Bond Street (en admettant que les cent nègres, pliant sous le faix, fussent parvenus à les introduire dans sa boutique) pourrait ne pas considérer comme véritables. Si morbide qu'il fût, Quinton avait du génie ; mais sa morbidité s'accusait encore plus dans sa vie que dans son œuvre. Son carac-

tère était faible et irascible, et sa santé avait beaucoup souffert de certaines expériences orientales où l'opium avait joué son rôle. Sa femme, que sa beauté n'empêchait pas de travailler et même de se surmener pour lui, souffrait de le voir s'adonner à l'opium ; mais elle souffrait encore davantage de devoir accueillir chez elle un ermite hindou, vêtu de robes blanches et jaunes, que son mari s'obstinait à garder auprès de lui, durant des mois, pour guider son âme, comme un autre Virgile, à travers le dédale des paradis et des enfers orientaux.

C'est de cet intérieur artistique que sortaient le Père Brown et son ami, non sans quelque soulagement, si l'on peut en juger par l'expression de leur visage. Flambeau avait fait la connaissance de Quinton, à Paris, à l'époque orageuse de sa vie d'étudiant, et était venu passer un dimanche avec lui. Même en faisant abstraction des modifications profondes produites en lui par sa récente conversion, Flambeau n'avait que peu de sympathie pour le poète. Un gentleman, selon lui, eût dû choisir un autre moyen de se damner qu'en s'asphyxiant à l'opium et en écrivant des vers érotiques sur des feuilles de vélin. Comme les deux amis s'arrêtaient devant la porte, avant de faire un tour de jardin, la grille s'ouvrit violemment et un jeune homme, le chapeau melon planté sur la nuque, vint trébucher sur les marches. Il avait la physionomie d'un noceur, portait une éclatante cravate rouge nouée de travers, comme s'il avait dormi dans ses habits, et était armé d'une canne de jonc qu'il brandissait à tout propos.

— Je dois, dit-il hors d'haleine, je dois voir Quinton. Je dois le voir. Est-il sorti ?

— M. Quinton est chez lui, je crois, dit le Père Brown en secouant sa pipe, mais je ne sais pas si vous pouvez le voir. Le doc-

teur est près de lui, pour le moment.

Le jeune homme, qui semblait légèrement ivre, se précipita dans le hall et, au même instant, le docteur sortit du bureau de Quinton, fermant la porte derrière lui, et mettant ses gants.

— Voir M. Quinton ? dit-il froidement. Non, je crains que ce soit impossible. Vous ne pouvez le voir sous aucun prétexte. Personne ne peut le voir ; je viens de lui donner un soporifique.

— Oui, mais écoute, mon vieux, dit le jeune homme à la cravate rouge en s'efforçant de retenir affectueusement le docteur par les parements de son habit, écoute, je suis dans le pétrin, je t'assure. Laisse-moi…

— C'est inutile, monsieur Atkinson, dit le médecin en le forçant à battre en retraite. Lorsque vous pourrez changer l'effet d'un médicament, je changerai ma décision. Pas avant.

Et, prenant son chapeau, il sortit à son tour, dans le jardin ensoleillé. C'était un petit homme jovial, avec un cou de taureau et une courte moustache, d'aspect banal, mais donnant l'impression de connaître son affaire.

Le jeune homme au chapeau melon, dont le dernier argument, dans une discussion, semblait consister à se cramponner aux vêtements de son interlocuteur, resta devant la porte aussi étourdi que si on venait de l'expulser violemment, et suivit silencieusement des yeux les trois hommes qui s'éloignaient dans le jardin.

— Je viens de faire un joli mensonge, remarqua le médecin en riant. En fait, ce pauvre Quinton ne prend son soporifique que dans une demi-heure. Mais je ne vais pas le laisser ennuyer par ce petit vaurien, qui vient seulement pour lui emprunter de l'ar-

gent qu'il ne lui rendrait pas, même s'il le pouvait. C'est une petite arsouille, quoiqu'il soit le frère de M Quinton, l'une des femmes les plus admirables que je connaisse.

— Oui, dit le Père Brown, c'est une bonne femme.

— Je vous proposerai donc de nous promener dans le jardin jusqu'à ce que nous soyons débarrassés de cet individu, continua le docteur, puis j'irai auprès de Quinton pour lui donner son médicament. Atkinson ne pourra pas entrer : j'ai fermé la porte.

— Dans ce cas, docteur Harris, dit Flambeau, nous pouvons aussi bien faire le tour, en passant derrière la maison. Il n'y a pas de porte de ce côté, mais cela vaut la peine d'être vu, même de l'extérieur.

— Oui, et je pourrai jeter un coup d'œil en passant sur mon malade, dit en riant le docteur, car il aime à se tenir couché sur un divan, tout au fond de la serre, parmi ces poinsettias rouge sang. Cela me donnerait le frisson. Mais que faites-vous là ?

Le Père Brown s'était arrêté pour ramasser, dans l'herbe haute où il se trouvait presque entièrement caché, un curieux couteau oriental recourbé, dont le manche était orné d'exquises incrustations de pierre et de métal.

— Qu'est-ce cela ? dit le Père Brown, en dissimulant à peine sa répulsion.

— C'est à Quinton, je suppose, dit le docteur Harris négligemment ; il a toute sorte de bric-à-brac chinois dans sa maison. Ou peut-être ce couteau appartient-il à cet Hindou pacifique qu'il traîne partout après lui, comme un chien en laisse.

— Quel Hindou ? demanda le Père Brown, les yeux toujours fixés sur le poignard.

— Oh ! un sorcier, dit le docteur légèrement, un charlatan, naturellement.

— Vous ne croyez pas à la magie ? demanda le Père Brown, sans lever les yeux.

— À la magie ? Allons donc ! dit le médecin.

— Il est très beau, remarqua le prêtre d'une voix basse et rêveuse ; les couleurs en sont très belles, mais il a une mauvaise forme.

— Pourquoi ? demanda Flambeau surpris.

— Pour tout. Cette forme est abstraitement mauvaise. L'art de l'Orient ne vous a-t-il jamais donné cette impression ? Les couleurs sont enivrantes, délicieuses, mais les formes sont viles et perverses — intentionnellement viles et perverses. J'ai vu des choses abominables sur des tapis turcs.

— Mon Dieu ! cria Flambeau, en éclatant de rire.

— Ce sont des lettres, des symboles d'une langue que j'ignore ; mais je sais qu'ils expriment des paroles néfastes, continua le prêtre, baissant toujours davantage la voix. Les lignes en sont consciemment mauvaises, comme des serpents qui se tordraient pour fuir.

— De quoi, de par tous les diables, voulez-vous parler ? s'écria le docteur en riant.

Flambeau lui répondit à mi-voix :

— Le Père a quelquefois de ces accès de mysticisme, mais je vous préviens que je ne l'ai jamais vu dans cet état, à moins que quelque mal ne soit tout proche.

— Oh, zut ! dit l'homme de science.

— Mais regardez donc, cria le Père Brown, en tenant le couteau recourbé à bout de bras, comme si c'était un serpent. Ne voyez-vous pas que la forme en est mauvaise ? Ne voyez-vous pas qu'il ne peut avoir aucun but simple et franc ? Il ne pointe pas comme une lance. Il ne fauche pas comme une faux. Il n'a pas l'air d'une arme. Il a l'air d'un instrument de torture.

— Puisque vous ne semblez pas l'aimer, dit le jovial Harris, nous ferons mieux de le restituer à son propriétaire. Ne sommes-nous pas encore arrivés au bout de cette maudite serre ? Cette maison a sans doute aussi une mauvaise forme ?

— Vous ne me comprenez pas, dit le Père Brown, en secouant la tête. La forme de cette maison est bizarre ; elle est même risible. Mais elle n'a rien de mauvais.

Tout en parlant, ils avaient atteint la rotonde, à l'extrémité de la serre. Aucune porte, aucune fenêtre ne donnait accès à l'intérieur de ce côté. Mais les vitres étaient transparentes, et le soleil, à son déclin, donnait encore suffisamment de clarté pour qu'ils pussent distinguer, parmi les fleurs ardentes, la silhouette délicate du poète. Vêtu d'un veston de velours brun, il était couché languissamment sur le sofa et semblait s'être assoupi en lisant. Il était maigre et pâle, avec de longs cheveux bruns et un collier de barbe qui, par un singulier paradoxe, lui donnait l'air efféminé. Ses traits étaient familiers aux trois visiteurs, mais, même s'il n'en avait pas été ainsi, il est peu probable qu'ils eussent regardé

Quinton, à cet instant. Leurs yeux, en effet, s'étaient fixés sur un autre objet.

Planté au milieu du chemin, à l'extrémité même de la serre, se dressait un homme de haute taille, drapé dans une robe blanche, dont les plis immaculés tombaient jusqu'à ses pieds. Son crâne chauve, son visage et son cou bruns brillaient comme du bronze dans le soleil couchant. Il regardait le dormeur, à travers la vitre, et se tenait aussi immobile qu'une montagne.

— Qui est là ? dit le Père Brown, en faisant un pas en arrière, la respiration sifflante.

— Oh ! ce n'est que ce charlatan d'Hindou, grommela Harris ; mais je ne sais ce qu'il peut bien faire là.

— Cela flaire l'hypnotisme, dit Flambeau en mordant sa moustache noire.

— Pourquoi les gens qui n'y connaissent rien mettent-ils toujours tout sur le dos de l'hypnotisme ? s'écria le docteur. Cela ressemble beaucoup plus à une tentative de cambriolage.

— En tout cas, nous allons lui parler, dit Flambeau, qui était porté à l'action.

En deux enjambées il rejoignit l'Hindou et, sa haute taille dominant même celle de l'Oriental, il lui dit avec une calme impudence :

— Bonsoir, monsieur. Vous cherchez quelque chose ?

Très lentement, comme un grand bateau tournant pour entrer dans le port, la face jaune tourna sur elle-même, et apparut enfin

au-dessus de l'épaule blanche. Ils furent surpris de constater que les paupières jaunes étaient closes, comme dans le sommeil.

— Merci, dit la face en excellent anglais, je ne cherche rien.

Puis, ouvrant à demi les paupières, de manière à faire voir entre elles, une raie d'un éclat opalescent, elle dit encore :

— Je ne cherche rien.

Enfin, ouvrant les yeux tout grands, l'homme répéta, une troisième fois, avec un regard inquiétant : « Je ne cherche rien », et disparut dans l'obscurité qui envahissait rapidement le jardin.

— Le Chrétien est plus modeste, murmura le Père Brown ; il cherche quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il pouvait bien faire là ? demanda Flambeau, en baissant la voix et en fronçant les sourcils.

— J'aurai à te parler tout à l'heure, lui répondit le prêtre.

Le soleil n'avait pas encore disparu, mais c'était le soleil rouge du soir ; et le feuillage des arbres et des buissons du jardin se faisait de plus en plus noir. Ils contournèrent l'extrémité de la serre et marchèrent en silence, de l'autre côté de la maison, pour regagner la porte d'entrée. Durant ce trajet, il leur sembla qu'ils éveillaient quelque chose, comme un oiseau surpris, dans le renfoncement, à l'angle que le bureau faisait avec le principal corps de bâtiment. Et, pour la deuxième fois, ils virent la forme blanche du fakir glisser dans l'ombre vers la porte d'entrée. À leur grande surprise, ils constatèrent qu'il n'était pas seul. Ils furent contraints de se ressaisir et de dissimuler leur surprise en apercevant M Quinton. Avec sa lourde chevelure dorée et son visage

pâle, au menton carré, elle marchait vers eux, l'air grave, mais pleine de courtoisie.

— Bonsoir, docteur Harris.

Elle ne dit rien d'autre.

— Bonsoir, madame Quinton, répondit cordialement le petit docteur. Je vais précisément donner son calmant à votre mari.

— Oui, dit-elle d'une voix claire. Je crois qu'il est temps.

Elle leur sourit et disparut dans la maison.

— Cette femme est surmenée, dit le Père Brown. Des femmes comme cela font leur devoir, pendant vingt ans, et puis commettent quelque action terrible.

Le petit docteur le regarda, pour la première fois, avec intérêt.

— Avez-vous jamais étudié la médecine ? demanda-t-il.

— Vous ne pouvez soigner le corps sans vous soucier de l'esprit, répondit le prêtre ; nous ne pouvons soigner l'esprit, sans nous soucier du corps.

— Allons, dit le docteur, je vais lui administrer sa drogue.

Ils avaient tourné le coin de la façade et s'approchaient de la porte. Lorsqu'ils l'eurent atteinte, ils virent, pour la troisième fois, l'homme à la robe blanche. Il venait si directement vers eux qu'il semblait impossible qu'il ne sortît pas du bureau, situé en face. Ils savaient pourtant que la porte en était fermée.

Le Père Brown et Flambeau remarquèrent, sans en parler, cette inquiétante contradiction, mais le docteur Harris n'était pas

homme à gaspiller son énergie sur de si mystérieux problèmes. Il laissa passer devant lui l'omniprésent Asiatique et pénétra vivement dans le hall. Il y trouva quelqu'un qu'il avait déjà oublié. L'absurde Atkinson n'avait pas quitté la place ; il fredonnait une chanson et promenait sa canne à pommeau sur les objets environnants. Le visage du docteur eut une brusque contraction de dégoût, puis assuma une expression décidée.

— Je devrai refermer la porte, ou ce rat se glissera derrière moi, murmura-t-il à l'oreille de son compagnon. Mais je ressortirai dans deux minutes.

Il ouvrit rapidement la porte et la referma derrière lui, juste à temps pour parer une attaque du jeune homme au chapeau melon, qui, furieux, se laissa tomber sur une chaise. Flambeau se plongea dans l'examen d'une enluminure persane, pendue au mur, tandis que le Père Brown continuait à fixer la porte des yeux, l'air vague et comme étourdi. Quatre minutes après, la porte se rouvrit. Atkinson fut plus vif, cette fois. Il bondit en avant, tint la porte ouverte un instant, et cria :

— Eh ! Quinton, je voudrais…

De l'autre extrémité du bureau, la voix claire de Quinton lui répondit, bâillant à demi, dans un éclat de rire lassé :

— Oh ! je sais ce que tu veux. Tiens, et laisse-moi la paix. J'écris une chanson sur des paons bleus.

Une pièce d'or tomba dans le hall, et Atkinson, se baissant, l'attrapa avec une extrême dextérité.

— Enfin, voilà qui est fini, dit le docteur, et, fermant violemment la porte, il passa dans le jardin.

— Ce pauvre Léonard pourra enfin prendre un peu de repos, ajouta-t-il, s'adressant au Père Brown ; il restera enfermé là tout seul, pendant une heure ou deux.

— Oui, répondit le prêtre. Sa voix semblait bien gaie quand nous l'avons quitté.

Il regarda gravement autour de lui et vit la silhouette débraillée d'Atkinson, faisant sauter la pièce d'or dans sa poche, et derrière, dans le crépuscule violet, celle de l'Hindou, assis tout droit sur un talus de la pelouse, le visage tourné vers le soleil couchant. Puis il dit brusquement :

— Où est M Quinton ?

— Elle est montée à sa chambre, dit le médecin, c'est son ombre, là, sur le store.

Le Père Brown leva les yeux et examina, en fronçant les sourcils, la silhouette qui se découpait dans le cadre de la fenêtre éclairée.

— Oui, dit-il, c'est bien son ombre.

Il fit quelques pas et se laissa tomber sur un banc. Flambeau s'assit à ses côtés, mais le docteur appartenait à cette classe d'hommes énergiques qui passent leur vie debout. Il s'éloigna, en fumant, dans le crépuscule, et les deux amis restèrent seuls.

— Qu'avez-vous, mon Père ? demanda Flambeau.

Le Père Brown resta silencieux et immobile pendant un instant, puis il dit :

— On ne peut, sans être impie, être superstitieux. Mais il y a quelque chose dans l'air de cette maison… Je crois que c'est cet Hindou — jusqu'à un certain point.

Il se tut brusquement et observa la silhouette lointaine de l'Hindou qui était resté dans la même attitude rigide, comme en prière. Il semblait, à première vue, immobile, mais, en l'observant plus attentivement, le Père Brown s'aperçut qu'il se balançait très légèrement, suivant un mouvement rythmique, semblable à celui qui agitait les sommets sombres des arbres. Une brise légère glissait, en effet, le long des allées obscures du jardin, poussant devant elle quelques feuilles mortes.

Le paysage s'obscurcissait rapidement, comme à l'approche d'un orage, mais le prêtre et son compagnon pouvaient encore distinguer la silhouette d'Atkinson, le dos appuyé contre un arbre, l'air indifférent. M Quinton n'avait pas quitté la fenêtre. Le docteur se promenait vers l'extrémité de la serre ; le bout de son cigare errait de ce côté comme un feu follet. Et le fakir avait conservé son attitude rigide et continuait à osciller légèrement, tandis que les arbres, au-dessus de sa tête, s'inclinaient en hurlant, secoués par le vent. L'orage ne pouvait plus être loin.

— Quand cet Hindou nous a adressé la parole, continua le Père Brown, j'ai eu une sorte de vision, une vision de lui-même et du monde dans lequel il vit. Et pourtant il ne fit que répéter trois fois la même chose. Lorsqu'il dit, pour la première fois : « Je ne cherche rien », cela voulait dire simplement qu'il était impénétrable, que l'Asie ne livre pas ses secrets. Puis il répéta : « Je ne cherche rien », et je compris qu'il se suffisait à lui-même, comme un cosmos, qu'il n'avait besoin d'aucun Dieu et ne reconnaissait aucun péché. Lorsqu'il répéta, pour la troisième fois : « Je ne

cherche rien », ses yeux flambèrent. Et je compris qu'il entendait dire littéralement ce qu'il disait, que le néant était son désir et son foyer, qu'il avait soif de néant comme de vin, que seul l'anéantissement, la destruction…

Deux gouttes de pluie tombèrent, et, sans savoir pourquoi, Flambeau sursauta comme si elles l'avaient brûlé. Au même instant, le docteur, là-bas, à l'extrémité de la serre, se mit à courir vers eux en criant quelque chose qu'ils ne comprirent pas.

Lorsqu'il arriva sur eux, comme une bombe, Atkinson se trouvait non loin de la porte d'entrée. Le docteur le saisit convulsivement par le collet de son habit.

— Misérable, cria-t-il, que lui avez-vous fait ?

Le prêtre avait sauté debout et avait pris le ton de commandement d'un soldat.

— Pas de bataille ! dit-il froidement, nous sommes assez nombreux ici pour arrêter n'importe qui. Qu'y a-t-il, docteur ?

Le médecin pâlit.

— Quinton n'est pas bien, dit-il. Je l'ai aperçu à travers les vitres et je n'aime pas la manière dont il est couché. En tout cas, ce n'est pas ainsi qu'il était, lorsque je l'ai quitté.

— Allons le voir, dit le Père Brown d'une voix brève. Vous pouvez relâcher M. Atkinson. Je ne l'ai pas quitté des yeux depuis que nous avons entendu la voix de Quinton.

— Je resterai ici pour le garder à vue, dit Flambeau. Entrez vite.

Le docteur et le prêtre se précipitèrent vers le bureau, ouvrirent la porte et firent irruption dans la chambre. Ils faillirent tomber sur la grande table d'acajou, où le poète avait coutume d'écrire, car la chambre n'était éclairée que par la faible lueur d'un foyer ouvert qu'on entretenait près du malade. Au milieu de cette table, se trouvait une feuille de papier qu'on avait évidemment laissée là à dessein. Le docteur s'en saisit, la parcourut des yeux et la tendit au Père Brown, en criant : « Mon Dieu ! lisez donc. » Puis il plongea dans la serre où les fleurs dangereuses des tropiques semblaient retenir un dernier reflet du soleil couchant.

Le Père Brown relut trois fois les mots tracés sur le papier. Il ne s'y trouvait qu'une phrase : « Je me suis frappé moi-même, et pourtant je meurs assassiné ! » de l'écriture inimitable, pour ne pas dire illisible, de Léonard Quinton.

Puis le prêtre, sans se dessaisir du papier, se dirigea vers la serre, où il rencontra son ami dont le visage semblait exprimer l'énergie du désespoir.

— C'en est fait, dit Harris.

Dans le merveilleux décor artificiel des cactus et des azalées, ils trouvèrent Léonard Quinton, poète et romancier. Sa tête avait glissé, parmi les coussins du sofa, et ses longues boucles rousses balayaient le sol. Dans son flanc gauche se trouvait enfoncé le bizarre poignard qu'ils avaient ramassé dans le jardin, et sa main inerte en tenait encore le manche.

Au dehors, l'orage avait éclaté subitement et le jardin et les vitres étaient obscurcis par la pluie. L'attention du Père Brown semblait beaucoup plus attirée par le papier que par le cadavre. Il le considéra de tout près, comme s'il avait voulu le déchiffrer

dans la pénombre. Puis il l'éleva contre le jour et, au même instant, un éclair si brillant l'enveloppa que le papier en parut noir.

Puis l'obscurité tomba, avec un puissant roulement de tonnerre. Après le dernier coup, la voix du Père Brown s'éleva dans l'ombre :

— Docteur, dit-il, la forme de ce papier est mauvaise.

— Que voulez-vous dire ? demanda Harris, en fronçant les sourcils.

— Il n'est pas carré, répondit Brown. Il a un coin coupé. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Et comment voulez-vous que je le sache ? gronda le docteur. Où porterons-nous ce malheureux ? Il n'y a plus rien à faire.

— Non, répondit le prêtre, nous devons le laisser où il est et prévenir la police.

Mais il continua d'examiner le papier.

Comme ils rentraient dans le bureau, Brown s'arrêta devant la table et y remarqua une paire de ciseaux de toilette.

— Ah, dit-il avec une sorte de soulagement, voilà l'instrument dont il s'est servi. Et pourtant… Et son front se contracta.

— Oh, cessez donc de vous occuper de ce bout de papier, dit le docteur impatiemment. C'était une de ses manies. Il avait des centaines de feuilles semblables. Il coupait tout son papier ainsi.

Et il indiqua du doigt un tas de papier blanc placé sur une petite table. Le Père Brown en prit une feuille. Elle avait la même forme irrégulière.

— C'est bien cela, dit-il. Et voici les coins qu'il avait coupés.

Àla grande indignation de son compagnon, il se mit à les compter.

— C'est juste, remarqua-t-il, en souriant comme pour réclamer son indulgence. Il y a vingt-trois feuilles et vingt-deux coins coupés. Et, comme je vois que vous êtes impatient, nous allons rejoindre les autres.

— Qui préviendra sa femme ? demanda Harris. Voulez-vous vous en charger, pendant que j'enverrai un domestique prévenir la police ?

— Comme vous voudrez, dit le Père Brown, avec indifférence, et il sortit dans le hall.

Ici aussi il se trouva en présence d'un drame, ou plutôt d'une tragi-comédie. Flambeau était campé dans une attitude agressive dont il avait depuis longtemps perdu l'habitude, tandis que les bottes en l'air, sa canne et son chapeau melon projetés au loin, l'aimable Atkinson gigotait sur le sentier au bas du perron. Ce jeune homme s'était enfin lassé de l'attention quasi paternelle que lui témoignait Flambeau, et avait tenté de lui faire mordre la poussière. C'était là un jeu dangereux, car son abdication n'avait pas altéré les remarquables facultés de l'ex-roi des apaches.

Flambeau était sur le point de bondir sur son ennemi, afin de s'assurer de nouveau de lui, lorsque le prêtre lui frappa familièrement sur l'épaule.

— Réconcilie-toi avec M. Atkinson, mon ami, dit-il. Faites-vous mutuellement des excuses et souhaitez-vous une bonne nuit. Nous ne devons pas le retenir plus longtemps.

Et, tandis qu'Atkinson se relevait, avec quelque hésitation, pour ramasser su canne et son chapeau et se diriger vers la grille, le Père Brown dit d'un ton plus sérieux :

— Où est cet Hindou ?

Tous trois (car le médecin les avait rejoints) se tournèrent instinctivement vers cette partie de la pelouse, sous les arbres secoués par le vent dont les troncs violets rayaient la pénombre, où ils avaient vu, pour la dernière fois, l'homme brun répéter, en se balançant, ses étranges prières. L'Hindou avait disparu.

— Que le diable l'emporte, cria le docteur furieux, en frappant du pied. Je suis sûr maintenant que c'est ce moricaud qui a fait le coup.

— Je pensais que vous ne croyiez pas à la magie, dit tranquillement le Père Brown.

— Je n'y croyais pas, dit le docteur, en roulant des yeux. Tout ce que je sais, c'est que je détestais ce diable jaune, quand je pensais que ce n'était qu'un faux sorcier. Et que je le détesterai davantage encore, quand j'aurai appris que c'en était un vrai.

— Sa fuite, après tout, a peu d'importance, dit Flambeau. Car nous n'aurions pu faire valoir aucune preuve contre lui. Il est peu probable qu'un officier de police anglais attache la moindre importance à une histoire de suicide imposé à la victime par des pratiques de sorcellerie ou d'autosuggestion.

Dans l'entretemps, le Père Brown était rentré dans la maison pour annoncer à la veuve la mort de son mari.

Lorsqu'il en ressortit, il était grave et pâle, mais personne ne sut jamais ce qui se passa durant cette entrevue, même lorsque le mystère fut complètement éclairci.

Flambeau, qui causait tranquillement avec le médecin, fut surpris de voir son ami reparaître si rapidement à son côté ; mais Brown, sans s'inquiéter de lui, prit le docteur à part.

— Vous avez envoyé chercher la police, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Harris, ils doivent être ici dans dix minutes.

— Voulez-vous me rendre un service ? dit avec calme le prêtre. Le fait est que je collectionne ces curieuses histoires qui contiennent souvent, comme dans le cas, par exemple, de notre ami hindou, des éléments que l'on ne peut décemment consigner dans un rapport de police. Je voudrais que vous m'écriviez un rapport sur cette affaire, pour mon usage personnel. Votre profession réclame une haute intelligence, dit-il en fixant le docteur de ses yeux graves. Il me semble, à certains moments, que vous connaissez certains détails que vous n'avez pas cru bon de révéler. Ma profession est confidentielle, tout comme la vôtre, et je considérerai tout ce que vous m'écrirez comme strictement entre nous. Mais n'omettez rien.

Le médecin qui l'avait écouté rêveusement, la tête légèrement inclinée, regarda le prêtre bien en face, pendant un instant.

— Soit, dit-il, et, rentrant dans le bureau, il referma la porte derrière lui.

— Flambeau, dit le Père Brown, il y a un banc, là, sous la vérandah, où nous pourrions fumer à l'abri de la pluie. Tu es le seul

ami que j'aie au monde, et j'ai besoin de causer avec toi, ou peut-être de me taire avec toi.

Ils s'installèrent confortablement sur le banc. Contre son habitude, le Père Brown accepta un bon cigare et le fuma consciencieusement et silencieusement, tandis que la pluie sifflait en cinglant le toit.

— Mon ami, dit-il enfin, c'est une affaire bien bizarre, bien bizarre.

— Je crois bien, dit Flambeau, en dissimulant à peine un frisson.

— Tu l'appelles bizarre, et je l'appelle bizarre, et pourtant nous entendons par là deux choses totalement différentes. L'esprit moderne confond constamment ces deux idées : le mystère qui dérive du caractère merveilleux d'un objet et le mystère qui dérive de son caractère compliqué. C'est une des difficultés qu'il éprouve en présence des miracles. Un miracle est surprenant, mais il n'en est pas moins simple pour cela. Il ne peut être que simple puisque c'est un miracle. C'est la manifestation directe de la puissance de Dieu (ou du diable), au lieu d'être une manifestation indirecte de cette puissance par l'intermédiaire de la volonté naturelle ou humaine. Cette affaire est mystérieuse, pour toi, parce qu'elle est miraculeuse, parce que c'est quelque sorcellerie machinée par un méchant Hindou. Comprends-moi bien. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait là aucune action spirituelle ou diabolique. Le ciel et l'enfer savent seuls par suite de quelles influences ces tentations étranges s'emparent de la vie humaine. Mais, pour le moment, je me borne à dire ceci : Si c'est, comme tu le penses, de la magie, c'est merveilleux, mais ce n'est plus mystérieux — ce

n'est plus compliqué. L'essence d'un miracle est mystérieuse, mais son aspect est simple. Or l'aspect de cette affaire-ci est tout le contraire.

L'orage, qui s'était apaisé un instant, reprit de plus belle, et l'air vibra, comme par l'effet d'un lointain coup de tonnerre. Le Père Brown secoua la cendre de son cigare et poursuivit :

— Cette affaire a un caractère pervers, contourné et complexe, qui n'appartient pas aux coups directs portés par le ciel ou par l'enfer. Comme on peut suivre la trace sinueuse d'une limace, j'y suis la trace sinueuse d'un homme.

Un éclair éblouissant ouvrit brusquement son œil énorme, le ciel se referma sur lui comme une paupière, et le prêtre reprit :

— De toutes ces choses tortueuses, la plus tortueuse de toutes est la forme de ce morceau de papier. Elle m'est encore plus suspecte que celle du poignard qui tua Quinton.

— Tu parles du papier sur lequel il a confessé son suicide ? dit Flambeau.

— Je parle du papier sur lequel Quinton a écrit : « Je me suis frappé moi-même ; et pourtant je meurs assassiné ». La forme de ce papier, mon ami, était mauvaise ; je n'ai jamais rencontré une forme aussi mauvaise dans ce monde pervers.

— Il n'y avait qu'un coin coupé, dit Flambeau, et il paraît que Quinton taillait tout son papier ainsi.

— Il était coupé d'une manière bien bizarre, d'une manière qui répugne à mon goût et à mon imagination. Vois-tu, Flambeau, ce Quinton — que Dieu ait son âme ! — était peut-être une canaille,

à certains points de vue, mais c'était un artiste, par le crayon comme par la plume. Quoique son écriture fût difficile à lire, elle possédait quelque chose de noble, de hardi. Je ne puis prouver ce que je dis ; je ne puis rien prouver. Mais j'ai la conviction qu'il n'aurait jamais pu couper ce piètre bout de papier. S'il avait voulu, pour une raison ou pour une autre, tailler son papier — pour le faire rentrer dans une couverture, pour en faire un cahier, que sais-je ? — il aurait donné un tout autre coup de ciseau. Te souviens-tu de cette forme ? C'était une forme mesquine, une forme mauvaise. Comme ceci. T'en souviens-tu ?

Et il agita l'extrémité de son cigare dans l'ombre, devant lui, traçant si rapidement une série de carrés irréguliers, que Flambeau crut y voir d'ardents hiéroglyphes — de ces hiéroglyphes dont son ami lui avait parlé, qui sont indéchiffrables et n'en ont pas moins une signification néfaste.

— Mais, dit-il, tandis que le prêtre remettait son cigare en bouche et se renversait dans son siège, les yeux au plafond, à supposer que quelqu'un d'autre ait employé ces ciseaux, pourquoi aurait-il, en coupant des bouts de papier, forcé Quinton à se suicider ?

Le Père Brown, toujours renversé dans son siège, les yeux toujours au plafond, prit son cigare en main et dit :

— Quinton ne s'est pas suicidé.

Flambeau sursauta.

— Que le diable m'emporte, cria-t-il, pourquoi alors a-t-il avoué l'avoir fait ?

Le prêtre se pencha en avant, les coudes appuyés sur les genoux, les yeux baissés, et dit d'une voix basse et distincte :

— Il ne l'a jamais avoué.

Flambeau laissa tomber son cigare.

— Tu veux dire, murmura-t-il, que c'est un faux ?

— Non, répondit le Père Brown, c'est bien l'écriture de Quinton.

— Oh ! tu vois bien, dit Flambeau irrité. Quinton a écrit : « Je me suis frappé moi-même », de sa main, sur un simple morceau de papier…

— D'une mauvaise forme, ajouta l'autre, avec calme.

— Au diable sa forme ! cria Flambeau. Que vient-elle faire là-dedans ?

— Il y avait vingt-trois feuilles taillées, conclut Brown imperturbablement, et je n'ai retrouvé que vingt-deux coins. Il faut donc que l'un de ces coins ait été détruit, sans doute celui de la feuille en question. Cela ne te dit rien ?

Le visage de Flambeau s'éclaira et il dit :

— Il y avait quelque chose d'écrit par Quinton, d'autres mots tels que : « On vous dira que je me suis frappé moi-même », ou « ne croyez pas que… »

— Tu brûles, comme disent les enfants, repartit son ami. Mais le coin mesure à peine un demi-centimètre ; il n'y avait pas place, même pour un mot. Peux-tu songer à quelque chose d'à peine

plus grand qu'une virgule, que cette créature diabolique dût faire disparaître comme le témoignage de son crime ?

— Je ne puis songer à rien, dit enfin Flambeau.

— Et si c'étaient des guillemets ? dit le prêtre en jetant son cigare qui rougit l'ombre, au loin, comme une étoile filante.

L'autre resta confondu et le Père Brown reprit, comme s'il en revenait à l'origine de l'affaire :

— Léonard Quinton était un romancier, et écrivait un roman oriental traitant de sorcellerie et d'hypnotisme. Il…

Àce moment, la porte s'ouvrit brusquement derrière eux et le docteur sortit, coiffé de son chapeau. Il mit une longue enveloppe entre les mains du prêtre.

— Voilà le document que vous désirez, dit-il. Il est temps que je rentre chez moi. Bonsoir.

— Bonsoir, répéta le Père Brown, tandis que le docteur gagnait vivement la grille. Il avait laissé la porte d'entrée ouverte, de sorte qu'un rai de lumière éclairait la vérandah. À la lueur de cette lumière, le prêtre ouvrit l'enveloppe et lut ce qui suit :

« Mon cher Père Brown — Vicisti, Galilæe ! Autrement dit, maudits soient vos yeux qui sont trop perçants. Est-il possible qu'il y ait quelque chose de vrai dans tout ce que vous prêchez ?

« Depuis mon enfance, j'ai mis ma foi dans la Nature et dans toutes les fonctions, dans tous les instincts naturels, sans aucune considération pour ce que l'on est convenu d'appeler leur moralité ou leur immoralité. Bien avant que je ne devienne médecin, lorsque je n'étais encore qu'un écolier apprivoisant des souris et

des araignées, je croyais que la meilleure chose au monde était d'être un bon animal. Mais, pour l'instant, cette conviction est ébranlée en moi. Je me suis fié à la Nature, mais il me semble que la Nature trahit parfois son homme. Peut-il y avoir quelque chose de vrai dans vos absurdités ? Ma parole, je deviens morbide.

« J'aimais la femme de Quinton. Quel mal y avait-il à cela ? C'était une impulsion de la nature, et n'est-ce pas l'amour qui fait tourner le monde ? Je considérais aussi, en toute sincérité, qu'elle serait plus heureuse avec un animal sain, tel que moi, qu'avec ce cruel petit maniaque. Quel mal y avait-il à cela ? Je ne faisais qu'envisager les faits, en homme de science. Elle aurait été plus heureuse.

« Suivant ma croyance, j'étais libre de tuer Quinton. Sa mort eût été un soulagement pour tout le monde, même pour lui. Mais, en tant que sain animal, je ne prétendais pas me tuer moi-même. Je me décidai donc à ne pas agir, avant d'avoir l'occasion d'agir à coup sûr. Cette occasion se présenta d'elle-même ce matin.

« Je suis entré en tout trois fois dans le bureau de Quinton aujourd'hui. La première fois que je le vis, il ne me parla que d'une lugubre histoire, intitulée la Malédiction d'un Saint, qu'il était en train d'écrire. Il y était question d'un ermite hindou qui forçait un colonel anglais à se tuer, par la seule force de sa volonté. Il me montra les dernières pages et me lut même le dernier paragraphe qui se terminait à peu près ainsi : « Le conquérant du Pundjab, qui n'était plus qu'un squelette jauni mais encore gigantesque, parvint à se dresser sur son coude et murmura, dans un souffle, à l'oreille de son neveu : Je me suis frappé moi-même ; et pourtant je meurs assassiné ! » Par une chance extraordinaire, il se fit que

ces derniers mots se trouvaient écrits au sommet d'une nouvelle page. Je quittai la chambre et sortis dans le jardin, enivré à l'idée de cette merveilleuse occasion qui s'offrait à moi.

« Nous nous promenâmes autour de la maison, et deux autres incidents vinrent encore favoriser mes plans. Vos soupçons se portèrent sur un Hindou, et vous trouvâtes un poignard dont cet Hindou aurait très bien pu se servir. J'en profitai pour fourrer ce poignard en poche, et je retournai dans le bureau de Quinton, dont je refermai la porte à clef ; puis, je lui administrai son soporifique. Il ne voulait pas répondre à Atkinson, mais je l'engageai à le faire, parce qu'il me fallait avoir la preuve que Quinton était vivant, au moment où je quittais son bureau pour la deuxième fois. Quinton était couché dans la serre, et je repassai dans le bureau. Je suis assez habile de mes mains et, en moins de deux minutes, j'accomplis tous mes préparatifs. Je jetai tout le reste du roman de Quinton dans le foyer, où il fut consumé. J'observai alors que les guillemets pouvaient me trahir. Je les coupai, et pour faire paraître la chose naturelle, je taillai de même le reste du cahier de papier. Puis je sortis, laissant derrière moi, sur la table, la confession du suicide de Quinton, tandis que son auteur était encore vivant, mais profondément endormi, dans la serre.

« Ma troisième action fut plus audacieuse. Vous pouvez la deviner. Je fis semblant d'avoir vu Quinton mort, et je me précipitai vers la chambre. Je vous retardai à l'aide de ce papier et, grâce à mon habileté de chirurgien, je tuai Quinton, tandis que vous lisiez sa confession. Il était sous l'influence du soporifique. Je plaçai sa main sur le manche du poignard et l'enfonçai dans sa poitrine. La forme du couteau était si singulière que seul un opéra-

teur eût pu calculer l'angle auquel il aurait pu percer le cœur. Je me demande si vous avez noté ce détail.

« Lorsque j'eus fini, un phénomène extraordinaire se produisit. La Nature me trahit. Je me sentis malade. J'éprouvai l'impression d'avoir fait quelque chose de mal. Je crois que mon cerveau se détraque. Je ressens une sorte de joie désespérée à l'idée que j'ai dit la chose à quelqu'un, que je ne serai pas seul à porter ce poids, si je me marie un jour et si j'ai des enfants. Que se passe-t-il en moi ?… Est-ce que je deviens fou, ou bien peut-on éprouver des remords, tout comme si l'on sortait d'un poème de Byron ! Je ne peux plus écrire. — James Erskine Harris. »

Le Père Brown plia soigneusement la lettre et la glissa dans la poche intérieure de son habit. Au même instant, la sonnette de la grille tinta violemment et il vit, sur la route, reluire les imperméables humides de quelques policemen.

Les Péchés du prince Saradine

Lorsque Flambeau quitta son bureau de Westminster, pour prendre un mois de vacances, il loua un petit bateau à voile, si petit qu'il servait le plus souvent comme canot à rames. Le détective parcourut ainsi les étroites rivières des comtés de l'Est, si étroites que le bateau semblait une nef magique, voguant sur des prairies et des champs de blé. L'embarcation était juste assez grande pour deux personnes ; il n'y avait place que pour les choses indispensables, et Flambeau l'avait approvisionné en tout ce que sa philosophie lui faisait considérer comme tel. Son chargement se réduisait apparemment à quatre classes d'objets : du

saumon en boîte, pour le cas où le navigateur aurait envie de manger ; plusieurs revolvers chargés, pour le cas où il aurait envie de se battre ; une bouteille de cognac, pour le cas, je suppose, où il se trouverait mal ; et un prêtre, pour le cas où la mort le surprendrait en route. Avec ce léger bagage, Flambeau descendait lentement le courant des rivières du Norfolk, se proposant d'atteindre les lagunes de la côte, mais se délectant, dans l'entretemps, à la vue des jardins et des prairies bordant les rives, et des châteaux et des villages réfléchis dans l'eau limpide, comme dans un miroir. Il s'arrêtait pour pêcher, dans les bassins formés par la rivière et dans les trous formés par ses boucles, et naviguait, de préférence, à l'ombre des rives.

En vrai philosophe, Flambeau n'avait donné aucun but précis à son voyage, mais, toujours en vrai philosophe, il lui avait donné un prétexte. Il poursuivait un projet auquel il attachait juste assez d'importance pour que son succès couronnât dignement ses vacances, sans que son échec pût, le moins du monde, les gâter. Jadis, à l'époque où il était le roi des voleurs et l'homme le plus célèbre de Paris, il avait fréquemment reçu des lettres de félicitation ou d'injures, ou même des déclarations d'amour. Une de ces missives était, il ne savait trop pourquoi, restée dans sa mémoire. C'était une simple carte de visite sous enveloppe, avec un timbre anglais. Au verso de la carte, on avait écrit quelques mots, en français, à l'encre verte : « Si vous prenez jamais votre retraite pour devenir respectable, venez me voir. Je désire faire votre connaissance, car j'ai fait celle de tous les grands hommes de mon temps. Votre dernier truc, par lequel vous avez réussi à faire arrêter un détective par un de ses collègues, est l'action la plus brillante de l'histoire de France. » Au recto, on lisait, gravée sui-

vant la mode du jour, l'inscription suivante : « Prince Saradine, maison des Roseaux, île des Roseaux, Norfolk ».

Flambeau ne s'était guère inquiété du prince, à cette époque. Il avait appris pourtant qu'il avait été l'un des hommes les plus brillants et les plus élégants du Sud de l'Italie. Il avait, disait-on, dans sa jeunesse, enlevé une femme mariée appartenant à la noblesse. Cette escapade, très fréquente dans la haute société, n'aurait pas laissé de traces, s'il ne s'y était mêlé une deuxième tragédie : le suicide supposé du mari trompé, qui se serait jeté du haut d'un précipice, en Sicile. Le prince habitait alors Vienne, mais il n'avait cessé de voyager, durant ces dernières années. Lorsque Flambeau, suivant l'exemple du prince, renonça à sa célébrité européenne pour se retirer en Angleterre, il se dit que le moment était venu de surprendre cet éminent exilé dans les lagunes du Norfolk. Il ne savait pas le moins du monde s'il pourrait découvrir sa retraite, qui était, en effet, modeste et bien cachée. Le fait est qu'il la découvrit beaucoup plus tôt qu'il ne s'y attendait.

Les deux amis amarrèrent avec soin leur bateau contre une rive couverte de hautes herbes et d'arbres étêtés. Ils avaient godillé toute la soirée et s'étaient endormis plus tôt que de coutume. Ils se réveillèrent avant qu'il fît clair. Pour parler plus correctement, ils se réveillèrent avant que le soleil les éclairât, car une grosse lune jaune se couchait à peine derrière la forêt de hautes herbes, au-dessus de leurs têtes, et le ciel, d'un bleu violet nocturne, restait cependant brillant. Flambeau et Brown évoquèrent simultanément leurs souvenirs d'enfance ; ils songèrent à cette époque féerique et aventureuse, où les hautes herbes se referment au-dessus de nous, comme des arbres. Les marguerites, se détachant sur l'orbe énorme de la lune à son déclin, sem-

blaient des marguerites géantes, et les pissenlits semblaient des pissenlits géants. Ils évoquèrent involontairement la bordure du papier de leur chambre d'enfant. La berge était si haute qu'ils se trouvaient en dessous des racines des buissons et des plantes, et qu'ils devaient lever la tête pour regarder l'herbe.

— Bigre ! dit Flambeau, c'est comme si nous étions entrés dans le royaume des fées.

Le Père Brown, assis tout droit dans le bateau, se signa. Son geste fut si brusque que son ami surpris lui demanda ce qui lui prenait.

— Les gens qui écrivaient des ballades, au moyen âge, répondit le prêtre, s'y connaissaient mieux que toi. Il se passe un tas de choses dans le royaume des fées.

— Ta, ta, ta ! dit Flambeau. Il ne peut se passer que des choses agréables sous une lune aussi innocente. Je propose de poursuivre notre route, dès maintenant, et de voir ce qui surviendra. Nous pouvons mourir avant de retrouver une pareille lune.

— Soit, répondit le Père Brown. Je n'ai jamais dit qu'il était toujours mal de pénétrer dans ce royaume. J'ai dit seulement que c'était toujours dangereux.

Ils descendirent lentement le courant de la rivière qui s'élargissait. Le violet intense du ciel et l'or pâle de la lune s'atténuèrent toujours davantage et finirent par se fondre dans ce vaste cosmos incolore qui précède les couleurs de l'aube. Lorsque les premières bandes de rouge, d'or et de gris déchirèrent le ciel, d'un bout à l'autre de l'horizon, ils s'aperçurent qu'elles étaient interrompues par la masse noire d'un village ou d'une ville assise,

droit devant eux, au bord de l'eau. Le crépuscule s'éclaircit avant qu'ils eussent passé sous ses toits et sous ses ponts. Ils virent distinctement les maisons, avec leurs vastes toits surplombants, semblables à un troupeau de vaches énormes, grises et rouges, qui seraient descendues s'abreuver à la rivière. L'aube, de plus en plus blanche, se confondait déjà avec le jour, avant qu'ils ne vissent aucune créature vivante sur les ponts et sur les quais de la ville silencieuse. Ils aperçurent enfin, appuyé sur un poteau, au bord de l'eau dormante, un individu, l'air cossu et pacifique, en manches de chemise, avec un visage aussi rond que la lune qui venait de disparaître, entouré d'un halo de favoris roux. Mû par une impulsion qui échappe à toute analyse, Flambeau se dressa de toute sa hauteur, dans le bateau, et, après avoir hélé l'homme, lui demanda s'il connaissait l'île des Roseaux ou la maison des Roseaux. Le sourire de l'homme cossu se fit plus accueillant, et il indiqua du doigt, en aval, le prochain coude de la rivière. Flambeau poussa de l'avant, sans plus de commentaires.

Le bateau doubla plusieurs boucles herbues et glissa le long de maintes berges silencieuses, mais, avant que les deux amis eussent eu le temps de se lasser de leurs recherches, ils aboutirent, après un brusque tournant, à une sorte d'étang ou de lac dont l'aspect les surprit. Au milieu de cette large pièce d'eau bordée, de toutes parts, par des roseaux, se trouvait un long îlot peu élevé, le long duquel courait une longue habitation, basse d'étage. C'était une sorte de bungalow, construit en bambou ou en quelqu'autre roseau tropical. Les bambous dressés, qui formaient les murs, étaient d'un jaune pâle ; les bambous couchés, qui formaient le toit, étaient d'un brun ou d'un rouge plus foncé. À ce détail près, cette longue habitation était d'un aspect tout à fait monotone. La brise matinale agitait les roseaux, autour de l'île, et

sifflait à travers les interstices de l'étrange maison, comme dans une gigantesque flûte de Pan.

— Pardieu ! cria Flambeau, nous y voilà enfin ! Voilà l'île des Roseaux, s'il y eut jamais une île de ce nom. Voilà la maison des Roseaux, ou je me trompe fort. Je crois que ce gros homme, avec ses favoris, était un elfe.

— Peut-être, remarqua impartialement le Père Brown. Mais, si c'était un elfe, c'était un mauvais elfe.

Tandis qu'il parlait, l'impétueux Flambeau avait poussé son bateau contre la rive, à travers les roseaux bruissants, et les deux compagnons, ayant abordé le bizarre îlot, se trouvèrent auprès de la curieuse et silencieuse maison.

Le derrière de l'habitation était tourné vers la rivière et vers l'unique débarcadère. L'entrée principale était de l'autre côté, et donnait sur le long jardin formé par l'îlot. Pour l'atteindre, les visiteurs durent suivre un étroit sentier, courant autour de trois côtés de la maison, sous l'avant-toit. À travers trois fenêtres différentes, de trois côtés différents, ils purent voir, à l'intérieur, une longue chambre bien éclairée, dont les murs, lambrissés de bois clair, étaient garnis d'un grand nombre de glaces. La table était mise, comme en prévision d'un lunch raffiné. La porte d'entrée était flanquée de deux vases bleu turquoise. Le domestique qui les reçut, — l'air lugubre et indolent — leur murmura discrètement que le prince Saradine était absent, pour le moment, mais qu'il devait revenir bientôt. La maison était préparée pour le recevoir, ainsi que ses hôtes. Lorsqu'il lut, sur la carte que lui tendait Flambeau, les quelques mots tracés à l'encre verte, un éclair d'intérêt illumina son visage morne et parcheminé, et ce ne fut

pas sans quelque hésitation qu'il proposa aux deux étrangers d'attendre.

— Son Altesse peut être de retour d'un instant à l'autre, dit-il, et elle serait désolée d'avoir manqué un visiteur invité par elle. Nous avons l'ordre de tenir un déjeuner froid toujours prêt, au cas où ses amis surviendraient à l'improviste, et je suis convaincu qu'elle désirerait me voir vous l'offrir.

Flambeau, dont cette nouvelle aventure excitait la curiosité, accepta avec empressement, et suivit le vieux domestique qui l'introduisit cérémonieusement dans la chambre lambrissée de bois clair. Cette salle ne présentait rien de particulier, si ce n'est une succession de fenêtres larges et basses, alternant avec une série de glaces également larges et basses, qui donnaient à l'ensemble un caractère aérien et immatériel. On avait l'impression de déjeuner en plein air. Un ou deux cadres, d'un caractère familier, ornaient les coins de la chambre. L'un était une grande photographie d'un tout jeune homme en uniforme ; l'autre un croquis à la sanguine de deux garçons à longs cheveux. Comme Flambeau lui demandait si l'officier était le prince, le domestique répondit brièvement que non ; c'était, dit-il, le frère cadet du prince, le capitaine Étienne Saradine. Puis il se tut brusquement et ne sembla plus désireux de continuer la conversation.

Après qu'on leur eut servi un café exquis et des liqueurs, les deux hôtes visitèrent le jardin, la bibliothèque, et la gouvernante, une matrone au teint sombre, avenante et majestueuse, comme une madone plutonique. Ils apprirent qu'elle était, avec le vieux domestique, la dernière survivante de l'ancien ménage du prince ; tous les autres serviteurs, actuellement dans la maison, avaient été recrutés dans les environs par la gouvernante. Cette

dame répondait au nom de M Anthony, mais elle avait un léger accent italien, et Flambeau en conclut qu'Anthony devait être la version anglaise d'un nom de sonorité plus latine. M. Paul, le domestique, avait aussi un aspect vaguement étranger, mais ses manières et son langage étaient bien anglais, comme ceux de beaucoup de domestiques mâles de la noblesse cosmopolite.

Si charmante et extraordinaire qu'elle fût, la maison dégageait une étrange tristesse lumineuse. Les heures y semblaient des journées. Les longues chambres, abondamment éclairées, étaient pleines de jour, mais d'un jour mort. Et, à travers le bruit des conversations, du tintement des verres ou des pas des serviteurs, on pouvait constamment entendre le murmure mélancolique de la rivière.

— Nous nous sommes trompés de chemin et avons abouti à un mauvais lieu, dit le Père Brown, regardant, par la fenêtre, les roseaux gris-verts et le courant argenté. Peu importe ; il est parfois possible à un brave homme de faire du bien dans un mauvais lieu.

Quoique d'ordinaire silencieux, le Père Brown était un petit homme étrangement sympathique. Durant les quelques heures interminables qu'il séjourna dans la maison des Roseaux, il pénétra inconsciemment plus avant dans ses secrets que son ami, le détective. Il possédait cet art de se taire à propos, qui provoque les confidences, et, sans rien leur demander, il obtint, de ses nouvelles relations, toutes les informations qu'on aurait pu en obtenir. Le domestique était, il est vrai, d'une nature peu communicative. Il manifestait une affection bourrue et presque animale pour son maître, qui, disait-il, avait souffert de beaucoup d'injustices. Il en voulait surtout, semblait-il, au frère de Son Altesse, au seul

nom duquel il avançait la mâchoire et contractait son nez de perroquet, dans un ricanement dédaigneux. Le capitaine Étienne était, paraît-il, un bon à rien et avait soustrait à son frère des sommes considérables. Celui-ci, incapable de rien lui refuser, avait été contraint de quitter la bonne société dans laquelle il vivait et de se retirer ici. C'est tout ce que le prêtre put obtenir de Paul ; et Paul n'était évidemment pas impartial.

La gouvernante italienne était moins taciturne, en raison des griefs que, selon Brown, elle devait nourrir. La crainte que son maître semblait lui inspirer n'était pas dépourvue d'une certaine âcreté. Flambeau et son ami se trouvaient dans la chambre aux glaces, examinant l'esquisse représentant les deux garçons, lorsqu'elle entra vivement pour y chercher quelque chose. Chaque fois que quelqu'un entrait dans cette chambre brillante, son image était immédiatement réfléchie dans quatre ou cinq glaces, ce qui permit au Père Brown, sans se retourner, de s'arrêter au milieu d'une remarque critique. Mais Flambeau, qui examinait le dessin de près, disait déjà à haute voix :

— Les frères Saradine, je suppose. Ils ont tous deux l'air assez innocent. Il serait difficile de dire quel est le bon et quel est le mauvais.

Puis, s'apercevant de la présence de la dame, il détourna la conversation et sortit dans le jardin. Mais le Père Brown continua à regarder le dessin et M Anthony continua à regarder le Père Brown.

Elle avait de grands yeux bruns tragiques, et tous les traits de son visage olive exprimaient une perplexité curieuse et presque pénible — comme si elle s'était efforcée de reconnaître l'identité

d'un étranger ou le but qu'il poursuivait. Peut-être l'habit du petit prêtre réveilla-t-il, dans son âme méridionale, quelque souvenir de confession, ou peut-être s'imagina-t-elle qu'il en savait plus long qu'il ne voulait laisser paraître. Le fait est qu'elle lui dit, à mi-voix, comme à un complice :

— Il a raison, votre ami, dans un certain sens, lorsqu'il dit qu'il serait difficile de distinguer l'un de l'autre les deux frères. Oh ! il serait difficile, il serait rudement difficile de dire quel est le bon !

— Je ne vous comprends pas, répondit le Père Brown, en s'éloignant.

La femme se rapprocha d'un pas, les sourcils menaçants, en baissant brutalement la tête, comme un taureau fonçant sur l'ennemi.

— Il n'y en a pas, siffla-t-elle. Le capitaine est certainement coupable d'avoir enlevé tout cet argent à son frère, mais je ne pense pas que ce soit par bonté que le prince le lui ait donné. Le capitaine n'est pas le seul qui ait quelque chose à se reprocher.

Le visage du prêtre s'éclaira et il murmura, à part lui, le mot « chantage ». À cet instant, la femme se retourna, pâlit et faillit tomber. La porte s'était ouverte silencieusement, et le pâle Paul se dressait, comme un spectre, sur le seuil. Grâce à la disposition des murs et des glaces, il leur sembla que cinq Pauls étaient entrés par cinq portes différentes.

— Son Altesse, annonça-t-il, vient d'arriver.

Un homme venait de passer devant la première fenêtre, apparaissant sur la vitre baignée de soleil comme un acteur sur la scène éclairée par la rampe. L'instant d'après il se trouvait devant

la dernière fenêtre, et les nombreuses glaces de la chambre réfléchirent son profil d'aigle et sa démarche alerte. Il se tenait encore droit, mais ses cheveux étaient blancs et son teint d'un jaune d'ivoire. Il avait le nez romain, court et recourbé qu'accompagnent en général des joues maigres et un menton accusé ; le bas de son visage était en partie masqué par ses moustaches et son impériale. Ses moustaches étaient beaucoup plus noires que sa barbe, ce qui lui donnait l'air quelque peu théâtral. Il était vêtu avec une grande élégance, portant un haut de forme blanc, une orchidée à la boutonnière, un gilet jaune, et des gants jaunes qu'il agitait en marchant. Lorsqu'il arriva à la porte d'entrée, les deux amis entendirent Paul l'ouvrir, tandis que le nouvel arrivant s'exclamait gaiement :

— Tu vois, je suis venu.

Paul s'inclina avec raideur et répondit d'une manière inintelligible. Pendant quelques minutes, leur conversation se fit indistincte.

Puis le domestique annonça :

— Tout est prêt pour vous recevoir.

Et le prince Saradine, agitant toujours ses gants, entra dans la chambre pour souhaiter la bienvenue à ses hôtes. La même vision se reproduisit : cinq princes entrèrent dans la chambre par cinq portes.

Saradine déposa son chapeau blanc et ses gants jaunes sur la table et tendit cordialement la main aux deux amis.

— Enchanté de vous voir ici, monsieur Flambeau, dit-il. Je vous connaissais très bien de réputation, si vous me permettez

cette remarque indiscrète.

— Comment donc, répondit Flambeau en riant. Je ne suis pas susceptible. Bien peu de vertus résistent à la gloire.

Le prince lui lança un regard pénétrant, pour voir si cette réplique masquait quelque allusion personnelle. Puis il offrit, en souriant, des chaises à la ronde.

— C'est une agréable petite résidence, dit-il d'un air détaché. Il n'y a pas, je pense, grand'chose à faire en fait de distraction, mais la pêche est excellente.

Le prêtre qui le fixait avec le regard grave d'un petit enfant, était hanté par une de ces impressions qui échappent à toute définition. Il examinait ses cheveux gris soigneusement bouclés, son teint jaune, sa taille élancée et sa tenue recherchée. Sans être artificiels, ses traits étaient peut-être un peu trop prononcés, comme le déguisement d'un acteur. L'indicible intérêt de cette figure gisait ailleurs, dans la structure générale du visage. Brown était tourmenté par l'idée vague qu'il avait déjà vu cet homme quelque part. Il lui apparaissait comme un ancien ami déguisé. Puis il songea aux glaces, et attribua cette impression à l'effet psychologique produit par la multiplication de ces masques humains.

Le prince Saradine répartit ses attentions entre ses deux hôtes, avec beaucoup d'entrain et de tact. Trouvant le détective enclin au sport et désireux de bien employer ses vacances, il guida Flambeau et son bateau à l'endroit le plus poissonneux de la rivière. Il revint, après vingt minutes, auprès du Père Brown, installé dans la bibliothèque, et s'ingénia, avec une égale courtoisie, à satisfaire les goûts plus philosophiques du prêtre. Il semblait

être à la fois bon pêcheur et grand liseur, quoique ses connaissances littéraires ne fussent pas toutes des plus édifiantes. Il connaissait cinq ou six langues — surtout leurs termes d'argot. Il avait évidemment passé sa vie dans cinq ou six grandes villes, parmi une société très mêlée, car ses histoires les plus gaies avaient pour scène des tripots de joueurs ou des repaires de fumeurs d'opium, et pour acteurs des pionniers australiens et des brigands italiens. Brown savait que Saradine avait passé ses dernières années de vie mondaine à voyager, mais il ne se doutait pas qu'il avait visité des endroits si mal famés et si divertissants.

Malgré sa dignité d'homme du monde, le prince Saradine répandait autour de lui, pour un observateur aussi pénétrant que le prêtre, une atmosphère trouble et même suspecte. Son visage était raffiné, mais son œil avait quelque chose de sauvage ; il avait des tics nerveux, comme les gens dont la constitution est ébranlée par l'alcool ou par des excitants ; et il n'avait pas même la prétention de diriger sa maison. Il s'en remettait entièrement, à ce point de vue, à ses deux vieux serviteurs, surtout au domestique qui semblait le véritable maître de la maison. M. Paul était évidemment plus qu'un domestique ; il occupait la situation d'un intendant, ou même d'un régisseur. Il mangeait à part, mais avec presque autant d'apparat que son maître ; les autres serviteurs le craignaient, et, lorsqu'il consultait le prince, ses manières étaient à la fois respectueuses et autoritaires — comme celles d'un homme d'affaires. La sombre gouvernante n'était qu'une ombre en comparaison ; elle semblait s'effacer entièrement devant le domestique, et Brown ne surprit plus aucune de ces confidences volcaniques, comme celle au cours de laquelle elle lui avait révélé la situation respective des deux frères. Le prince était-il réellement exploité par le capitaine absent ? C'est un fait dont le prêtre

ne put s'assurer, mais il y avait, dans l'allure de Saradine, quelque chose d'inquiet et de furtif qui rendait une telle hypothèse fort plausible.

Lorsqu'ils rentrèrent enfin dans la longue chambre aux multiples fenêtres et aux multiples glaces, le soir doré commençait à descendre sur l'eau et sur la saulaie des berges. Et l'on entendait au loin la voix d'un butor, comme si quelqu'un avait joué du tambour. La même impression de conte de fées, triste et néfaste, traversa l'esprit du prêtre comme un léger nuage gris.

— Je voudrais bien voir rentrer Flambeau, murmura-t-il.

— Croyez-vous à la fatalité ? demanda brusquement le prince Saradine.

— Non, répondit son hôte, je crois au Jugement dernier.

Le prince se détourna de la fenêtre et le regarda d'une manière bizarre. Son visage restait dans l'ombre, devant le soleil couchant.

— Que voulez-vous dire ? reprit-il.

— Je veux dire que ce que nous voyons ici est l'envers d'une tapisserie, repartit le Père Brown. Les choses qui se passent ici semblent n'avoir aucun sens ; elles en ont un ailleurs. Ailleurs le châtiment frappera le vrai coupable. Il semble souvent tomber ici sur un autre.

Le prince émit un son inarticulé, comme un animal ; ses yeux brillaient étrangement dans son visage assombri. Une nouvelle et subtile hypothèse éclata silencieusement dans le cerveau du prêtre. Ce singulier mélange de faconde et de brusquerie que pos-

sédait Saradine, cacherait-il autre chose ? Le prince était-il parfaitement sain d'esprit ? Il répétait : « Sur un autre, sur un autre », beaucoup plus souvent que le tour naturel de la conversation ne le permettait.

Le Père Brown perçut enfin la cause de ce trouble. Il vit, dans la glace en face de lui, s'ouvrir la porte. Le silencieux M. Paul se tenait sur le seuil.

— Je crois bien faire en vous prévenant tout de suite, dit-il, avec cette même raideur qui le faisait ressembler au vieil homme d'affaires de la famille : un bateau conduit par six rameurs vient d'aborder au débarcadère, et un gentleman est assis à l'arrière.

— Un bateau ! répéta le prince, un gentleman ? et il se leva.

Il se fit un silence, ponctué seulement par la voix singulière du butor dans les roseaux. Et soudain, avant que personne n'eût pu parler, une nouvelle silhouette se profila successivement sur les trois fenêtres baignées de soleil, comme celle du prince, quelques heures auparavant. Si ce n'est par le caractère aquilin du visage, les deux physionomies n'avaient rien de semblable. Au lieu du haut de forme blanc flambant neuf de Saradine, apparut un vieux chapeau, de forme antique et démodée. Sous ce chapeau, se dessinait un jeune visage très grave, complètement rasé, le menton bleu résolu, et évoquant vaguement l'aspect d'un jeune Napoléon. Cette comparaison était favorisée par quelque chose d'antique et de bizarre dans toute la mine du jeune homme, comme s'il n'avait jamais pris la peine de changer la mode suivie par ses ancêtres. Il était vêtu d'une vieille redingote bleue, d'un gilet rouge, de coupe militaire, et de pantalons blancs d'une étoffe grossière, comme on en portait il y a cinquante ans, mais qui pa-

raîtraient singulièrement démodés aujourd'hui. Au milieu de toute cette friperie, son visage olivâtre semblait étrangement jeune et était empreint d'une sincérité quasi monstrueuse.

— Tonnerre, cria le prince Saradine, et, mettant son chapeau blanc, il courut vers la porte d'entrée qu'il ouvrit toute large, dans le soleil couchant.

Le nouveau venu et sa suite s'étaient, dans l'entretemps, rangés sur la pelouse, comme une armée sur la scène. Les six rameurs avaient halé leur bateau sur la rive et le gardaient, dans une attitude menaçante, tenant leurs rames toutes droites comme des lances. Ils avaient le teint basané et quelques-uns portaient des boucles d'oreilles. L'un d'eux se tenait en avant, aux côtés du jeune homme au visage olivâtre et au veston rouge, et portait une longue boîte noire de forme peu familière.

— Votre nom, demanda le nouveau venu, est bien Saradine ?

Le prince répondit affirmativement, d'un air détaché.

Le jeune homme avait des yeux bruns et le regard lourd comme celui d'un chien ; ils différaient, autant que faire se peut, des yeux gris, inquiets et brillants du prince. Pourtant, une fois de plus, le Père Brown fut tourmenté par l'idée qu'il avait vu quelque part la réplique de ce visage. Mais il se souvint, encore une fois, de l'effet produit par la disposition des glaces de la chambre.

— Au diable ce palais de glaces ! murmura-t-il. Toutes les images s'y multiplient. C'est comme dans un cauchemar.

— Si vous êtes le prince Saradine, reprit le jeune homme, je puis vous dire mon nom. Je m'appelle Antonelli.

— Antonelli, repartit le prince nonchalamment. Il me semble me souvenir de ce nom.

— Permettez-moi de me présenter, dit l'Italien.

De sa main gauche, il souleva poliment son haut de forme démodé, et de sa droite il allongea au prince Saradine une gifle si retentissante que son chapeau blanc roula en bas des escaliers et qu'un des vases bleus chancela sur son piédestal.

Quels que pussent être ses autres défauts, le prince n'était évidemment pas un lâche. Il sauta à la gorge de son ennemi et le fit presque tomber sur la pelouse. Mais ce dernier parvint à se dégager, avec un empressement non dépourvu d'une certaine politesse.

— C'est entendu, dit-il haletant. Je vous ai insulté, je vous offrirai réparation. Marco, ouvre cette caisse.

L'homme aux boucles d'oreilles, à côté de lui, ouvrit la longue boîte noire qu'il portait, et en retira deux longues rapières italiennes ornées de superbes poignées d'acier, qu'il planta dans la pelouse. L'étrange jeune homme, tournant vers la porte d'entrée sa face vindicative, les deux épées dressées dans l'herbe, comme les croix d'un cimetière, et la ligne des rameurs rangés derrière, donnaient à la scène l'aspect bizarre d'un tribunal barbare. Le reste du décor n'avait pas changé, tant cette interruption était survenue rapidement. Le soleil couchant dorait encore la pelouse et le butor n'avait pas cessé de crier, comme pour annoncer l'approche de quelque terrible événement.

— Prince Saradine, dit Antonelli, lorsque j'étais un enfant au berceau, vous avez tué mon père et enlevé ma mère ; mon père

eut le meilleur sort des deux. Vous ne l'avez pas tué loyalement, comme je vais vous tuer. De complicité avec ma détestable mère, vous l'avez entraîné vers une passe solitaire des montagnes de Sicile, vous l'avez jeté dans un précipice, puis vous avez continué votre route. Je pourrais suivre votre exemple, s'il me plaisait, mais votre exemple est trop abject pour moi. Je vous ai poursuivi par toute la terre et vous avez toujours fui devant moi. Mais ceci est la fin du monde — et de vos crimes. Je vous tiens enfin, et je vous accorde une grâce, que vous n'avez jamais accordée à mon père. Choisissez l'une de ces deux épées.

Le prince Saradine, les sourcils contractés, sembla hésiter un instant, mais ses oreilles tintaient encore à la suite du soufflet qu'il venait de recevoir. Il bondit en avant et saisit une des épées. Le Père Brown s'était précipité entre les deux ennemis, pour s'efforcer d'empêcher le combat, mais il s'aperçut bientôt que sa présence ne faisait qu'envenimer les choses. Saradine était un franc-maçon et un farouche anticlérical ; et la présence d'un prêtre ne pouvait qu'éveiller son esprit de contradiction. Quant à l'autre, ni curé, ni laïque n'aurait pu l'ébranler. Ce jeune homme avec son profil napoléonien et ses grands yeux bruns était plus rigide qu'un puritain. C'était un païen. C'était un guerrier de l'aube de la terre, un homme de l'âge de pierre, un homme de pierre.

Il n'y avait plus qu'un espoir : prévenir les domestiques. Le Père Brown rentra en courant dans la maison. Mais il s'aperçut bientôt que l'autocrate Paul avait accordé congé à tous les serviteurs et que, seule, la sombre M Anthony errait anxieuse dans la grande chambre. Dès qu'elle tourna vers lui son visage terrifié, il résolut l'une des énigmes du palais de glace. Les yeux bruns et

lourds d'Antonelli étaient les mêmes que ceux de M Anthony, et, dans un éclair, il devina la moitié de l'histoire.

— Votre fils est là dehors, dit-il sans plus de commentaires. Ou lui ou le prince va se faire tuer. Où est M. Paul ?

— Il est au débarcadère, dit la femme d'une voix faible. Il va… il va… chercher du secours.

— Mrs Anthony, dit le Père Brown gravement, ce n'est pas le moment de plaisanter. Mon ami est en train de pêcher dans son bateau en aval. Celui de votre fils est gardé par ses compagnons. Il ne reste que ce canot. Qu'est-ce que M. Paul veut en faire ?

— Santa Maria ! Je ne sais pas, dit la femme. Et elle tomba tout de son long par terre, évanouie.

Brown la souleva sur un sofa, lui versa sur la tête un pot d'eau froide, et, après avoir donné l'alarme, se précipita vers le débarcadère. Mais le canot était déjà au milieu de la rivière, et le vieux Paul, remontant le courant, ramait avec une énergie désespérée dont on ne l'aurait pas cru capable à son âge.

— Je sauverai mon maître, cria-t-il, le regard flambant comme celui d'un fou. Je le sauverai, malgré tout !

Le prêtre en fut réduit à suivre des yeux l'embarcation, s'éloignant en amont, et à prier Dieu que le vieillard parvienne à réveiller la petite ville, avant qu'il ne soit trop tard.

— Un simple duel est déjà détestable, murmura-t-il, en passant la main dans ses cheveux couleur de poussière. Mais ce duel-ci, même en tant que duel, a quelque chose d'odieux. Je le

sens jusque dans la moelle de mes os. Qu'est-ce que cela peut bien être ?

Tandis qu'il se tenait là, les yeux sur l'eau, dans laquelle se reflétait en tremblant la lueur du couchant, il entendit, venant de l'autre extrémité de l'île, un bruit sur lequel il ne pouvait se méprendre : la froide répercussion de l'acier. Il tourna la tête.

Au loin, sur le dernier promontoire du long îlot, sur une prairie s'étendant derrière un parterre de roses, les deux adversaires avaient déjà croisé le fer. Au-dessus d'eux, le soir avait édifié un dôme d'or vierge et, malgré la distance, chaque détail apparaissait nettement. Ils avaient jeté bas leurs habits, mais dans les rayons obliques du soleil, le gilet jaune et les pantalons blancs de Saradine, le gilet rouge et les pantalons blancs d'Antonelli brillaient comme les couleurs éclatantes de deux marionnettes automatiques. Les deux épées étincelaient, de la garde à la pointe, comme deux aiguilles de diamant. Il y avait quelque chose de terrible dans la petitesse et la gaîté apparente des deux silhouettes. On eût dit deux papillons qui se seraient efforcés de s'épingler mutuellement sur un bouchon.

Le Père Brown se mit à courir de toutes ses forces ; ses petites jambes tournèrent sous lui comme les rayons d'une roue. Mais, lorsqu'il parvint sur le champ de bataille, il s'aperçut qu'il était arrivé trop tôt et trop tard. Trop tard pour arrêter le combat, qui se poursuivait à l'abri de la rangée des farouches Siciliens appuyés sur leurs rames. Trop tôt pour assister à son issue tragique. Car les deux hommes étaient à peu près de même force. Le prince tirait avec une sorte de confiance cynique, le Sicilien avec une féroce circonspection. Peu d'assauts d'escrime furent jamais livrés en présence d'amphithéâtres bondés, plus impressionnants que

celui qui cliquetait et étincelait en ce moment, sur cette île perdue, au milieu de la rivière bordée de roseaux. Cette lutte vertigineuse se poursuivit si longtemps, avec des chances égales, que l'espoir commença à renaître dans le cœur du prêtre. Selon toute probabilité, Paul ne devait pas tarder à ramener la police. Si Flambeau revenait de sa partie de pêche, peut-être pourrait-il intervenir, car, physiquement parlant, Flambeau valait quatre hommes. Mais le détective ne donnait aucun signe de vie, et, ce qui était plus singulier, Paul ne réapparaissait toujours pas. Il n'y avait aucun radeau, aucune planche sur lesquels on pût sortir de cette retraite ; cette île perdue, au milieu de ce vaste étang, était aussi isolée du reste du monde qu'un récif au milieu du Pacifique.

Àl'instant où cette idée traversait l'esprit de Brown, le cliquetis des rapières se précipita, le prince jeta les bras en l'air, et la pointe du fer de son adversaire apparut entre ses omoplates. Il tomba à la renverse, en tournant sur lui-même comme un enfant qui fait la roue.

Son épée s'échappa de sa main et, comme une étoile filante, alla plonger au loin, dans la rivière. Il s'abattit si violemment sur le sol qu'il brisa, dans sa chute, un buisson de rosiers, et projeta en l'air un nuage de poussière rouge — comme la fumée de quelque sacrifice païen. Le Sicilien avait apaisé les mânes de son père.

Le prêtre s'agenouilla aussitôt près du corps, mais pour s'assurer seulement que c'était bien un cadavre. Tandis que, par excès de précaution, il tentait une dernière expérience, il entendit, pour la première fois, un bruit de voix venant d'amont, et vit un bateau aborder au débarcadère, chargé de policiers et de quelques no-

tables, parmi lesquels Paul, plus affairé que jamais. Le petit prêtre se redressa en faisant une grimace de défiance.

— Pourquoi, au nom du ciel, murmura-t-il, pourquoi n'est-il pas revenu plus tôt ?

Sept minutes après, l'îlot était envahi par les citadins et les policiers. Ces derniers avaient arrêté le victorieux duelliste, en lui rappelant, selon le rite adopté, que tout ce qu'il dirait pourrait être employé contre lui.

— Je ne dirai rien, dit le monomane, en conservant une merveilleuse sérénité. Je ne dirai plus jamais rien. Je suis très heureux, et je ne demande pas mieux que d'être pendu.

Puis il se tut, tandis qu'on l'entraînait. Et, si étrange que cela puisse paraître, il n'ouvrit plus la bouche, sauf pour se déclarer coupable devant ses juges.

Le Père Brown avait assisté au brusque envahissement du jardin, à l'arrestation de l'homme de sang, à l'enlèvement du cadavre (après qu'un médecin eut procédé à l'examen médical), comme on assiste au dénouement d'un mauvais rêve. Il était resté immobile, comme dans un cauchemar ; il avait donné son nom et son adresse, en qualité de témoin, mais il avait refusé le bateau qu'on lui offrait pour regagner la ville, et était resté seul dans le jardin, contemplant le buisson de roses brisé et le théâtre verdoyant de cette rapide et mystérieuse tragédie. Les lumières s'éteignirent sur la rivière, le brouillard s'éleva sur ses rives marécageuses ; quelques oiseaux attardés rayèrent le ciel de leur vol incertain.

Le prêtre conservait, plantée obstinément dans sa subconscience (qui était exceptionnellement active), l'indicible certitude que tout n'était pas expliqué. Cette impression qui ne l'avait pas quitté, durant toute la journée, ne pouvait être suffisamment justifiée par l'idée qu'il se trouvait dans un « pays de glaces. » Pour une raison ou pour une autre, il n'avait pas assisté au véritable drame, mais à un travesti, à une mascarade. Et pourtant, on ne se fait pas d'habitude pendre ou embrocher pour le plaisir de jouer une charade.

Comme il ruminait ces idées, assis sur les marches du débarcadère, il aperçut la grande ombre d'une voile descendant silencieusement sur la rivière brillante. Il bondit sur ses pieds, secoué par une telle réaction de sentiments, qu'il fut près de pleurer.

— Flambeau ! cria-t-il, en secouant énergiquement les deux mains de son ami, au grand étonnement de ce sportsman encombré par son attirail de pêche. Flambeau ! Alors tu n'es pas mort ?

— Mort ! répéta le pêcheur stupéfait. Et pourquoi serais-je mort ?

— Oh, parce que presque tout le monde l'est, dit son compagnon précipitamment. Saradine est assassiné, et Antonelli veut être pendu, et sa mère est évanouie et, pour ma part, je ne sais trop, pour l'instant, si je suis dans ce monde ou dans l'autre. Mais, grâce à Dieu, tu es dans le même que moi.

Et il s'empara du bras du perplexe Flambeau.

Ils quittèrent le débarcadère et, passant sous l'avant-toit de la maison de bambou, ils regardèrent par la fenêtre, comme ils avaient fait en arrivant. Ils virent, sous la lueur de la lampe, une

scène d'intérieur bien faite pour arrêter leur attention. Lorsque le pourfendeur de Saradine était tombé comme la foudre sur l'île, la table était déjà mise pour le dîner, dans la longue salle à manger. L'on y faisait grand honneur, en cet instant. M Anthony, l'air bougon, était assise au bas bout de la table, tandis qu'à la tête se tenait M. Paul, le majordome, mangeant et buvant du meilleur, ses yeux d'un bleu trouble hors de la tête, son visage maigre, toujours énigmatique, mais traduisant pourtant une satisfaction évidente.

Dans un mouvement de révolte, Flambeau frappa à la fenêtre, l'enfonça et poussa sa tête indignée dans la chambre éclairée.

— C'est trop fort ! cria-t-il. Je puis comprendre que vous ayez besoin de prendre quelque chose, mais de là à voler le dîner de votre maître, tandis qu'il gît assassiné dans le jardin.

— J'ai volé un grand nombre de choses, au cours d'une longue et agréable existence, répondit l'étrange vieillard avec calme. Ce dîner est pourtant une des seules choses que je n'aie pas volées. Il se fait, voyez-vous, que ce dîner, cette maison et ce jardin m'appartiennent.

Une pensée surgit dans le cerveau de Flambeau.

— Vous voulez dire, reprit-il, que, par testament, le prince Saradine…

— Je suis le prince Saradine, dit le vieux gentleman, en croquant une amande salée.

Le Père Brown, qui regardait les oiseaux dans le jardin, sursauta comme s'il avait reçu un coup de fusil, et colla contre la fenêtre son visage, pâle comme un navet.

— Vous êtes qui ? répéta-t-il d'une voix aiguë.

— Paul, prince Saradine, à vos ordres, répondit poliment le vénérable vieillard, en levant son verre de sherry. Je vis ici très tranquillement, car je suis un homme d'intérieur. Par modestie, je me fais appeler M. Paul, pour me distinguer de mon infortuné frère Étienne. Il est mort, il n'y a pas longtemps, m'a-t-on dit, dans ce jardin. Ce n'est, vous le comprenez, pas ma faute, si ses ennemis le poursuivent jusqu'ici. Cela doit être entièrement attribué à la regrettable irrégularité de son existence. Ce n'était pas un homme d'intérieur.

Il se tut et regarda le mur, en face de lui, juste au-dessus de la tête inclinée de la femme. Brown reconnut cette ressemblance de famille qui l'avait hanté, chez son frère. Puis les vieilles épaules du vieillard se soulevèrent et furent un instant secouées, comme s'il s'étranglait, mais sa face resta imperturbable.

— Mon Dieu ! cria Flambeau, après un silence, il rit !

— Viens, dit le Père Brown qui était devenu blême. Quittons cette maison d'enfer. Rentrons dans notre honnête bateau.

La nuit était descendue sur les roseaux et sur la rivière lorsqu'ils eurent quitté l'île, et ils se laissèrent aller au fil du courant, en se réchauffant à la lueur de deux gros cigares, qui brillaient comme deux lanternes rouges. Brown retira le premier son cigare de la bouche et dit :

— Je suppose que tu comprends toute l'histoire à présent ? C'est, après tout, une bien vieille histoire. Un homme avait deux ennemis. C'était un sage. Et il découvrit qu'il valait mieux avoir deux ennemis qu'un seul.

— Je ne vois pas cela, répondit Flambeau.

— Oh, c'est vraiment très simple. Simple sans toutefois être innocent. Les deux Saradine étaient des gredins, mais le prince, l'aîné, était de ces gredins qui se maintiennent à flot, tandis que le plus jeune, le capitaine, était de ceux qui coulent bas.

Ce misérable officier, de mendiant se fit maître chanteur, et parvint un jour à mettre le grappin sur son frère, le prince. Ce n'était évidemment pas pour une bagatelle, car le prince Paul Saradine était un forcené viveur et n'avait plus de réputation à perdre. Pour parler franc, c'était un crime capital, et Étienne avait littéralement mis un nœud coulant autour du cou de son frère. Il avait découvert la vérité concernant cette affaire de Sicile, et possédait la preuve que Paul avait assassiné le vieil Antonelli dans les montagnes. Le capitaine exploita si bien la situation que la superbe fortune du prince s'en trouva fort ébréchée.

Mais ce parasite n'était pas le seul sujet d'inquiétude de Saradine. Il avait appris que le fils d'Antonelli, un enfant à l'époque du meurtre, était imbu du sauvage loyalisme de son pays et ne vivait que pour venger son père, non pas légalement (car il ne possédait pas, comme Étienne, la preuve matérielle du crime), mais à l'aide des armes que lui fournissait l'antique vendetta. Le garçon avait appris à manier l'épée dans la perfection et, vers l'époque où il aurait pu tirer parti de son talent, le prince Saradine commença, suivant la formule employée par la chronique mondaine, à voyager. Le fait est qu'il se mit à fuir d'une ville à l'autre, comme un criminel, traînant à sa suite son implacable ennemi. La situation du prince Paul était des plus dangereuses. Plus il dépensait d'argent, pour éviter Antonelli, moins il en disposait pour faire taire Étienne. Plus il se mettait en frais pour

faire taire Étienne, moins il avait de chances d'échapper à Antonelli. C'est alors qu'il eut un trait de génie, digne de Napoléon.

Au lieu de continuer à résister à ces deux adversaires, il abdiqua brusquement devant eux. Il céda, comme un lutteur japonais, et ses ennemis tombèrent à ses pieds. Il renonça à son voyage autour du monde, fit parvenir son adresse au jeune Antonelli et satisfit toutes les exigences de son frère. Il envoya à Étienne l'argent qu'il lui fallait pour se bien vêtir et voyager confortablement, ainsi qu'une lettre dans laquelle il lui disait à peu près ce qui suit : « Je t'envoie tout ce qui me reste. Tu m'as ruiné. J'ai encore une petite maison, dans le Norfolk, avec des domestiques et une cave, et, si tu exiges davantage, c'est tout ce que je puis te donner. Viens en prendre possession, si tu le désires, et je vivrai tranquillement à tes côtés en qualité d'ami, d'intendant ou de ce qu'il te plaira. » Il savait que le Sicilien ne connaissait pas les frères Saradine, sauf, peut-être, par des photographies ; il savait aussi qu'ils se ressemblaient, grâce surtout à leurs barbiches grises. Il rasa la sienne, puis il attendit les événements. Le stratagème réussit. L'infortuné capitaine, vêtu de ses nouveaux habits, entra triomphalement dans la maison, en qualité de prince, et tomba sur l'épée du Sicilien.

Il n'y eut qu'un accroc, et il fait honneur à la nature humaine. De mauvais esprits, tels que Saradine, commettent souvent d'irréparables fautes, parce qu'ils n'escomptent jamais la possibilité d'une noble action. Le prince était convaincu que le coup porté par l'Italien, lorsqu'il frapperait son ennemi, serait ténébreux, brutal et anonyme, comme le crime qu'il devait venger ; sa victime serait poignardée la nuit ou fusillée de derrière une haie, et devait expirer avant d'avoir pu parler. Aussi eut-il un mauvais

moment à passer, lorsque le chevaleresque Antonelli proposa à son ennemi un duel en règle, avec toutes les explications qui pouvaient s'ensuivre. C'est à ce moment que je le vis quitter l'île, sur son bateau, le regard égaré. Il fuyait, tête nue, dans la crainte qu'Antonelli ne reconnût sa méprise.

Mais malgré son angoisse, il conservait de l'espoir. Il connaissait le caractère de l'aventurier et celui du fanatique. Il était plus que probable qu'Étienne, l'aventurier, se tairait pour le plaisir de jouer son rôle jusqu'au bout, pour pouvoir conserver la confortable retraite qu'il venait d'acquérir, et par suite de sa confiance dans son étoile et dans son talent d'escrimeur. Il était certain qu'Antonelli, le fanatique, se tairait, et se laisserait pendre plutôt que de divulguer ses secrets de famille. Paul erra sur la rivière jusqu'à ce qu'il eût assisté à l'issue du combat. Alors, mais alors seulement, il donna l'alarme, ramena la police, vit ses deux ennemis vaincus disparaître pour jamais de l'île et s'assit, en souriant, devant son dîner.

— En riant, que Dieu nous soit en aide ! dit Flambeau avec un grand frisson. Est-ce Satan qui lui a donné cette idée ?

— C'est toi, répondit le prêtre.

— Que Dieu m'en préserve ! s'exclama Flambeau. Moi ! Que veux-tu dire ?

Le prêtre tira une carte de visite de sa poche et l'éclaira à la faible lueur de son cigare. Elle portait quelques lignes d'écriture tracées à l'encre verte.

— As-tu oublié l'invitation qu'il t'a envoyée ? demanda-t-il, et ses félicitations pour tes exploits ? « Votre dernier truc, dit-il, par

lequel vous avez réussi à faire arrêter un détective par un de ses collègues… » Il a copié ton truc. Se trouvant entre deux ennemis, il s'est éclipsé prestement et leur collision fut mortelle.

Flambeau arracha la carte des mains du prêtre et la déchira sauvagement en petits fragments.

— Noyons ce vieux squelette, dit-il en jetant les bouts de carton dans le courant sombre et rapide ; je crains seulement qu'il n'empoisonne les poissons.

La dernière trace de la carte et de l'encre verte disparut sous les vagues ; une pâle lumière vibrante éclaira le ciel, comme à l'aube, et, derrière les hautes herbes, la lune se leva, plus pâle. Ils se laissèrent glisser au fil de l'eau, sans parler.

— Père, dit soudain Flambeau, avons-nous rêvé ?

Le prêtre secoua la tête, mais il conserva le silence. Le parfum de l'aubépine et des vergers leur parvint dans l'obscurité, apportée par le vent. L'instant d'après, leur petit bateau dansait sur l'eau, leur voile se gonflait et ils voguèrent en aval, vers des contrées plus heureuses et vers les demeures d'hommes innocents.

Le Marteau de Dieu

Le petit village de Bohun Beacon était perché au sommet d'une colline si escarpée, que la haute tour de son église semblait un pic au sommet d'une petite montagne. Contre l'église, se trouvait une forge, généralement rougeoyante, et dont le sol était couvert de

marteaux et de ferrailles. En face de la forge, de l'autre côté d'un carrefour de sentiers pavés, se trouvait le Sanglier Bleu, la seule auberge de l'endroit. C'est à ce carrefour, à l'aube d'un jour d'argent et de plomb, que deux frères se rencontrèrent et échangèrent quelques paroles. L'un commençait sa journée, tandis que l'autre la terminait. Le révérend et honorable Wilfred Bohun était très dévot ; il se rendait à l'église pour se livrer à quelque austère exercice de prière ou de contemplation. Le colonel et honorable Norman Bohun, son frère aîné, n'était pas du tout dévot. Il était assis, vêtu de ses vêtements de soirée, sur un banc, devant le Sanglier Bleu, buvant ce qu'un observateur philosophe eût été libre de considérer comme son dernier verre de mardi ou son premier verre de mercredi. Le colonel s'en souciait peu.

Les Bohuns étaient une des rares familles aristocratiques anglaises remontant au moyen âge, et leur oriflamme avait réellement vu la Palestine. Mais ce serait une grave erreur de croire que ces grandes maisons conservent jalousement leurs traditions chevaleresques. Seuls les pauvres conservent leurs traditions. Les aristocrates sont régis, non par la tradition, mais par la mode. Les Bohuns avaient été des viveurs, sous la reine Anne, et des dandys, sous la reine Victoria. Comme beaucoup d'anciennes familles, ils s'étaient corrompus, au cours de ces deux derniers siècles, pour devenir des ivrognes ou des gommeux dégénérés ; on parlait même tout bas de certains cas de folie. Il y avait certes quelque chose d'anormal dans l'avidité avec laquelle le colonel se livrait au plaisir ; et la résolution chronique qu'il prenait de ne pas rentrer chez lui avant l'aube semblait une hideuse forme d'insomnie. C'était un grand gaillard, bien bâti, d'âge mûr, mais ayant conservé les cheveux remarquablement blonds. Il eût eu l'aspect léonin, si ses yeux bleus, profondément enfoncés dans

leurs orbites, et trop rapprochés l'un de l'autre, n'eussent paru noirs. Il avait de longues moustaches jaunes, surmontées, de chaque côté, par un pli profond descendant de la narine à la mâchoire, de sorte qu'un ricanement semblait gravé sur sa face. Par-dessus son habit, il portait un curieux surtout jaune, qui ressemblait davantage à une robe de chambre qu'à un paletot, et il s'était planté sur l'occiput un chapeau extraordinaire, d'un vert criard, avec de larges bords ; évidemment quelque curiosité orientale ramassée au hasard. Il mettait une certaine fierté à s'exhiber dans un costume aussi incongru, car il savait qu'en le portant, il pouvait le faire paraître convenable.

Son frère, le vicaire, avait les cheveux de la même couleur, et la même élégance d'allure, mais il était boutonné jusqu'au menton dans sa redingote noire ; son visage rasé avait une expression raffinée et un peu nerveuse. Il ne semblait vivre que pour sa religion ; mais certains disaient (et le forgeron presbytérien était de ce nombre) que c'était plus par amour de l'architecture gothique que pour l'amour de Dieu, et que, s'il hantait l'église comme un revenant, c'était pour satisfaire, d'une manière moins vulgaire, cette même soif morbide de beauté qui poussait son frère vers les femmes et le vin.

Ce grief n'était guère justifié, car personne n'eût pu contester la pieuse activité du vicaire. Certains villageois, dans leur ignorance, ne pouvaient comprendre son penchant pour la solitude et la prière ; ils ne pouvaient admettre qu'au lieu de s'agenouiller devant l'autel, il préférât souvent s'isoler dans quelque retraite secrète, dans la crypte, dans la tribune, ou même dans le clocher. Wilfred était sur le point d'entrer dans l'église, en traversant la cour de la forge, mais il s'arrêta et fronça légèrement les sourcils,

en voyant le regard caverneux de son frère fixé dans la même direction. Il ne perdit pas son temps à envisager l'hypothèse que le colonel pût trouver quelque intérêt à l'église. Ce ne pouvait donc être qu'à l'échoppe du forgeron. Quoique celui-ci, en tant que puritain, ne comptât pas parmi ses ouailles, Wilfred Bohun avait eu vent de certains scandales concernant sa femme, dont la beauté était célèbre dans le pays. Il lança un regard soupçonneux vers l'appentis, tandis que le colonel, éclatant de rire, se levait pour lui parler.

— Bonjour, Wilfred, dit-il. Tu vois qu'en bon seigneur, je passe mes nuits à veiller sur mes gens. Je vais, de ce pas, rendre visite au forgeron.

Wilfred baissa les yeux et répondit :

— Le forgeron est sorti. Il est allé à Greenlord.

— Je sais, reprit l'autre, avec un rire silencieux, c'est précisément pourquoi je vais lui rendre visite.

— Norman, dit l'ecclésiastique, en fixant un caillou de la route, ne crains-tu pas la foudre ?

— Que veux-tu dire ? demanda le colonel. Depuis quand t'occupes-tu de météorologie ?

— Je veux dire, reprit Wilfred, sans lever les yeux, ne crains-tu pas que Dieu te frappe un jour dans la rue ?

— Mille excuses, répondit le colonel ; je vois que tu t'occupes de folklore.

— Et toi, de blasphème, riposta le vicaire, piqué au vif dans le point le plus sensible de sa nature. Mais, si tu ne crains pas Dieu,

tu devrais tout au moins craindre l'homme.

L'aîné leva les sourcils.

— Craindre l'homme ? répéta-t-il poliment.

— Barnes, le forgeron, est l'homme le plus fort qui soit, à dix lieues à la ronde, répondit sévèrement le clergyman. Je sais que tu n'es ni faible, ni lâche, mais il pourrait sans peine te jeter de l'autre côté du mur.

Cette réplique porta, car elle était justifiée, et le sillon qui striait la joue du colonel Bohun se creusa sous ses narines. Son visage se contracta, un instant, en un ricanement muet, puis il retrouva sa brutale bonne humeur et éclata de rire, ses lèvres découvrant ses canines, sous ses moustaches.

— En ce cas, mon cher Wilfred, dit-il avec insouciance, le dernier des Bohun a bien fait de sortir casqué.

Et il enleva son curieux couvre-chef vert, pour montrer qu'il était doublé d'acier. Wilfred reconnut un léger casque japonais ou chinois, appartenant à une panoplie qui ornait le hall de famille.

— C'est le premier chapeau qui se trouvait à ma portée, expliqua son frère d'un air détaché ; il faut toujours prendre le premier chapeau et la première femme qui vous tombent sous la main.

— Le forgeron est allé à Greenford, dit Wilfred tranquillement, l'heure de son retour est incertaine.

Il tourna sur ses talons et entra dans l'église, la tête baissée, en se signant comme pour chasser loin de lui un esprit impur. Il es-

pérait pouvoir oublier la grossièreté de son frère, dans la fraîche pénombre du cloître gothique ; mais il était écrit que ses paisibles exercices de piété seraient troublés ce matin-là. Lorsqu'il entra dans l'église, d'ordinaire déserte à cette heure matinale, un homme à genoux se leva rapidement et marcha vers la porte. Quand le vicaire le vit apparaître en plein jour, il s'arrêta surpris. Ce fidèle matinal n'était autre que l'idiot du village, un neveu du forgeron, qui ne pouvait ni ne voulait se soucier de l'église, ni de rien d'autre. On l'appelait partout « le fou Joë », et il ne semblait pas avoir d'autre nom. C'était un solide gars ; il avait le dos voûté, la face lourde, le teint pâle, des cheveux sombres et lisses, et la bouche toujours ouverte. Quand il passa devant le prêtre, celui-ci ne put rien déchiffrer, dans son attitude hébétée, qui pût lui faire deviner pourquoi il était entré dans l'église. On ne l'avait jamais vu prier auparavant. À quelles étranges prières pouvait-il bien s'être livré ?

Wilfred Bohun resta planté à la même place. Il vit l'idiot sortir au soleil, tandis que son frère le hélait avec une familiarité moqueuse. Il vit enfin le colonel jeter des sous dans la bouche ouverte de Joë, comme on jette du pain dans la gueule d'un chien.

Cette odieuse image, baignée de soleil, où s'exprimait toute la stupidité et toute la cruauté de ce monde, força enfin l'ascète à chercher un refuge purificateur dans la prière. Il s'assit sur un banc, dans la tribune, sous un vitrail qu'il aimait particulièrement, et qui avait le don de calmer ses esprits ; c'était un vitrail bleu, avec un ange portant des lis. Là, il oublia, petit à petit, l'idiot avec sa face livide et sa bouche de poisson. Il oublia son frère, arpentant le village, comme un lion maigre et toujours affamé. Il s'absorba toujours davantage dans la contemplation des

couleurs douces et froides des floraisons d'argent et du ciel de saphir.

C'est là que Gibbs, le cordonnier du village, qu'on avait dépêché vers lui en toute hâte, le trouva une demi-heure plus tard. Il se leva rapidement, car il savait qu'il fallait une raison grave pour que Gibbs vînt le chercher dans cette retraite. Comme le sont souvent les cordonniers de village, ce cordonnier était athée, et sa présence dans l'église était encore plus extraordinaire que celle du fou Joë. Cette matinée était décidément pleine d'énigmes théologiques.

— Qu'y a-t-il ? demanda Wilfred Bohun, avec quelque raideur, en étendant une main tremblante vers son chapeau.

L'athée parla d'un ton qui, venant de lui, semblait singulièrement respectueux et même sympathique.

— Excusez-moi, monsieur, murmura-t-il d'une voix rauque, mais nous avons cru bien faire en vous prévenant immédiatement. Je crains que quelque chose de terrible ne soit arrivé, monsieur. Je crains que votre frère…

Wilfred frappa ses mains frêles l'une contre l'autre.

— Quelle abomination a-t-il encore commise ? cria-t-il sans pouvoir maîtriser son émotion.

— C'est que, monsieur, reprit le cordonnier après avoir toussé, je crains qu'il n'ait rien fait, qu'il ne fasse plus rien. J'ai bien peur qu'il n'ait péri. Vous feriez vraiment mieux de venir voir, monsieur.

Le vicaire suivit le cordonnier. Ils descendirent un court escalier tournant et aboutirent à une sortie dominant le niveau de la rue. D'un coup d'œil, Bohun comprit la tragédie qui s'étalait à ses pieds, comme un plan. Dans la cour de la forge se tenaient cinq ou six hommes vêtus de noir et un inspecteur en uniforme. Parmi eux, se trouvaient le médecin, le ministre presbytérien et le prêtre d'une chapelle catholique du voisinage fréquentée par la femme du forgeron. Le prêtre parlait à voix basse, avec une grande animation, à la femme — une magnifique créature coiffée d'une chevelure d'or — qui sanglotait désespérément sur un banc. Entre ces deux groupes, presque à côté du tas de marteaux, était étendu un homme en habit de soirée, les bras en croix, le visage contre terre. D'où il se trouvait, Wilfred pouvait reconnaître tous les détails de son costume, jusqu'aux bagues de famille à ses doigts, mais le crâne n'était qu'une hideuse tache, une étoile noire et sanglante.

Wilfred Bohun, après un regard de surprise, descendit précipitamment les marches aboutissant à la cour. Le docteur, qui était le médecin de la famille, le salua, mais il n'y prit pas garde. Il ne put que balbutier :

— Mon frère est mort. Qu'est-ce que cela signifie ? Quel est cet horrible mystère ?

Il y eut un silence gêné, puis le cordonnier, qui était le plus hardi de l'assemblée, répondit :

— Oui, monsieur, c'est horrible ; mais ce n'est pas un mystère.

— Que voulez-vous dire ? demanda Wilfred, en pâlissant.

— C'est assez simple, répondit Gibbs. Il n'y a qu'un seul homme, à dix lieues à la ronde, qui puisse frapper un coup comme celui-là ; et c'est précisément celui qui avait les meilleures raisons de le frapper.

— Nous ne devons préjuger de rien, dit avec agitation le docteur, un homme de haute taille, à la barbe noire, mais je puis corroborer ce que dit M. Gibbs, concernant la nature du coup ; il a été appliqué avec une force incroyable. M. Gibbs prétend qu'un seul homme, dans le pays, aurait pu le frapper. Quant à moi, je serais plutôt tenté de croire que personne n'aurait pu le faire.

Un frisson superstitieux secoua le corps frêle du vicaire :

— Je puis à peine vous comprendre, dit-il.

— Monsieur Bohun, reprit le docteur d'une voix sourde, toutes les comparaisons restent en dessous de la vérité. Je ne puis même pas dire que le crâne a été réduit en miettes comme une coquille d'œuf. Des fragments d'os ont pénétré dans le corps et dans le sol comme des balles dans un mur de terre glaise. Seul un géant a pu commettre ce crime.

Il se tut un instant, regardant rébarbativement le corps à travers ses lunettes, puis il ajouta :

— La chose présente un avantage, c'est que, du coup, une foule de personnes se trouvent affranchies de tout soupçon. Si vous ou moi, ou n'importe quel homme de structure normale était accusé de ce crime, on ne songerait pas davantage à le condamner, qu'à condamner un enfant d'avoir volé la colonne Nelson.

— C'est ce que je dis, reprit le cordonnier avec entêtement, il n'y a qu'un homme qui ait pu faire le coup, et c'est l'homme qui

aurait voulu le faire. Où est Siméon Barnes, le forgeron ?

— Il est allé à Greenford, bégaya le vicaire.

— Ou, plus vraisemblablement, en France, murmura le cordonnier.

— Il n'est ni à Greenford, ni en France, dit, d'une voix faible et incolore, le petit prêtre catholique qui s'était joint au groupe. Le fait est qu'il gravit la route là-bas et qu'il se dirige vers nous.

Les cheveux rudes et bruns du petit prêtre et sa large figure ronde ne présentaient rien de particulièrement intéressant, mais, eût-il été beau comme Apollon, personne ne l'aurait regardé, en ce moment. Tout le monde se tourna vers le sentier qui serpentait dans la plaine, au bas de la colline, sentier le long duquel le forgeron Siméon marchait, en effet, à grandes enjambées, son marteau sur l'épaule. C'était un colosse osseux, avec des yeux profonds, sombres et sinistres, et une barbe noire. Il causait tranquillement, en marchant, avec deux autres hommes, et, quoique son humeur ne fût pas naturellement gaie, il semblait tout à fait à l'aise.

— Mon Dieu ! cria le cordonnier athée, et voilà le marteau dont il s'est servi.

— Non, dit l'inspecteur, un homme d'aspect intelligent, avec une moustache blonde, qui parlait pour la première fois. Le marteau dont il s'est servi, est là-bas, contre le mur de l'église. Nous l'avons laissé, ainsi que le corps, exactement comme nous l'avons trouvé.

Ils se retournèrent, et le prêtre marcha vers le mur et examina silencieusement l'instrument du meurtre. C'était un marteau ex-

ceptionnellement léger, qui n'eût pas autrement attiré l'attention ; mais, au bord de son fer, on pouvait voir des traces de sang et quelques cheveux blonds.

Après un silence, le prêtre parla sans lever les yeux, et sa voix sourde se fit plus claire.

— M. Gibbs se trompe, dit-il, lorsqu'il affirme qu'il n'y a pas de mystère. Pourquoi un homme aussi fort choisirait-il, pour frapper un tel coup, un si petit marteau ?

— Oh ! ne vous inquiétez pas de cela, cria Gibbs fiévreusement. Qu'allons-nous faire de Siméon Barnes ?

— Laissez-le en paix, dit le prêtre avec calme. Il vient ici de lui-même. Je connais ces deux hommes qui l'accompagnent. Ce sont de braves gens de Greenford, et ils viennent ici au sujet de la chapelle presbytérienne.

Il n'avait pas cessé de parler, que le grand forgeron tourna le coin de l'église et pénétra dans la cour. Il s'arrêta brusquement, et son marteau lui échappa des mains. L'inspecteur, toujours correct et impénétrable, alla immédiatement vers lui.

— Je ne vous demanderai pas, monsieur Barnes, dit-il, si vous savez ce qui s'est passé ici. Vous n'êtes pas forcé de me répondre. J'espère que vous n'en savez rien et que vous serez en mesure de le prouver. Mais je dois procéder à la formalité de votre arrestation, au nom du roi, pour le meurtre du colonel Norman Bohun.

— Vous n'êtes obligé de rien dire, dit le cordonnier, avec une officieuse agitation. C'est à eux de tout prouver. Ils n'ont pas même encore prouvé que ce cadavre, avec la tête écrasée, est bien celui du colonel Bohun.

— Cela ne tient pas, dit le docteur, prenant le prêtre à part… C'est une invention digne d'une histoire de détective. J'ai plus d'une fois soigné le colonel, et je connaissais son corps mieux qu'il ne le connaissait lui-même. Il avait de très belles mains, mais très caractéristiques. Le deuxième et le troisième doigt étaient exactement de la même longueur. Oh ! il n'y a pas de doute, c'est bien le colonel.

Comme il abaissait le regard sur le corps mutilé, couché sur le sol, les yeux durs du forgeron immobile suivirent la même direction et s'arrêtèrent sur le même objet.

— Le colonel Bohun est mort ? dit-il, sans se départir de son calme… Alors, il est damné.

— Ne dites rien ! oh, ne dites rien ! cria le cordonnier athée, en célébrant par une danse extatique son admiration pour la loi anglaise.

Car nul n'est plus respectueux de la loi que le parfait anticlérical.

Le forgeron tourna vers lui son visage auguste de fanatique.

— C'est bon pour vous, infidèles, de ruser comme des renards, parce que la loi de ce monde vous favorise, dit-il, mais Dieu garde les siens dans sa poche, comme vous allez le voir.

Puis il désigna du doigt le corps du colonel, et dit :

— Quand ce chien est-il mort dans le péché ?

— Modérez votre langage, dit le docteur.

— Modérez le langage de la Bible, et je modérerai le mien. Quand est-il mort ?

— Je l'ai vu en vie à six heures, ce matin, balbutia Wilfred Bohun.

— Dieu est bon, dit le forgeron. Monsieur l'inspecteur, je ne demande pas mieux que vous m'arrêtiez. C'est vous, je crois, qui préféreriez ne pas le faire. Je ne demande pas mieux que de quitter le tribunal, lavé de tout soupçon ; mais vous préféreriez, sans doute, ne pas le quitter avec une pénible erreur à votre actif.

Pour la première fois, le placide inspecteur regarda le forgeron avec intérêt ; les autres en firent autant, sauf le petit prêtre qui continuait à examiner le marteau qui avait frappé ce coup terrible.

— Il y a deux hommes, là, dehors, continua le forgeron, avec une lucidité solennelle, des négociants de Greenford que vous connaissez tous, et qui jureront qu'ils m'ont vu, depuis minuit jusque bien après l'aube, dans la salle des séances de notre mission, dont le comité doit siéger toute la nuit, tant nous avons d'âmes à sauver. À Greenford même, plus de vingt personnes pourraient prêter le même serment. Si j'étais païen, monsieur l'inspecteur, je vous laisserais courir à votre ruine. Mais, étant chrétien, je me crois obligé de vous offrir cette occasion de sortir d'embarras, et de vous demander si vous préférez entendre mon alibi, à présent, ou devant le tribunal.

L'inspecteur parut légèrement troublé, et dit :

— Je serais naturellement trop heureux de pouvoir vous relâcher, dès à présent.

Le forgeron sortit de la cour, avec la même démarche aisée, et rejoignit ses deux amis de Greenford qui étaient, en effet, bien connus de tous les assistants. Chacun d'eux dit quelques mots, et personne ne songea à mettre en doute leur témoignage. Lorsqu'ils eurent parlé, l'innocence de Siméon se trouva aussi solidement établie que la haute église qui dominait la scène.

Un silence s'ensuivit, un de ces silences plus étranges et plus pénibles que toute parole. À tout hasard, comme pour alimenter la conversation, le vicaire dit au prêtre catholique :

— Ce marteau semble bien vous intéresser, Père Brown.

— Oui, il m'intéresse, dit le Père Brown, pourquoi est-il si petit ?

Le médecin se tourna vers lui.

— Pardieu, c'est vrai, cria-t-il, qui songerait à employer ce petit marteau, lorsqu'il y en a dix autres plus lourds, à portée ?

Puis, baissant la voix, il dit à l'oreille du vicaire :

— Ce ne peut être qu'une personne incapable d'en soulever un plus lourd. Ce n'est pas tant la force ou le courage qui différencient les sexes. C'est la conformation des muscles de l'épaule. Une femme hardie peut tuer dix hommes, à l'aide d'un léger marteau, sans sourciller. Elle ne pourrait tuer un insecte, à l'aide d'un lourd marteau.

Wilfred regardait le docteur avec une sorte d'horreur hypnotique, tandis que le Père Brown, la tête légèrement inclinée sur l'épaule, lui prêtait une oreille attentive. Il reprit avec plus d'énergie :

— Pourquoi ces idiots s'imaginent-ils toujours que la seule personne qui haïsse l'amant d'une femme soit son mari ? Neuf fois sur dix, la personne qui a le plus de raison de haïr l'amant est la femme. Qui sait quels outrages, quelles trahisons elle n'a pas souffert ? Regardez !

Il désigna d'un geste furtif la femme rousse, sur le banc. Elle avait enfin relevé la tête et les larmes séchaient sur son beau visage. Mais ses yeux, fixés sur le cadavre, avaient un éclat électrique qui suggérait la folie.

Le révérend Wilfred Bohun fit un geste vague, comme pour écarter tout désir d'approfondir le mystère, mais le Père Brown, tout en faisant tomber de sa manche quelques cendres provenant du feu de la forge, dit, de sa voix indifférente :

— Vous êtes comme tant de médecins ; votre psychologie est vraiment suggestive, c'est votre physique qui ne tient pas debout. Je reconnais que la femme séduite désire plus souvent se défaire de son complice que le mari trompé. Et j'admets avec vous qu'une femme choisira toujours un léger marteau de préférence à un gros. Mais nous ne nous en butons pas moins à une impossibilité matérielle. Aucune femme au monde n'aurait pu broyer ainsi le crâne d'un homme.

Puis il ajouta pensivement, après un silence :

— Ils n'ont pas compris l'ensemble de cette affaire. La victime portait un casque d'acier et le coup l'a brisé comme s'il eût été de verre. Regardez cette femme. Regardez ses bras.

Il y eut un nouveau silence, puis le docteur dit d'un ton bourru :

— Je puis me tromper, c'est possible. On peut trouver des objections à tout. Mais je maintiens ce que je disais tantôt. Seul un idiot a pu employer ce petit marteau, lorsqu'il pouvait s'en procurer un gros.

Soudain les mains maigres et tremblantes de Wilfred Bohun se portèrent à sa tête, comme pour en arracher la dernière touffe de cheveux. Après un instant, il les laissa retomber en criant :

— Voilà le mot que j'attendais ; vous avez dit le mot.

Puis il continua, maîtrisant son émotion :

— Vous venez de dire : « Seul un idiot a pu employer ce petit marteau… »

— Oui, dit le docteur. Eh bien ?

— Eh bien, répondit le vicaire, seul un idiot l'a fait. Les regards de ses deux compagnons se fixèrent sur lui, et il poursuivit, avec une agitation fébrile et quasi féminine :

— Je suis un prêtre, cria-t-il d'une voix tremblante, et ce n'est pas à un prêtre de répandre du sang. Je… je veux dire qu'il ne doit faire condamner personne. Et je rends grâce au ciel d'avoir découvert le criminel, car c'est un criminel que l'on ne peut condamner.

— Vous ne le dénoncerez pas ? demanda le médecin.

— Il ne serait pas pendu, même si je le dénonçais, répondit Wilfred avec un sourire égaré, mais heureux. Quand je suis entré dans l'église, ce matin, j'y ai trouvé un fou en prière — ce pauvre Joë qui n'a jamais eu sa tête à lui. Dieu sait pourquoi il priait ; mais il n'est pas invraisemblable de supposer que les prières de

ces esprits malades vont à rebours des autres. Il est probable qu'un lunatique prie avant de tuer un homme. Quand j'ai vu pour la dernière fois ce pauvre Joë il se trouvait avec mon frère. Mon frère le raillait.

— Pardieu ! cria le docteur, voilà qui est parler. Mais comment expliquez-vous…

Le révérend Wilfred tremblait d'émotion, en présence de sa découverte.

— Ne voyez-vous pas, ne voyez-vous pas, cria-t-il fiévreusement, que c'est la seule théorie qui tienne compte des deux mystères, qui résolve les deux problèmes. Les deux problèmes sont le petit marteau et le coup formidable. Le forgeron aurait pu asséner le coup, mais n'aurait pu choisir ce marteau. Sa femme aurait choisi ce marteau, mais n'aurait pu assener le coup. Le fou peut avoir fait l'un et l'autre. Quant au petit marteau, étant fou, il ne s'est pas arrêté pour choisir. Et, quant au coup, n'avez-vous jamais entendu dire, docteur, qu'au cours d'un accès, un fou peut avoir la force de dix hommes ?

Le docteur respira profondément et dit :

— Parbleu, je crois que vous avez trouvé. Le Père Brown était resté le regard rivé sur l'orateur ; ses gros yeux de ruminant éclairaient étrangement son visage banal. Lorsque le vicaire se tut, il dit enfin, avec un respect marqué :

— Votre théorie, monsieur Bohun, est la seule qui tienne compte des faits et qui semble absolument irréfutable. C'est pourquoi, Je me crois obligé de vous dire que je tiens, de source certaine, que ce n'est pas la bonne.

Sur ce, le bizarre petit homme s'éloigna et se replongea dans la contemplation du marteau.

— Ce gaillard semble trop bien informé, murmura le docteur à l'oreille de Wilfred, puis il ajouta, d'un ton bourru :

— Ces prêtres papistes sont diablement rusés.

— Non, non, dit Bohun, comme égaré par la fatigue. C'est le fou. Ce ne peut être que le fou.

Le groupe formé par les deux ecclésiastiques et le médecin s'était écarté du groupe officiel, au centre duquel étaient l'inspecteur et l'homme qu'il venait d'arrêter. Comme les trois hommes se trouvaient, à présent, dispersés, leur attention se porta de nouveau vers le forgeron. Brown leva les yeux, puis les baissa de nouveau, en entendant celui-ci dire à haute voix :

— J'espère que je vous ai convaincu, monsieur l'inspecteur. Je suis fort, comme vous le dites, mais je n'aurais pu pourtant lancer mon marteau de Greenford jusqu'ici. Mon marteau n'a pas d'ailes pour voler, durant un kilomètre, par-dessus les champs et les haies.

Le policier sourit amicalement et répondit :

— Non, je crois que vous pouvez vous considérer comme tiré d'affaire, quoique ce soit bien la plus curieuse coïncidence qui soit. Tout ce que je vous demanderai, c'est de nous aider à découvrir un homme aussi fort que vous. Parbleu ! vous pourrez nous aider, ne fût-ce qu'à le maîtriser ! Je suppose que vous n'avez aucune idée.

— Je puis avoir une idée, dit le pâle forgeron, mais il ne s'agit pas d'un homme.

Puis, voyant que les regards se portaient sur sa femme assise sur le banc, il mit sa grande main sur son épaule et ajouta :

— Ni d'une femme.

— Que voulez-dire ? dit l'inspecteur plaisamment. Vous ne pensez pourtant pas qu'une vache puisse brandir un marteau ?

— Je pense qu'aucune main mortelle n'a touché ce marteau, dit le forgeron d'une voix étouffée ; pour parler comme vous, je crois que cet homme était seul, lorsqu'il est mort.

Wilfred fit un brusque mouvement en avant et fixa sur le forgeron ses yeux brûlants.

— Vous prétendez donc, Barnes, dit le cordonnier de sa voix aiguë, que c'est le marteau qui a sauté à la tête de cet homme pour l'assommer ?

— Oh ! vous pouvez me railler et rire sous cape, mes beaux messieurs, cria Siméon, et vous aussi, clergymen, qui nous contez, le dimanche, comment le Seigneur frappa Sennachérib dans la solitude. Je crois, pour ma part, que Celui qui se tient invisible, dans chaque maison, a défendu l'honneur de la mienne, et abattu le corrupteur devant sa porte. Je crois que la main qui a assené ce coup, est la même qui provoque les tremblements de terre, ni plus ni moins.

Wilfred dit d'une voix altérée :

— J'ai dit moi-même à Norman de redouter la foudre.

— Cette puissance est en dehors de ma juridiction, dit l'inspecteur en souriant légèrement.

— Vous n'êtes pas en dehors de la sienne, riposta le forgeron, ne l'oubliez pas. Et, tournant son large dos à la compagnie, il rentra chez lui.

Le Père Brown entraîna à l'écart le malheureux Wilfred et lui parla avec bienveillance :

— Éloignons-nous de cette scène d'horreur, monsieur Bohun, dit-il. Puis-je entrer dans votre église ? On m'a dit que c'était l'une des plus anciennes d'Angleterre. Les vieilles églises anglaises nous intéressent beaucoup, ajouta-t-il avec une grimace comique.

Wilfred Bohun ne sourit pas, car l'humour n'avait jamais été son fort. Mais il acquiesça avec empressement à cette proposition, trop heureux de montrer les splendeurs gothiques de son église à un visiteur susceptible de plus de sympathie que le forgeron presbytérien et le cordonnier athée.

— Très volontiers, répondit-il, entrons par cette porte.

Et il gravit les degrés vers l'entrée latérale. Le Père Brown se préparait à le suivre, lorsqu'il sentit quelqu'un lui toucher l'épaule. Il se retourna et vit, derrière lui, la sombre et maigre silhouette du docteur.

— Monsieur, dit le médecin, la voix dure et l'œil soupçonneux, vous semblez connaître quelque secret dans cette sombre affaire. Puis-je vous demander si vous comptez le garder pour vous ?

— Mon cher docteur, répondit le prêtre, souriant plaisamment, un homme de mon métier conservera naturellement pour lui ce dont il doute, puisqu'il est constamment obligé de garder pour lui ce dont il est certain. Mais si vous croyez que j'ai manqué aux devoirs de la politesse en gardant le silence, j'irai jusqu'à l'extrême limite que me permette mon ministère. Je vous fournirai deux données très importantes.

— J'attends, monsieur, dit le docteur, l'air tragique.

— D'abord, dit le Père Brown avec calme, l'affaire rentre entièrement dans votre département. Elle appartient à la science physique. Le forgeron se trompe, non pas tant, peut-être, en disant que le coup fut frappé par Dieu, mais certainement, en y voyant l'effet d'un miracle. Ce n'est pas un miracle, docteur, sauf peut-être dans ce sens que l'homme lui-même en est un, avec son cœur étrange, pervers et à demi héroïque. La force qui écrasa ce crâne est bien connue des hommes de science, — c'est l'une des lois de la nature les plus souvent discutées.

Le docteur qui le regardait attentif, les sourcils froncés, dit simplement :

— Et l'autre donnée ?

— La voici, dit le prêtre. Vous souvenez-vous de la manière dont le forgeron, quoiqu'il ait foi dans les miracles, railla la possibilité que son marteau ailé pût, comme dans un conte de fées, voler pendant un kilomètre ?

— Oui, dit le docteur… je m'en souviens.

— Eh bien, ajouta le Père Brown, avec un sourire épanoui, cette hypothèse de conte de fées est, de toutes celles qui l'on a

émises aujourd'hui, celle qui se rapproche le plus de la vérité.

Et, sur ces mots, il fit demi-tour et escalada les marches, à la suite du vicaire.

Le révérend Wilfred qui l'avait attendu, pâle d'impatience, comme si ce retard achevait de l'exaspérer, le conduisit immédiatement vers son coin favori de l'église, vers cette partie de la tribune, proche de la voûte sculptée, et éclairée par le merveilleux vitrail sur lequel se dessinait un ange. Le petit prêtre romain explora tous les recoins, plein d'admiration, bavardant gaiement à mi-voix. Lorsqu'au cours de ses recherches, il découvrit la sortie latérale et l'escalier tournant par lequel Wilfred était descendu pour trouver son frère mort, le Père Brown l'escalada avec l'agilité d'un singe et sa voix claire retentit sur une plate-forme, au-dessus.

— Venez ici, monsieur Bohun, cria-t-il. L'air vous fera du bien.

Bohun le suivit et émergea sur une sorte de balcon, à l'extérieur de l'église, d'où l'on pouvait contempler la plaine infinie, au milieu de laquelle se dressait la colline, avec ses bois, ses villages et ses fermes, s'étendant devant eux jusqu'à l'horizon violet. En dessous d'eux, se dessinait nettement, tout petit, le carré de la cour de la forge, où l'inspecteur continuait à prendre des notes, et où le cadavre gisait encore comme une mouche écrasée.

— Cela pourrait être la carte du monde, n'est-ce pas ? dit le Père Brown.

— Oui, dit Bohun très gravement, en inclinant la tête.

Immédiatement au-dessous d'eux, et tout autour d'eux, les lignes de l'édifice gothique plongeaient dans le vide avec une ra-

pidité vertigineuse, évoquant l'idée de suicide. L'énergie titanesque de l'architecture du moyen âge donne toujours cette impression. À quelque point de vue qu'on se place pour la regarder, elle semble toujours fuir, comme le dos puissant d'un cheval emballé. Cette église avait été taillée dans de vieilles pierres silencieuses, elle était rongée de mousse et tachée de nids d'oiseaux. Et pourtant, vue d'en bas, elle jaillissait comme une fontaine vers les étoiles ; et, vue d'en haut, comme les deux ecclésiastiques la regardaient en ce moment, elle tombait comme une cataracte dans un gouffre muet. Ils se trouvaient en présence de l'aspect le plus terrible du gothique, de ses monstrueux raccourcis, de ses disproportions, de ses vertigineuses perspectives, de ses visions de grandes choses petites et de petites choses grandes, — d'un monde de pierre renversé, suspendu en plein ciel.

Des détails de sculpture, rendus énormes par leur proximité, se détachaient sur un fond de champs et de fermes rendus lilliputiens par l'éloignement. Un oiseau, sculpté dans un coin, semblait un énorme dragon rampant ou volant, dévastant les prés et les villages de la plaine. L'atmosphère même était étourdissante et dangereuse. Ils avaient l'impression de planer dans le ciel, soutenus par les ailes de quelque gigantesque génie. Et l'ensemble de cette vieille église, aussi vaste et aussi riche qu'une cathédrale, semblait planté sur la campagne ensoleillée comme une trombe de nuages.

— Je trouve qu'il y a quelque chose de dangereux à rester perché sur ces hauteurs, même pour prier, remarqua le Père Brown. Les hauteurs furent créées pour qu'on lève les yeux vers elles, non pour qu'on les abaisse de leurs sommets.

— Voulez-vous dire que l'on risque de tomber ? demanda Wilfred.

— Je veux dire que notre âme peut choir, même si notre corps reste sauf.

— Je ne vous comprends pas bien, murmura Bohun confusément.

— Regardez ce forgeron, par exemple, continua le Père Brown avec calme, c'est un brave homme, mais ce n'est pas un chrétien. Il est dur, impérieux, implacable. Eh bien, sa religion écossaise a été fondée par des hommes qui priaient au sommet des montagnes et au bord des précipices, et qui apprirent plus à mépriser la terre qu'à priser le ciel. L'humilité est la mère des géants. On voit de grandes choses de la vallée ; on n'en voit que de petites des sommets.

— Mais il… il ne l'a pas fait, dit Bohun en tremblant.

— Non, dit l'autre d'une voix bizarre, nous savons bien qu'il ne l'a pas fait.

Un instant après, il reprit, laissant errer sur la plaine ses yeux calmes et gris :

— J'ai connu un homme, dit-il, qui commença par prier avec les autres, devant l'autel, mais qui préféra bientôt s'isoler dans des endroits élevés, tels que les recoins ou les niches de la tour de son église. Se trouvant un jour dans une de ces vertigineuses retraites, où le monde entier semblait tourner autour de lui comme une roue, la tête lui tourna aussi, et il se crut Dieu. C'est ainsi que ce brave homme commit un grand crime.

Wilfred avait détourné la tête, mais ses mains osseuses serrant le parapet de pierre, devinrent blanches et bleues.

— Il crut qu'il lui appartenait de juger le monde et de frapper le pécheur. Il n'aurait jamais eu cette idée, s'il s'était agenouillé, comme tout le monde, sur les dalles de l'église. Mais il vit les autres hommes errant sous ses pieds comme des insectes. Il en vit un surtout, se pavanant juste en dessous de lui, dont l'insolence était rendue plus évidente, encore par un chapeau vert clair — un insecte venimeux.

Quelques corneilles croassèrent derrière le coin de la tour. Mais elles furent seules à rompre le silence. Le Père Brown continua :

— Il eut une autre tentation. Il avait en main l'une des plus terribles forces de la nature, la gravitation, cette chute folle et accélérée par laquelle toutes les créatures de la terre, une fois abandonnées à elles-mêmes, s'envolent vers son cœur. Regardez, l'inspecteur arpente, en ce moment, la forge en dessous de nous. Si je laissais tomber un caillou de ce parapet, il aurait acquis la force d'un boulet de canon avant de l'atteindre. Si je laissais tomber un marteau, ne fût-ce qu'un petit marteau…

Wilfred Bohun enjamba le parapet, mais le Père Brown l'empoigna par le collet.

— Pas par ce chemin-là, dit-il doucement, ce chemin conduit en enfer.

Bohun chancela, s'appuya au mur et le regarda, terrifié.

— Comment savez-vous tout cela ? cria-t-il. Êtes-vous un démon ?

— Je suis un homme, répondit gravement le Père Brown, et je porte par conséquent tous les démons dans mon cœur. Écoutez-moi, ajouta-t-il après un silence, je sais ce que vous avez fait, je puis du moins en deviner la plus grande partie. Lorsque vous avez quitté votre frère, vous étiez secoué par une indignation, d'ailleurs justifiée. Dans un mouvement de rage, vous vous êtes emparé d'un petit marteau, avec la tentation de le frapper pour lui faire rentrer ses blasphèmes dans la bouche. Vous vous êtes ravisé, vous avez glissé le marteau sous votre habit et vous vous êtes précipité dans l'église. Vous avez prié passionnément dans plus d'un endroit, devant le vitrail angélique, sur la plate-forme au-dessus, et sur une plate-forme encore plus élevée, d'où vous pouviez voir le chapeau oriental du colonel ramper dans la cour comme un scarabée vert. Alors, quelque chose s'est brisé dans votre âme et vous avez laissé tomber la foudre de Dieu.

Wilfred porta faiblement la main à la tête et demanda à voix basse :

— Comment savez-vous que son chapeau ressemblait à un scarabée vert ?

— Oh ! cela, dit l'autre avec l'ombre d'un sourire, c'est une affaire de bon sens. Mais, écoutez-moi. Je dis que je sais tout cela, mais personne d'autre ne le saura. C'est à vous d'agir maintenant. Je n'agirai plus ; je scellerai cet entretien du sceau de la confession. Si vous me demandez pourquoi, j'ai beaucoup de raisons, dont une seule vous concerne. Je vous laisse libre d'agir, parce que vous ne vous êtes pas encore enfoncé profondément dans le crime. Vous ne vous êtes pas efforcé de détourner les soupçons sur le forgeron, ni sur sa femme, lorsque vous auriez aisément pu le faire. Vous vous êtes efforcé de les détourner sur le

fou parce que vous saviez qu'il n'en souffrirait pas. C'est mon métier de découvrir ces mouvements de générosité chez les assassins. Et maintenant, descendons au village et allez votre chemin, libre comme le vent, car j'ai dit mon dernier mot.

Ils descendirent l'escalier tournant, en conservant un profond silence, et émergèrent au soleil, à côté de la forge. Wilfred Bohun ouvrit avec précaution le loquet de la grille de bois de la cour et, allant droit à l'inspecteur, dit simplement :

— Je viens me livrer à vous. J'ai tué mon frère.

L'Œil d'Apollon

Cette étrange buée étincelante, à la fois confuse et transparente, qui est le secret de la Tamise, se faisait d'un gris de plus en plus brillant, tandis que le soleil montait au zénith de Londres. Deux hommes traversèrent le pont de Westminster. L'un était très grand et l'autre très petit. On aurait pu comparer le premier à l'arrogant clocher du Parlement et le deuxième au dos voûté de l'humble abbaye ; ce dernier portait, en effet, un costume ecclésiastique. Le grand homme — ou plutôt l'homme grand — n'était autre que M. Hercule Flambeau, détective privé ; il se rendait à ses nouveaux bureaux, situés à l'étage d'une maison nouvellement bâtie, en face de l'entrée de l'abbaye. Le petit homme n'était autre que le révérend J. Brown, attaché à l'église Saint-François-Xavier, à Camberwell. Il avait quitté le lit de mort de l'un de ses paroissiens et venait visiter les nouveaux bureaux de son ami.

L'édifice avait un caractère américain. C'était un skyscraper de respectable altitude, muni de tout un attirail bien astiqué de téléphones et d'ascenseurs. Il était à peine terminé et son personnel n'était pas au complet. Trois locataires seulement étaient entrés. L'appartement immédiatement au-dessus de celui de Flambeau, ainsi que l'appartement immédiatement en dessous, étaient occupés, mais les deux étages supérieurs et les trois étages inférieurs étaient encore vides. Dès le premier coup d'œil, l'attention était attirée par un objet extraordinaire, placé au sommet de cette tour d'appartements. Cet objet brillait, parmi les dernières planches de l'échafaudage, immédiatement au-dessus des bureaux de Flambeau. C'était l'image énorme et dorée d'un œil humain, entourée de rayons d'or, et occupant, à elle seule, autant d'espace que deux ou trois fenêtres de l'édifice.

— Qu'est-ce que cela peut bien être ? dit le Père Brown en s'arrêtant.

— Oh ! une nouvelle religion, dit Flambeau en souriant, une de ces nouvelles religions qui vous absolvent de vos péchés en déclarant que vous n'en avez jamais commis. Quelque chose dans le genre de la « Science chrétienne », je pense. Le fait est qu'un bonhomme qui se fait appeler Kalon (je ne sais quel est son nom, sauf que ce ne peut être celui-là) a loué l'appartement au-dessus du mien. J'ai deux dames dactylographes en dessous de moi, et ce fougueux charlatan au-dessus. Il s'est improvisé « nouveau prêtre d'Apollon » et il adore le soleil.

— Qu'il prenne garde, dit le Père Brown. Le soleil fut le plus cruel des dieux. Mais que signifie cet œil monstrueux ?

— Pour autant que j'y comprenne quelque chose, répondit Flambeau, ils prétendent qu'un homme peut endurer les pires épreuves, pourvu que son esprit soit à l'abri de toute faiblesse. Leurs deux grands symboles sont le soleil et l'œil ouvert. Car ils déclarent que, si un homme était vraiment bien portant, il pourrait regarder le soleil.

— Si un homme était vraiment bien portant, dit le Père Brown, il aurait autre chose à faire.

— C'est tout ce que je puis te dire concernant cette nouvelle religion, continua Flambeau avec insouciance. Elle a naturellement la prétention de guérir toutes les maladies physiques.

— Peut-elle guérir la pire maladie spirituelle ? demanda le Père Brown curieusement.

— Et quelle est la pire maladie spirituelle ? demanda Flambeau en souriant.

— Celle qui consiste à croire qu'on se porte trop bien, répondit son ami.

Flambeau manifestait plus d'intérêt pour l'humble petit bureau de l'étage inférieur que pour le temple flamboyant qui se trouvait au-dessus de chez lui. Dans sa lucidité de Méridional, il ne pouvait concevoir que deux attitudes d'esprit, celle du catholique et celle de l'athée, et il se souciait très peu des nouvelles religions, en dépit de leur blancheur et de leur éclat. Mais il se souciait beaucoup de ses semblables, surtout lorsqu'ils — ou elles — étaient d'un aspect agréable. Les dames de l'étage inférieur n'étaient d'ailleurs pas banales. Le bureau était tenu par deux sœurs, toutes deux brunes et minces. L'une d'elles était de haute

taille et avait une physionomie frappante. Elle avait un profil ardent et aquilin ; c'était une de ces femmes dont on ne peut évoquer l'image que de profil, comme celle d'une arme au tranchant acéré. Elle semblait fendre son chemin à travers la vie. Ses yeux avaient un éclat extraordinaire, mais c'était plutôt l'éclat de l'acier que celui du diamant. Sa taille droite et élancée était un peu trop raide pour paraître gracieuse. Sa jeune sœur semblait son ombre rapetissée ; elle était plus vague, plus pâle, plus insignifiante. Toutes deux étaient sévèrement vêtues de noir et portaient des manchettes et des petits cols masculins. Il y a des milliers de dames de ce genre, aussi laconiques et aussi affairées, dans les bureaux de Londres, mais l'intérêt que présentaient celles-ci gisait plus dans leur situation réelle que dans leur situation apparente.

Pauline Stacey, l'aînée des deux sœurs, était, en effet, l'héritière d'un titre de noblesse, d'énormes propriétés et d'une grande fortune. Elle avait passé sa jeunesse à l'ombre des châteaux et des parcs, avant que l'ardeur glaciale de son tempérament, si caractéristique de la femme moderne, ne l'eût contrainte d'adopter un mode d'existence qu'elle considérait comme plus dur et plus noble. Elle n'avait pas, notez bien, abandonné sa fortune ; une abdication aussi romantique, aussi monastique, eût été en contradiction absolue avec ses théories utilitaires. Elle avait conservé son argent pour le consacrer, disait-elle, à des œuvres sociales pratiques. Elle en avait placé une partie dans son entreprise, qui constituait le noyau du modèle emporium de la dactylographie ; elle en avait consacré une autre à fonder diverses ligues et sociétés pour encourager les femmes à se consacrer au même travail. Nul n'aurait pu dire si Joan, son associée, partageait entièrement les aspirations tant soit peu prosaïques de cet

idéalisme. Mais elle manifestait, à l'égard de son chef, le fidèle attachement d'un chien ; et sa tendresse, à laquelle se mêlait une note tragique, était plus émouvante que la dure résolution de son aînée. Pauline Stacey ne se souciait guère, en effet, du côté tragique de la vie ; elle niait même, paraît-il, son existence.

La vivacité rigide de son allure et sa froide impatience avaient beaucoup amusé Flambeau, le jour où il avait pris possession de son appartement. Il s'était attardé, dans le hall d'entrée, en attendant le retour du gamin préposé à la manœuvre de l'ascenseur, qui dépose généralement les visiteurs aux divers étages. Mais cette jeune fille, à l'œil de faucon, s'était ouvertement refusée à subir un tel retard. Elle avait affirmé qu'elle pourrait faire marcher l'ascenseur elle-même, et qu'elle ne dépendrait, pour cela, ni d'un gamin, ni d'un homme. Quoique son appartement ne se trouvât qu'au troisième étage, elle réussit, pendant les quelques secondes que dura la montée, à exposer à Flambeau, d'un air détaché, une grande partie des principes fondamentaux de son existence. Elle était une ouvrière moderne et aimait l'industrie moderne. Ses yeux noirs brillèrent d'un éclat de colère abstraite, lorsqu'elle parla de ceux qui méprisent la mécanique et réclament le retour d'une vie plus romantique. Tout le monde, dit-elle, devrait être capable de manier les machines, tout comme elle pouvait manier l'ascenseur. Elle sembla presque blessée que Flambeau prît la peine d'en ouvrir la porte devant elle, et le détective monta chez lui en songeant, non sans quelque regret, au caractère agressif de son indépendance.

Elle était certes d'un tempérament colérique, brusque et pratique ; les mouvements de ses mains fines et élégantes étaient parfois violents et même destructeurs. Un jour que Flambeau

était entré dans son bureau, pour quelque travail de copie, il constata qu'elle avait jeté une paire de lunettes, appartenant à sa sœur, au milieu de la chambre et qu'elle l'avait piétinée. Elle s'était abandonnée au courant irrésistible de son éloquence, flétrissant ces « misérables subterfuges médicaux », et la reconnaissance morbide d'une faiblesse imaginaire qu'impliquait le port de lunettes. Elle mit sa sœur au défi d'apporter dorénavant au bureau un appareil aussi artificiel, aussi malsain. Elle demanda si l'on attendait d'elle qu'elle portât des jambes de bois, des faux cheveux, ou des yeux de verre ; et, tandis qu'elle parlait, ses yeux étincelaient comme le terrible cristal.

Flambeau, surpris devant l'explosion d'un tel fanatisme, ne put s'empêcher de demander à M Pauline, avec son esprit logique de Français, pourquoi une paire de lunettes trahissait plus de faiblesse morbide qu'un ascenseur, et pourquoi, si la science peut nous aider dans un cas, elle ne peut nous aider dans l'autre.

— C'est si différent ! répondit Pauline Stacey avec assurance. Les accumulateurs, les moteurs et toutes les choses du même genre sont des symptômes de la force de l'homme — oui, monsieur Flambeau, et aussi de la force de la femme. Nous aurons notre tour dans l'élaboration de ces vastes machines qui dévorent l'espace et défient le temps. C'est une œuvre noble et splendide — c'est vraiment de la science. Mais ces odieux supports, ces bandages que vendent les médecins, ne sont que des insignes de pleutrerie. Les médecins nous mettent des bras et des jambes artificiels, tout comme si nous étions nés esclaves, perclus et malades. Mais je suis née libre, monsieur Flambeau ! Les gens s'imaginent qu'ils ne peuvent se passer de ces choses parce qu'ils ont été élevés dans la peur, au lieu de l'avoir été dans la force et le

courage ; c'est ainsi que les bonnes stupides enseignent aux enfants à ne pas regarder le soleil, et ils ne peuvent le faire sans cligner des yeux. Mais pourquoi, parmi les étoiles, en existerait-il une que je ne puisse voir ? Le soleil n'est pas mon maître, et j'ouvrirai mes yeux et je le regarderai, chaque fois qu'il me plaira.

— Vos yeux, dit Flambeau, avec un profond salut, éblouiront le soleil.

Il aimait à se montrer galant envers cette sévère beauté, parce que c'était le meilleur moyen de lui faire perdre un peu de son assurance. Mais, en remontant chez lui, il siffla longuement et dit à part lui : « Ainsi, elle est tombée dans les mains de ce sorcier aux yeux d'or, là-haut. » Car, si imparfaites que fussent ses connaissances, concernant la nouvelle religion de Kalon, il savait qu'il conseillait à ses adeptes de fixer le soleil.

Il s'aperçut bientôt que le lien spirituel entre les deux étages, au-dessus et en dessous de lui, se faisait, de jour en jour, plus intime. L'homme qui se faisait appeler Kalon était une merveilleuse créature digne, au point de vue physique, d'être le pontife d'Apollon. Il était presque aussi grand que Flambeau et beaucoup plus séduisant. Il avait une barbe d'or, des yeux bleus perçants et de longs cheveux rejetés en arrière, comme la crinière d'un lion. C'était la bête blonde dont parle Nietzsche, mais cette beauté purement animale était éclairée et adoucie par son intelligence et son raffinement spirituel. Il évoquait, il est vrai, l'image de l'un des grands rois saxons, mais de l'un de ces rois qui furent aussi des saints. Et cela, en dépit de l'incongruité de son milieu, du fait qu'il avait un appartement au haut d'une maison de Victoria Street, que son employé (un banal jeune homme portant un col et des manchettes) se tenait dans son antichambre, entre son bu-

reau et le corridor, que son nom se trouvait gravé sur une plaque de cuivre, devant sa porte, et que le symbole doré de sa foi était suspendu au-dessus de la rue, comme une réclame d'oculiste. Toutes ces vulgarités ne pouvaient dépouiller Kalon de l'étrange fascination qui se dégageait de lui. Malgré tout, lorsqu'on se trouvait en présence de ce charlatan, on se sentait en présence d'un grand homme. Même dans le costume de toile qu'il portait, dans son bureau, comme un vêtement d'atelier, il avait un aspect imposant et formidable. Et lorsqu'il revêtait les draperies blanches et le diadème d'or, dans lesquels il saluait chaque jour le soleil, il paraissait si merveilleux, que le rire des gens, dans la rue, s'arrêtait parfois brusquement sur leurs lèvres. Trois fois par jour, en effet, à l'aube, à midi et au crépuscule, le nouvel adorateur du soleil sortait sur son petit balcon, à la face de tout Westminster, pour débiter quelque litanie à son brillant seigneur. Ce fut précisément lorsque les douze coups de midi vibraient encore dans les tours du Parlement et des églises voisines, que le Père Brown, l'ami de Flambeau, aperçut pour la première fois le prêtre immaculé d'Apollon.

Flambeau, qui avait déjà assisté à ces salutations quotidiennes en l'honneur de Phœbus, s'engouffra sous le porche, sans même regarder si son ami le suivait, mais le Père Brown, soit par intérêt professionnel pour une nouvelle forme de rituel, soit par intérêt personnel pour une nouvelle forme de sottise humaine, s'arrêta net et leva les yeux vers le balcon de l'adorateur du soleil, comme il aurait pu le faire devant un guignol. Le prophète Kalon était déjà debout, vêtu de ses draperies d'argent, les mains levées, et le son de sa voix étrangement pénétrante, répétant sa litanie solaire, parvenait jusqu'en bas, dominant les bruits de la rue. Il était au milieu de sa prière, et son regard restait fixé sur le disque

enflammé. Il est peu probable qu'il pût voir personne sur cette terre ; il est certain qu'il ne vit pas un petit prêtre, au visage rond qui, perdu dans la foule, le regardait en clignant des yeux. Telle était peut-être la différence la plus frappante qui distinguait ces deux hommes, si profondément divisés. Le Père Brown ne pouvait rien regarder sans cligner des yeux ; mais le prêtre d'Apollon pouvait fixer l'orbe du soleil de midi sans que sa paupière frémît un instant.

— Ô soleil, cria le prophète, ô étoile trop auguste pour être admise dans le concert des étoiles ! Ô source qui jaillit paisiblement en ce lieu secret que nous appelons espace. Père brillant de toutes les choses brillantes et vivaces, des flammes blanches, des fleurs blanches et des pics blancs. Père dont l'innocence ferait honte aux plus candides et aux plus sereins de tes enfants : pureté primitive, dans la paix de laquelle…

Un bruit, puis une chute, comme l'explosion d'une fusée renversée, suivis d'un cri strident et continu. Cinq hommes se précipitèrent vers la porte de la maison, tandis que trois autres en sortaient, et, pendant un instant, personne ne put se faire entendre. Le sentiment que quelque chose d'horrible venait de se produire remplit la rue de mauvaises nouvelles — d'autant plus mauvaises que personne ne pouvait dire ce que c'était. Deux hommes seulement restèrent immobiles, après cette brusque commotion : le beau prêtre d'Apollon, sur son balcon, et le laid prêtre du Christ, dans la rue, en dessous de lui.

Enfin la haute taille de Flambeau apparut sur le seuil, et son énergie titanique domina la foule. Hurlant de toutes ses forces, comme une sirène de navire, il cria à quelqu'un et à tout le monde de chercher un chirurgien. Lorsqu'il rentra dans le hall

encombré par la foule, son ami, le Père Brown, se faufila humblement derrière lui. Tandis qu'il se baissait pour se frayer un passage, il pouvait encore entendre la superbe cadence de la voix du prêtre solaire continuant à invoquer le dieu bienheureux, protecteur des sources et des fleurs.

Le Père Brown rejoignit Flambeau et une demi-douzaine d'autres hommes à l'endroit où l'ascenseur descend généralement. Mais l'ascenseur n'était pas descendu. Quelque chose d'autre était descendu, quelque chose qui aurait dû descendre par l'ascenseur.

Depuis quelques minutes, Flambeau regardait le corps sanglant de cette belle femme qui niait l'existence de la tragédie. Il n'avait jamais douté que ce fût Pauline Stacey et, quoiqu'il eût envoyé chercher un médecin, il ne doutait pas non plus qu'elle fût morte.

Il ne pouvait plus se rendre compte exactement si elle lui avait inspiré de la sympathie ou de l'antipathie, tant elle attirait et repoussait à la fois l'affection. Mais elle avait occupé une certaine place dans sa vie, et l'intolérable sentiment de certains détails lui plantait au cœur le poignard d'un deuil. Il se souvenait de son joli visage, de ses discours prétentieux, avec cette mystérieuse netteté qui ajoute tant à l'amertume de la mort. En un instant, comme la foudre tombant d'un ciel serein, comme un aérolithe surgissant de l'infini, ce beau corps orgueilleux avait été précipité dans le puits de l'ascenseur pour venir s'écraser au fond. Était-ce un suicide ? De la part de cette insolente optimiste, cela semblait impossible. Était-ce un meurtre ? Mais qui aurait pu commettre le crime dans ces appartements déserts ? Dans un flot de paroles rauques, qu'il voulait rendre impérieuses, mais qui s'étranglèrent

dans sa gorge, il demanda où se trouvait l'individu répondant au nom de Kalon. Une voix lente, calme et pleine l'assura que, depuis un quart d'heure, Kalon se trouvait sur son balcon, adorant son dieu. Lorsque Flambeau sentit la main du Père Brown dans la sienne, il tourna vers lui son visage sombre et dit brusquement :

— S'il a été là-haut, tout ce temps, qui peut donc l'avoir fait ?

— Peut-être, répondit l'autre, ferions-nous mieux de monter voir nous-mêmes. Nous avons une demi-heure devant nous, avant que la police n'arrive.

Confiant le corps de l'héritière aux chirurgiens, Flambeau gravit l'escalier, pénétra dans le bureau des dactylographes et, le trouvant désert, entra dans le sien. Puis il vint à la rencontre de son ami, le visage changé et pâli.

— Sa sœur, dit-il avec une gravité hostile, sa sœur semble être allée se promener.

Le Père Brown hocha la tête.

— Ou elle est peut-être montée au bureau de cet homme solaire, dit-il. À ta place j'irais vérifier ce point, puis nous causerons de tout cela dans ton bureau. Non, ajouta-t-il brusquement, comme se souvenant de quelque chose, quand pourrai-je me corriger de ma bêtise ? Dans leur bureau, en bas, naturellement.

Flambeau, surpris, suivit le conseil du petit prêtre. Celui-ci descendit dans l'appartement désert des Stacey, où il s'installa sur une chaise de cuir rouge, à l'entrée, d'où il pouvait voir les paliers et l'escalier. Là, il attendit ; mais il n'attendit pas longtemps. Quelques minutes après, trois personnes descendaient l'escalier.

La première était Joan Stacey, la sœur de la défunte. Elle s'était évidemment rendue en haut, dans le temple provisoire d'Apollon. La deuxième était le prêtre d'Apollon lui-même, qui, sa litanie achevée, apparaissait dans toute sa splendeur, balayant de sa robe les escaliers déserts. Dans ses draperies blanches, avec sa barbe et ses cheveux divisés au milieu par une raie, il avait quelque chose du Christ de Doré quittant le prétoire. La troisième personne était Flambeau, le front soucieux et l'air perplexe.

Miss Joan Stacey, les traits tirés et la chevelure prématurément grise aux tempes, marcha droit à son bureau, et rassembla vivement ses papiers en les tapant légèrement sur la table. Cette action si simple rendit à chacun le sens de la réalité. Si Miss Joan Stacey était coupable, elle n'avait pas perdu son sang-froid. Le Père Brown la fixa un certain temps, avec un sourire bizarre, puis, sans détourner les yeux, il s'adressa à Kalon.

— Prophète, dit-il, je serais heureux si vous vouliez me renseigner sur votre religion.

— Je serai heureux de le faire, répondit Kalon, en inclinant sa tête couronnée, mais je ne suis pas certain de vous comprendre.

— Voici pourquoi, dit le Père Brown avec une franchise hésitante : on nous enseigne que, si un homme possède de mauvais principes, il doit être en partie responsable. Mais, malgré cela, il faut distinguer entre l'individu qui calomnie la pureté de sa conscience et l'individu dont la conscience est réellement obscurcie par ses sophismes. Pensez-vous, par exemple, qu'il y ait quelque chose de mal à commettre un meurtre ?

— Est-ce un réquisitoire ? demanda Kalon, avec le plus grand calme.

— Non, répondit Brown, avec la même amabilité. C'est un plaidoyer.

Dans le silence solennel qui suivit ces paroles, le prophète d'Apollon se leva. Et ce fut vraiment comme si le soleil même se levait. Il remplit à ce point la chambre de sa lumière et de sa vie, que l'on sentait qu'il eût aussi bien pu remplir la plaine de Salisbury. Sa figure drapée semblait décorer toute la chambre de draperies classiques ; son geste épique ouvrait, au travers des murs, de grandioses perspectives. Si bien que la petite silhouette sombre de l'ecclésiastique moderne apparaissait, à ses côtés, comme une erreur, une incongruité, une tache noire et ronde souillant la splendeur de l'Hellas.

— Nous nous rencontrons enfin, Caïphe, dit le prophète. Votre Église et la mienne sont les seules réalités de ce monde. J'adore le soleil, et vous l'ombre qui le voile ; vous êtes le prêtre du dieu mourant et moi du dieu vivant. Vos soupçons et vos calomnies sont bien dignes de votre froc et de votre foi. Toute votre Église n'est qu'une police ténébreuse. Vous n'êtes que des espions et des détectives cherchant, par la trahison et la torture, à arracher aux hommes la confession de leurs fautes. Vous voulez convaincre l'humanité de ses crimes ; je veux la convaincre de son innocence. Vous voulez la convaincre de ses péchés ; je veux la convaincre de ses vertus.

Prêcheur de l'évangile du mal, encore un mot, avant que je ne dissipe à jamais le cauchemar de vos mensonges. Vous ne pouvez comprendre, même vaguement, combien peu je me soucie du ju-

gement que vous voulez porter contre moi. Je ne crains pas davantage ce que vous appelez déshonneur et l'horreur de vos exécutions, qu'un homme ne redoute l'image d'un ogre, dans un livre d'enfant. Vous dites que vous m'offrez de plaider ma cause. Je m'inquiète si peu du mirage de cette vie que je vous offrirai de dresser mon propre réquisitoire. Il n'y a qu'un fait que l'on puisse invoquer contre moi dans cette affaire, et je l'invoquerai moi-même. La femme qui vient de mourir était mon amie et ma fiancée, non pas selon les rites que vos petites chapelles appellent légitimes, mais selon une loi plus pure et plus sévère que vous ne comprendrez jamais. Elle et moi vivions dans un monde différent du vôtre ; nous foulions du pied des palais de cristal, tandis que vous rampiez à travers des couloirs et des tunnels de briques. Je sais bien que les policiers, théologiens ou laïcs, s'imaginent toujours que là où l'amour a passé, la haine doit être proche ; voilà le premier argument de votre acte d'accusation. Mais le deuxième argument a plus de valeur encore ; je vous le livre pour ce qu'il vaut. Non seulement il est vrai que Pauline m'aimait, mais il est encore vrai que, ce matin même, quelques instants avant sa mort, elle écrivit, à cette table, un testament par lequel elle me léguait, comme représentant de ma nouvelle Église, une somme de dix millions. Voyons, où sont les menottes ? Croyez-vous que je m'inquiète de ce que vous ferez de moi ? Si l'on me met en prison, ce sera comme si je l'attendais dans une gare par où elle doit passer. Si l'on me suspend au gibet, ce sera comme si j'allais vers elle dans un chariot.

Il parlait avec l'autorité troublante d'un orateur. Flambeau et Joan Stacey le contemplaient avec stupeur et admiration. Le visage du Père Brown ne semblait exprimer qu'un extrême chagrin ; il restait les yeux fixés sur le sol, une ride de souffrance

au milieu du front. Le prophète du soleil s'appuya avec aisance contre la cheminée et reprit :

— Je viens de vous exposer, en quelques mots, tout le réquisitoire que l'on pourrait dresser contre moi ; le seul réquisitoire possible. En moins de mots encore je soufflerai sur ce château de cartes, de manière à en disperser jusqu'au dernier souvenir. Si l'on me demande si j'ai commis ce crime, je ne puis répondre que cette seule phrase : Je n'aurais pas pu le commettre. Pauline est tombée de cet étage à midi cinq. Une centaine de personnes, appelées en témoignage, diront que je me trouvais sur le balcon de mon appartement, depuis le moment où midi commença de sonner jusqu'à midi et quart — à l'heure que je choisis régulièrement pour mes prières publiques. Mon employé (un respectable jeune homme de Clapham, qui n'a d'autres rapports avec moi que des rapports d'affaires) est prêt à jurer qu'il est resté dans l'antichambre de mon bureau toute la matinée, et qu'il n'a constaté aucune communication suspecte. Il jurera que je suis entré chez moi au moins dix minutes avant l'heure, quinze minutes avant que l'on ait eu aucun soupçon de l'accident, et que je n'ai pas quitté le balcon de mon bureau pendant tout ce temps. Personne ne posséda jamais un plus parfait alibi ; je pourrais invoquer le témoignage de la moitié de Westminster. Je crois que vous ferez bien de remporter vos menottes. La cause est entendue.

Mais, afin que ne subsiste aucun souffle de cet idiot soupçon, je vous dirai tout ce que vous devriez connaître. Je crois savoir comment ma malheureuse amie a péri. Vous pouvez, si vous voulez, me blâmer pour cela, ou critiquer ma foi et ma philosophie, mais vous ne pouvez pas me condamner. C'est un fait bien connu de tous ceux qui étudient les vérités sublimes, que certains

adeptes, ou illuminati, ont acquis la faculté de lévitation — c'est-à-dire qu'ils peuvent rester suspendus dans le vide. Ce n'est là qu'un aspect de cette domination exercée sur la matière qui est l'élément le plus important de notre sagesse occulte. Cette pauvre Pauline était douée d'un tempérament impulsif et ambitieux. Je pense, pour parler franc, qu'elle se croyait plus avancée dans la connaissance de ces mystères qu'elle ne l'était en réalité. Et elle m'a souvent dit, tandis que nous descendions ensemble par l'ascenseur, que, si notre volonté était assez forte, nous pourrions nous laisser tomber sur le sol avec la légèreté d'une plume. Je suis solennellement convaincu que, dans un moment d'extase, elle tenta d'accomplir ce miracle. Sa volonté ou sa foi ont dû lui manquer, au moment critique ; et la loi inférieure de la matière s'est vengée cruellement sur elle. Voilà toute l'histoire, messieurs, très navrante et, selon vous sans doute, très présomptueuse et coupable, mais certainement pas criminelle. Je ne puis donc publiquement en être rendu responsable. Dans le style laconique des bureaux de police, vous ferez mieux de l'appeler un suicide. Ce sera toujours, pour moi, un échec héroïque subi pour l'amour de la science et la lente conquête du ciel.

C'était la première fois que Flambeau voyait le Père Brown vaincu. Ses yeux n'avaient pas quitté le sol, et son front restait contracté, comme s'il avait eu honte de sa situation. Il était impossible, après avoir entendu les paroles ailées du prophète, de s'affranchir de l'impression que ce maussade professionnel de la méfiance était confondu par une nature plus noble et plus pure que la sienne, débordante de franchise et de santé. Brown dit enfin, clignant des yeux comme s'il ressentait une douleur physique :

— Eh bien, s'il en est ainsi, monsieur, vous n'avez plus qu'à prendre possession du testament, avant de vous en aller. Je me demande où cette pauvre demoiselle l'a laissé.

— Il doit être là-bas, sur son bureau, devant la porte, je pense, dit Kalon, avec cette massive candeur d'allure qui écartait de lui tout soupçon. Elle m'a dit qu'elle l'écrirait ce matin, et elle était en train d'écrire, lorsque je suis monté dans mon appartement par l'ascenseur.

— Sa porte était-elle ouverte ? demanda le prêtre, un œil fixé sur le coin de la natte qui recouvrait le plancher.

— Oui, répondit Kalon tranquillement.

— Ah ! on ne l'a pas refermée depuis, dit Brown, de nouveau absorbé par l'examen de la natte.

— Il y a un papier ici, dit la sombre demoiselle Joan, d'une voix bizarre. Elle s'était approchée du bureau de sa sœur et s'était emparée d'un papier bleu. Son sourire ironique s'accordait mal avec l'ensemble de la scène, et Flambeau la regarda, non sans quelque défiance.

Le prophète Kalon évita de toucher au papier, avec ce royal désintéressement qu'il n'avait cessé de manifester jusqu'alors. Mais Flambeau s'en saisit et le lut avec stupeur. La première phrase était bien la formule ordinaire d'un testament, mais, après les mots : « Je donne et lègue tout ce que je possède », l'écriture s'interrompait brusquement et quelques traits indéchiffrables tenaient lieu du nom du légataire. Flambeau tendit ce testament truqué à son ami qui, après l'avoir parcouru silencieusement des yeux, le passa à son tour au prêtre du soleil.

L'instant d'après, ce pontife en longues draperies traversait la chambre en deux enjambées et dominait de sa haute taille Joan Stacey.

— Quel mauvais tour m'avez-vous joué là ? cria-t-il, les yeux hors de la tête. Ce n'est pas tout ce que Pauline a écrit.

Ils furent surpris de l'entendre parler d'une voix toute différente, la voix perçante d'un Yankee. Toute sa majesté, tout son beau langage, lui étaient tombés des épaules, comme un manteau.

— C'est, en tous cas, tout ce que j'ai trouvé sur son bureau, dit Joan, en lui tenant tête avec le même sourire ironique.

Tout d'un coup, l'homme se répandit en violents blasphèmes, en une cataracte de mots vengeurs. Il y avait quelque chose d'horrible à lui voir jeter ainsi le masque ; c'était presque comme s'il avait jeté son visage.

— Voyez-moi ça ! cria-t-il avec un vulgaire accent américain, lorsqu'il eut épuisé le répertoire de ses jurons. Je suis peut-être un aventurier, mais vous êtes une criminelle. Oui, messieurs, voilà l'affaire expliquée, et sans lévitation. La pauvre fille écrivait ce testament en ma faveur ; sa maudite sœur entre ici, lui arrache la plume des mains, la pousse vers le puits et la jette dedans avant qu'elle ait pu l'achever. Oh ! là là ! Il nous faudra, après tout, employer les menottes.

— Comme vous l'avez très bien fait remarquer, répliqua Joan avec un calme mortel, votre employé est un respectable jeune homme, qui ne se parjurerait pas à la légère. Il pourrait témoigner, devant n'importe quels juges, que j'étais dans votre bureau,

occupée à mettre en ordre un travail de dactylographie, cinq minutes avant et cinq minutes après la chute de ma sœur. M. Flambeau dira qu'il m'a trouvée là.

Il y eut un nouveau silence.

— Mais alors, cria Flambeau, Pauline était seule lorsqu'elle est tombée, et elle s'est bien suicidée.

— Elle était seule lorsqu'elle est tombée, dit le Père Brown, mais elle ne s'est pas suicidée.

— Comment est-elle morte alors ? demanda Flambeau impatiemment.

— Elle a été assassinée.

— Mais elle était toute seule, objecta le détective.

— Elle était toute seule lorsqu'on l'a assassinée, répondit le prêtre.

Tous les regards se tournèrent vers lui, mais il demeura assis dans la même attitude misérable, la même ride au front, comme si une honte et une peine anonyme l'oppressaient ; sa voix restait triste et incolore.

— Ce que je demande, moi, cria Kalon avec un juron, c'est quand la police viendra arrêter cette sœur sauvage et sanguinaire. Elle a tué sa chair, elle a versé son sang, elle m'a pris dix millions qui m'appartenaient déjà aussi entièrement que…

— Voyons, prophète, interrompit Flambeau avec mépris, n'oubliez pas que tout ce monde n'est qu'un mirage.

Le hiérophante du dieu-soleil fit un effort pour se hausser de nouveau sur son piédestal.

— Ce n'est pas tant l'argent, cria-t-il, quoiqu'il eût suffi à lancer notre cause dans le monde entier. C'est aussi la volonté de mon amie. Pour Pauline tout ceci était sacré. Aux yeux de Pauline…

Le Père Brown sauta debout si brusquement que sa chaise tomba par terre, derrière lui. Il était pâle comme un mort, et cependant il semblait brûler d'espoir ; ses yeux étincelaient.

— C'est cela ! cria-t-il d'une voix claire. C'est ainsi qu'il faut commencer : « Aux yeux de Pauline… »

Le gigantesque prophète battit en retraite devant le petit prêtre, l'air égaré.

— Que voulez-vous dire ? Comment osez-vous… répéta-t-il.

— Aux yeux de Pauline, reprit le prêtre, le regard de plus en plus brillant. Continuez, pour l'amour de Dieu, continuez. Les crimes les plus vils qu'inspira jamais l'enfer, sont allégés lorsqu'on les confesse ; je vous conjure de vous confesser. Continuez, continuez. « Aux yeux de Pauline… »

— Laissez-moi, démon, tonna Kalon, luttant comme un géant garrotté. Qui êtes-vous, maudit espion, pour tisser vos toiles d'araignée autour de moi et m'épier, et me guetter ? Laissez-moi partir.

— Dois-je l'arrêter ? demanda Flambeau en sautant vers la porte que Kalon avait déjà ouverte.

— Non, laisse-le passer, dit le Père Brown, avec un étrange et profond soupir qui semblait monter des profondeurs de l'univers. Laisse passer Caïn, car il appartient à Dieu.

La chambre resta plongée dans le silence, après que le prophète l'eut quittée. Ce fut, pour la nature fougueuse de Flambeau, une longue agonie de perplexité. Miss Joan Stacey continuait très froidement à ranger ses papiers, sur son bureau.

— Mon Père, dit enfin Flambeau, c'est par devoir, bien plus que par curiosité, que je dois m'efforcer de découvrir l'auteur de ce crime.

— Quel crime ? demanda le Père Brown.

— Celui dont nous nous occupons, naturellement, répliqua impatiemment son ami.

— Nous nous occupons de deux crimes, dit Brown, deux crimes d'une nature très différente et accomplis par deux criminels différents.

Miss Joan Stacey, après avoir rassemblé et classé ses papiers, ferma son tiroir à clef. Le Père Brown continua, sans s'inquiéter davantage d'elle qu'elle ne s'inquiétait de lui :

— Les deux criminels exploitèrent la même faiblesse de caractère d'une personne, dans le but de s'emparer de sa fortune. L'auteur du crime le plus grave fut dépouillé du fruit de son action par l'auteur du crime le moins grave. Et c'est ce dernier qui a l'argent.

— Oh, ne me fais pas une conférence, gémit Flambeau, dis-moi tout, en quelques mots.

— Je puis le faire en un seul, répondit son ami.

Miss Joan Stacey planta son chapeau noir sur sa tête, devant un petit miroir, d'un air absorbé, en fronçant les sourcils, et, tandis que les deux amis continuaient leur conversation, prit, sans se presser, son sac-à-main et son parapluie, et quitta la chambre.

— La vérité tient dans un mot, dit le Père Brown : Pauline Stacey était aveugle.

— Aveugle ! répéta Flambeau, en se dressant lentement de toute sa hauteur.

— Le mal était dans la famille, continua le prêtre. Sa sœur aurait porté des verres si Pauline le lui avait permis ; mais elle avait l'idée que l'on ne devait pas encourager ces maladies en leur cédant. Elle ne voulait pas admettre que sa vue se voilait ; ou bien elle tâchait de vaincre son mal par la seule force de la volonté. Plus elle la forçait, plus naturellement sa vue s'affaiblissait. Mais le pire effort était encore à venir. Il vint sous la forme de ce précieux prophète qui lui apprit à fixer, à l'œil nu, le disque du soleil. Cela s'appelait accueillir Apollon. Oh, si ces néo-païens consentaient à être simplement de vieux païens, ils en deviendraient plus sages ! Les anciens païens savaient que le culte brutal de la nature doit avoir un aspect cruel. Ils savaient que l'œil d'Apollon peut brûler et aveugler.

Il y eut un temps d'arrêt et le prêtre continua d'une voix douce qui se brisait sur certains mots :

— Que ce diable l'ait aveuglée intentionnellement ou non, il n'est pas douteux qu'il se servit de cette faiblesse pour la tuer. La simplicité même de son crime est écœurante. Vous savez qu'ils

montaient et descendaient dans l'ascenseur, sans aucune aide. Vous savez aussi que l'ascenseur glisse doucement, dans le silence le plus parfait. Kalon hissa l'ascenseur jusqu'à l'étage occupé par la jeune fille et il la vit écrire lentement, comme écrivent ceux dont la vue faiblit, le testament qu'elle lui avait promis. Il lui cria joyeusement qu'il tenait l'ascenseur à sa disposition et qu'elle n'avait qu'à venir le rejoindre dès qu'elle serait prête. Puis il pressa le bouton et fila sans bruit à l'étage supérieur, traversa son bureau et sortit sur le balcon. Il priait, en toute sécurité, devant la rue bondée de monde, lorsque la pauvre fille, ayant achevé son travail, courut légèrement vers l'endroit où l'ascenseur et son amant devaient l'attendre et marcha…

— Assez ! cria Flambeau.

— Il aurait dû gagner dix millions en pressant sur ce bouton, continua le prêtre du ton incolore avec lequel il parlait de telles horreurs. Mais son truc rata. Il rata parce qu'il y avait quelqu'un d'autre qui désirait obtenir cette fortune et qui connaissait la secrète faiblesse de la vue de Pauline. Il y a un détail, concernant ce testament, que personne, je pense, ne remarqua : Quoiqu'il fût inachevé et non signé, l'autre Miss Stacey et sans doute sa servante l'avaient déjà signé comme témoins. Joan le signa d'abord, disant que Pauline pourrait le rédiger plus tard, avec ce mépris des formes légales qui caractérise tant de femmes. Joan désirait donc que Pauline signât le document, sans que les témoins fussent présents. Pourquoi ? Je me suis souvenu de l'infirmité de Pauline, et je suis convaincu que, si Joan s'arrangea pour que Pauline signât dans la solitude, c'est qu'elle voulait qu'elle ne signât pas du tout.

Des gens comme les Stacey emploient toujours des plumes-réservoirs ; mais c'était plus qu'une affaire de goût, chez Pauline. Par habitude et à force de volonté et de mémoire, elle pouvait encore écrire presque aussi bien que si elle y avait vu ; mais elle ne pouvait savoir lorsque sa plume devait être remplie. C'est pourquoi toutes ses plumes étaient soigneusement remplies par sa sœur, toutes, sauf celle dont elle se servit aujourd'hui. Celle-ci fut au contraire soigneusement vidée. Les dernières gouttes d'encre tracèrent les premières lignes, puis la plume tarit complètement. Et le prophète perdit dix millions et commit en vain l'un des meurtres les plus odieux et les plus splendides de l'histoire.

Flambeau alla vers la porte et entendit les pas de policiers montant l'escalier. Puis il se retourna et dit :

— Tu dois avoir suivi tout cela de bien près pour avoir pu attribuer le crime à Kalon en moins de dix minutes.

Le Père. Brown esquissa un mouvement de surprise.

— Oh ! à lui, dit-il. Non ; j'ai eu quelque peine à découvrir le rôle joué par M Joan et par sa plume-réservoir. Mais je savais que Kalon était coupable avant de pénétrer dans la maison.

— Quelle bonne blague ! cria Flambeau.

— C'est très sérieux, répondit le prêtre. Je te répète que je savais qu'il l'avait fait, avant même de savoir ce qu'il avait fait.

— Mais comment ?

— Ces stoïques païens, dit Brown, d'un air pensif, pèchent toujours par un excès d'énergie. On entendit le bruit d'une chute et un grand cri dans la rue, et le prêtre d'Apollon ne bougea pas et

ne se détourna pas. Je ne savais pas moi-même ce que ce pouvait être. Mais je savais qu'il s'y attendait.

L'Épée brisée

La forêt tendait vers un ciel sombre, d'un bleu vert d'ardoise, ses mille bras gris, ses millions de doigts d'argent. Les étoiles étaient froides et brillantes comme des éclats de glace. Toute la campagne — dont les bois épais étaient, de loin en loin, parsemés de fermes — était raidie par une cruelle gelée. Les espaces noirs, entre les troncs, semblaient les cavernes insondables d'un impitoyable enfer scandinave, d'un enfer de froid infini. Il n'était pas jusqu'à la tour carrée de l'église qui ne parût septentrionale, au point de sembler païenne — comme une tour barbare, perdue parmi les rochers de l'Islande. Ce n'était pas une nuit que l'on eût choisie pour explorer un cimetière. Mais peut-être ce cimetière valait-il la peine qu'on l'explorât.

Il surgissait brusquement du désert cendré de la forêt, comme une sorte de bosse de gazon vert, que la lumière des étoiles faisait paraître gris. La plupart des tombes étaient sur la pente, et le sentier qui conduisait à l'église était aussi escarpé qu'un escalier. Au sommet de la colline, au seul endroit où le cimetière était nivelé, se dressait le monument qui l'avait rendu célèbre. Il contrastait singulièrement avec les humbles tombes qui l'entouraient. C'était l'œuvre de l'un des plus grands sculpteurs de l'Europe, dont la réputation était pourtant éclipsée par celle de l'homme à la mémoire duquel il avait dressé cette statue. On distinguait, à la lumière des étoiles qui caressait le bronze de ses lé-

gers pinceaux argentés, l'image massive d'un soldat couché. Ses fortes mains étaient jointes dans une prière éternelle, et sa lourde tête reposait sur un fusil. Son visage vénérable était encadré par une barbe — ou plutôt par des favoris, suivant l'ancienne mode mise en honneur par le colonel Newcome. L'uniforme, suggéré par quelques traits essentiels, était celui d'un soldat moderne. À sa droite gisait une épée, dont la pointe était brisée ; à sa gauche, gisait une Bible. Durant les brûlants après-midi d'été, une foule d'Américains et de provinciaux lettrés venaient, en chars à bancs, admirer ce sépulcre. Même à cette époque de l'année, cette église et ce cimetière, isolés au centre de cette vaste forêt, avaient un aspect silencieux et désolé. Au milieu de cette gelée nocturne, en plein hiver, le tombeau ne semblait avoir d'autre compagnie que celle des étoiles. Pourtant, dans le silence des bois raides de froid, une grille grinça sur ses gonds, et deux hommes, vêtus de noir, gravirent le sentier conduisant à la tombe.

La lumière était si faible que l'on ne pouvait rien distinguer de ces deux personnages, en dehors de la couleur de leurs vêtements, sauf que l'un était d'une taille énorme, tandis que l'autre (sans doute par contraste) paraissait extrêmement petit. Lorsqu'ils atteignirent le monument du célèbre guerrier, ils s'arrêtèrent quelques minutes pour le regarder. Il n'y avait aucun être humain, peut-être aucun être vivant, à deux kilomètres à la ronde, et quelque esprit morbide aurait même pu se demander si ces intrus étaient bien de ce monde. En tous cas, les premiers mots qu'ils échangèrent eussent paru pour le moins bizarres. Après un court silence, le petit homme dit à l'autre :

— Où le sage cachera-t-il un caillou ?

Et le géant répondit à voix basse :

— Sur la grève.

Le petit homme approuva de la tête, puis, après un nouveau silence, ajouta :

— Où le sage cachera-t-il une feuille ?

Et l'autre répondit :

— Dans la forêt.

Il y eut une autre pause, et le plus grand des deux ajouta :

— Est-ce à dire que tu connaisses quelqu'un qui, pour cacher un vrai diamant, se soit un jour couvert de strass ?

— Non, non, répondit son compagnon en riant, laissons dormir le passé.

Il battit de la semelle, pendant un instant, et dit :

— Ce n'est pas du tout à cela que je pensais ; je pensais à quelque chose d'autre, à quelque chose de curieux. As-tu une allumette ?

Le géant fouilla dans sa poche et bientôt une flamme dora le socle du monument. On pouvait y lire, gravés en noir, ces mots que tant d'Américains avaient respectueusement épelés : « À la Mémoire du général Sir Arthur Saint-Clare, Héros et Martyr, qui Toujours vainquit ses Ennemis et Toujours les Épargna, et qui Fut enfin Traîtreusement massacré par Eux. Que Dieu, en qui il avait Foi, le Récompense et le Venge ».

L'allumette brûla les doigts du géant, noircit et tomba. Il allait en frotter une autre, lorsque son petit compagnon l'arrêta :

— Cela suffit, mon vieux Flambeau ; j'ai vu ce que je voulais voir. Ou plutôt, je n'ai pas vu ce que je ne désirais pas voir. Et maintenant nous avons deux kilomètres à faire, le long de la route, pour gagner l'auberge la plus proche, où je tâcherai de tout t'expliquer. Car Dieu sait que l'on ne peut oser conter une telle histoire sans un bon feu et un bon pot de bière.

Ils redescendirent le sentier escarpé, refermèrent derrière eux la grille rouillée, et partirent d'un bon pas, à travers la forêt, frappant du pied la route gelée. Ce ne fut qu'après cinq minutes que le petit homme reprit :

— Oui, le sage cache un caillou sur la grève. Mais que fera-t-il s'il n'y a pas de grève ? Es-tu au courant de cette affaire Saint-Clare ?

— Je ne connais aucun général anglais, Père Brown, répondit l'autre en riant, quoique je connaisse quelques policiers anglais. Tout ce que je sais c'est que tu m'as fait faire une longue promenade pour visiter tous les monuments de ce gaillard. On dirait qu'il a été enterré dans six endroits différents. J'ai vu un mémorial élevé en l'honneur du général Saint-Clare dans l'abbaye de Westminster. J'ai vu la statue équestre du général Saint-Clare sur les quais de la Tamise. J'ai vu un médaillon du général Saint-Clare dans la rue où il est né, et un autre dans la rue où il a vécu. Et maintenant tu m'entraînes, le soir, devant son cercueil, dans un cimetière de village. Je commence à en avoir assez de cette glorieuse célébrité, d'autant plus que j'ignore absolument qui elle était. Que cherches-tu dans ces cryptes et parmi ces effigies ?

— Je ne cherche qu'un mot, dit le Père Brown. Un mot qui ne s'y trouve pas.

— Eh bien, demanda Flambeau ; vas-tu enfin t'expliquer ?

— Je dois diviser mon histoire en deux parties, remarqua le prêtre. Il y a d'abord ce que tout le monde sait ; puis, il y a ce que je sais. Ce que tout le monde sait est simple et tient en peu de mots. Mais cela ne tient pas debout.

— Ça va bien, dit Flambeau gaiement. Commençons par le mauvais bout. Commençons par ce que tout le monde sait, par ce qui est faux.

— Si ce n'est tout à fait faux, c'est du moins fort incomplet, continua Brown ; car, en fait, tout ce que le public connaît de l'affaire se réduit à ceci : Arthur Saint-Clare était un grand général anglais qui remporta maintes victoires. Après plusieurs campagnes en Afrique et dans l'Inde, où il se montra aussi prudent que hardi, il se trouva à la tête des troupes dirigées contre le Brésil, lorsque le grand patriote brésilien Olivier lança son ultimatum. On sait qu'au cours de cette lutte, Saint-Clare, à la tête d'une petite troupe, attaqua Olivier, à la tête d'une nombreuse armée, et fut fait prisonnier après une résistance héroïque. On sait aussi qu'après avoir été fait prisonnier, et au scandale du monde civilisé, Saint-Clare fut pendu à l'arbre le plus proche. On le trouva là, après que les Brésiliens eurent battu en retraite, son épée brisée attachée autour du cou.

— Et cette tradition populaire est fausse ? demanda Flambeau.

— Non, répondit son ami, elle est exacte, jusqu'à un certain point.

— Ce point me semble assez concluant, dit Flambeau ; mais, si cette tradition est exacte, où donc gît le mystère ?

Après qu'ils eurent passé devant plusieurs centaines d'arbres gris, d'aspect fantômal, le petit prêtre se mordit pensivement le doigt et répondit :

— Le mystère est un mystère de psychologie. Ou, pour mieux dire, c'est le mystère de deux psychologies. Dans cette campagne brésilienne, deux des hommes les plus fameux de l'histoire moderne agirent à l'encontre de leur caractère. Olivier et Saint-Clare étaient tous deux — ne l'oublions pas — des héros à l'ancienne mode. Il n'y a aucun doute à avoir à ce point de vue ; c'était comme le combat d'Hector contre Achille. Mais que dirions-nous d'une lutte dans laquelle Achille se serait montré timide et Hector félon ?

— Continue, dit l'autre impatiemment, tandis que Brown se mordait de nouveau le doigt.

— Sir Arthur Saint-Clare était un soldat de l'ancien type religieux — du type qui nous sauva lors de la révolte des cipayes. Il faisait passer le devoir avant la bravoure, et, malgré son grand courage personnel, était considéré comme un chef particulièrement prudent, que tout gaspillage inutile de vies humaines avait le don de révolter. Pourtant, dans ce dernier engagement, il tenta un effort qui, aux yeux même d'un enfant, eût paru absurde. Il n'est pas besoin d'être grand stratégiste pour voir que cette entreprise était folle ; de même qu'il n'est pas nécessaire d'être grand stratégiste pour se garer d'une automobile. Tel est le premier mystère. Où le général anglais avait-il la tête ? La seconde énigme est celle-ci : Où le général brésilien avait-il le cœur ? On peut considérer le président Olivier comme un utopiste ou un fléau public, mais ses pires ennemis reconnurent toujours qu'il était magnanime comme un chevalier errant. Tous les autres prison-

niers qu'il fit, sur le champ de bataille, furent ou bien relâchés, ou bien comblés de présents. Des hommes qui lui avaient nui gravement sortirent de son camp profondément touchés par la douceur et la simplicité de son caractère. Pourquoi devait-il se venger aussi cruellement, une seule fois dans toute sa carrière, et cela précisément contre un homme qui n'avait pu lui faire de tort ? Voilà tout le problème. L'un des hommes les plus sages qui fût agit comme un idiot, sans aucune raison apparente. L'un des hommes les meilleurs qui fût agit comme un démon, sans aucune raison apparente. Voilà tout le mystère, en deux phrases, et je te laisse le soin de le résoudre, mon garçon.

— C'est un soin que je ne prendrai pas, dit l'autre. C'est ton affaire, et je te mets en demeure de t'exécuter.

— Soit, reprit le Père Brown. Il ne serait pas juste de parler de la tradition populaire, comme j'en ai parlé, sans ajouter que deux faits nouveaux se sont produits depuis. Je ne puis dire qu'ils ont jeté un nouveau jour sur les événements, car personne ne peut en découvrir le sens. Mais ils ont, si je puis dire, projeté sur eux une nouvelle ombre ; ils en ont orienté l'obscurité dans une nouvelle direction. Le premier de ces faits est le suivant. Le médecin de famille des Saint-Clare se brouilla avec eux, et publia une série d'articles violents, dans lesquels il soutenait que le général défunt était affligé d'une folie religieuse. Mais, pour autant qu'on examinât ses arguments, cette allégation revenait à dire qu'il était simplement religieux.

Ces attaques, en tout cas, ne portèrent pas.

Tout le monde savait depuis longtemps que la vie de Saint-Clare avait été, à diverses reprises, marquée par ces excentricités

qui caractérisent la piété puritaine. Le second incident suscita plus d'émoi. Dans les rangs de l'infortuné régiment qui livra le téméraire engagement de la Rivière Noire, se trouvait un certain capitaine Keith, qui était, à cette époque, fiancé à la fille de Saint-Clare et qui l'épousa par la suite. Il avait été au nombre des prisonniers capturés par Olivier et, comme tous les autres — sauf son général — semble avoir été généreusement traité et promptement libéré. Vingt ans après, cet homme, alors le lieutenant-colonel Keith, publia une sorte d'autobiographie intitulée : Un Officier anglais en Birmanie et au Brésil. À l'endroit où les lecteurs recherchèrent avidement des détails circonstanciés concernant le désastre de l'expédition de Saint-Clare, ils purent lire ce passage : « Partout ailleurs, dans ce livre, j'ai narré les événements exactement comme ils se produisirent, car je n'ai pas renoncé à cette conviction démodée que la gloire de l'Angleterre est assez ancienne pour prendre soin d'elle-même. Je ferai pourtant une exception concernant cette défaite de la Rivière Noire ; les raisons que j'ai d'agir ainsi, quoique personnelles, sont impérieuses et honorables. J'ajouterai pourtant ceci, pour rendre justice à la mémoire de deux hommes distingués. Le général Saint-Clare a été accusé d'incapacité, à cette occasion ; je puis du moins certifier que cet engagement, s'il était bien compris, serait considéré comme l'un des plus brillants et des plus clairvoyants de sa carrière militaire. D'après la même tradition, le président Olivier fut accusé d'une cruelle injustice. Je crois devoir rendre cet hommage à l'honneur d'un ennemi, en disant ici qu'il manifesta, dans ces circonstances, une bienveillance plus généreuse encore que de coutume. Pour m'exprimer familièrement, je puis assurer mes compatriotes que Saint-Clare ne fut pas aussi sot, ni Olivier aussi

brutal qu'ils peuvent le paraître. C'est tout ce que j'ai à dire et rien au monde ne pourra m'induire à y ajouter un mot. »

Une grosse lune gelée était apparue, comme une boule de neige brillante, derrière le réseau des branches ; et c'est à sa lueur que le narrateur avait pu suppléer à son défaut de mémoire, en citant le texte du capitaine Keith d'après un bout de papier imprimé. Lorsqu'il le replia, pour le remettre en poche, Flambeau jeta les bras au ciel, dans un geste bien français.

— Attends un peu, attends un peu, cria-t-il avec agitation. Je crois que je puis deviner du coup.

Il continua son chemin, en respirant bruyamment, sa tête noire et son cou de taureau penchés en avant, comme s'il voulait établir un record de marche. Le petit prêtre, amusé et curieux, avait quelque peine à le suivre en trottant derrière lui. Devant eux, les arbres s'écartaient légèrement à droite et à gauche et la route descendait dans une claire vallée, baignée par la lune, avant de s'enfoncer de nouveau sous bois, comme un lapin dans son terrier. L'entrée de la forêt, au loin, semblait petite et ronde, comme l'orifice d'un tunnel de chemin de fer. Mais elle n'était pas à plus de cent mètres et s'ouvrait, béante, comme une caverne, lorsque Flambeau reprit la parole.

— J'ai trouvé, cria-t-il enfin, en se frappant la cuisse de sa main puissante. Il m'a suffi de quatre minutes de réflexion pour reconstituer toute ton histoire.

— À la bonne heure, approuva son ami. Conte-la-moi.

Flambeau leva la tête, mais baissa la voix.

— Le général Sir Arthur Saint-Clare, dit-il, appartenait à une famille où la folie était héréditaire, et il voulait, avant tout, cacher ce secret à sa fille et, si possible, à son futur gendre. À tort ou à raison, il crut sentir le moment fatal approcher, et résolut de se suicider. Un suicide ordinaire eût pourtant propagé l'idée même qu'il redoutait. À l'issue de la campagne, des nuages de plus en plus épais obscurcirent sa raison, et enfin, dans un mouvement de folie, il sacrifia son devoir d'homme public à son devoir d'homme privé. Il se précipita témérairement dans la mêlée, dans l'espoir de périr dès les premiers coups. Lorsqu'il constata qu'il n'avait réussi qu'à se faire prendre et à ruiner sa réputation de soldat, la bombe, qui se trouvait scellée dans son cerveau, éclata. Il brisa son épée et se pendit.

Flambeau regarda le mur gris de la forêt qui s'étendait devant lui, dans lequel la route creusait une brèche noire, comme l'ouverture d'un tombeau. Peut-être quelque objet menaçant, sur le chemin, vint-il renforcer la vision tragique qu'il venait d'avoir si nettement, car il frissonna.

— Quelle horrible histoire ! dit-il.

— Elle est horrible, répéta le prêtre, la tête inclinée, mais elle n'est pas exacte.

Puis il rejeta sa tête en arrière avec une sorte de désespoir et cria :

— Oh, s'il avait pu en être ainsi !

Flambeau se détourna et le regarda, surpris.

— Ton histoire est propre, dit le Père Brown, profondément ému. C'est une histoire aussi touchante, aussi pure, aussi blanche

que la lune que voilà. La folie et le désespoir sont relativement candides. Il y a pis que cela, Flambeau.

Le détective regarda, avec égarement, la lune que son ami venait d'évoquer. Et, à cet instant même, une branche d'arbre recourbée vint se dessiner sur le disque brillant comme la corne d'un démon.

— Père, Père ! cria-t-il, en levant les bras et en pressant encore le pas, crois-tu que cela ait pu être pire encore ?

— Bien pire, dit Brown, comme un morne écho.

Et ils plongèrent dans le sombre cloître de la forêt, dont les colonnes couraient de chaque côté de la route, comme une vague tapisserie, comme ces sombres corridors que l'on parcourt en rêve.

Lorsqu'ils furent arrivés au cœur même du bois et qu'ils se sentirent environnés d'un feuillage invisible, le prêtre reprit :

— Où le sage cache-t-il une feuille ? Dans la forêt. Mais que fait-il, s'il n'y a pas de forêt ?

— Eh bien ! dit Flambeau, avec irritation, que fait-il ?

— Il fait pousser une forêt pour l'y cacher, répondit l'autre d'une voix sourde. Un terrible péché.

— Voyons, cria son ami avec impatience, car le bois sombre et ce sombre récit commençaient à lui donner sur les nerfs, vas-tu, oui ou non, me conter cette histoire ? Quel autre témoignage possèdes-tu ?

— Il y a trois autres fragments de témoignage que j'ai dénichés dans les coins et les recoins de l'affaire. Je suivrai, pour te les donner, l'ordre logique, de préférence à l'ordre chronologique. Avant tout, la source à laquelle nous puisons le récit de la bataille est fournie par les dépêches d'Olivier lui-même. Elles sont parfaitement claires. Il s'était retranché, avec deux ou trois régiments, sur les hauteurs qui commandent la vallée de la Rivière Noire, sur la rive opposée de laquelle se trouvait une zone marécageuse. Au delà, le sol s'élevait doucement. C'est là que se trouvait le premier avant-poste anglais, soutenu par d'autres, situés assez loin sur ses derrières. Les troupes anglaises, dans l'ensemble, étaient de beaucoup supérieures ; mais ce régiment s'était suffisamment détaché du gros de l'armée pour qu'Olivier ait eu l'idée de traverser la vallée pour tenter de l'en séparer, Au coucher du soleil, celui-ci s'était pourtant décidé à conserver ses positions qui étaient très fortes. À l'aube, le lendemain, il fut stupéfait de voir que cette poignée de soldats, sans aucun appui de l'arrière-garde, avaient traversé la rivière les uns sur un pont, vers la droite, les autres à l'aide d'un gué, en amont, pour se masser sur la rive marécageuse, en dessous de ses positions.

Il était déjà inconcevable qu'une troupe aussi faible tentât d'attaquer celles-ci ; mais Olivier constata un fait encore plus extraordinaire. Au lieu de s'efforcer immédiatement de s'établir sur un sol plus ferme, ce régiment insensé, qui venait, par une charge folle, de mettre la rivière derrière lui, ne bougea plus, mais resta là, collé dans la boue, comme des mouches dans de la mélasse. Inutile de dire que les Brésiliens creusèrent de grands vides dans les rangs des Anglais, qui ne purent répondre que par une vive fusillade qui se ralentit bientôt. Pourtant, ils ne rompirent pas les rangs, et le récit laconique d'Olivier se termine par un hommage

d'admiration au courage mystique dont firent preuve ces imbéciles. « Nos lignes s'avancèrent enfin, dit-il, et les repoussèrent dans la rivière. Le général Saint-Clare fut fait prisonnier, ainsi que plusieurs de ses officiers. Le colonel et le major étaient tous deux morts en combattant. Je ne puis m'empêcher de dire que l'histoire a, sans doute, présenté peu de spectacles aussi impressionnants que la résistance désespérée qu'offrit cet extraordinaire régiment. Les officiers blessés ramassaient les fusils des soldats morts, pour faire le coup de feu. Le général lui-même resta jusqu'au bout, à cheval, tête nue, brandissant son épée brisée. » Quant à ce qui survint par la suite à Saint-Clare, Olivier est aussi muet que le capitaine Keith.

— Bon, grogna Flambeau, et ton second témoignage ?

— Il m'a fallu un certain temps pour l'obtenir, mais il ne me faudra pas longtemps pour le dire. J'ai trouvé, après de longues recherches, dans un hospice du Lincolnshire, un vieux soldat qui, non seulement fut blessé à la bataille de la Rivière Noire, mais qui était à genoux aux côtés du colonel de son régiment, lorsque celui-ci mourut. C'était un certain colonel Clancy, un grand taureau d'Irlandais. Il semble être mort presque autant de rage que de ses blessures. Il n'était, en tout cas, pas responsable de cette attaque ridicule qui devait lui avoir été imposée par le général. Ses derniers mots, si je dois en croire mon témoin, furent : « Et voilà ce vieil âne maudit, avec le bout de son épée brisée. Je voudrais que ce soit sa tête. » Tu observeras que tout le monde semble avoir remarqué ce détail de l'épée brisée, quoique la plupart des gens le considèrent avec plus de respect que ne le fit le colonel Clancy. Abordons maintenant mon troisième témoignage.

Le chemin à travers bois commençait à monter, et le Père Brown s'arrêta un instant pour reprendre haleine. Puis il continua du même ton incolore :

— Il y a un mois ou deux, mourut, en Angleterre, un certain fonctionnaire brésilien, qui, s'étant brouillé avec Olivier, avait été contraint de quitter le pays. Il était bien connu ici et sur le continent ; c'était un Espagnol du nom d'Espado, un vieux dandy, au teint jaune, avec un nez crochu. Je le connaissais et, pour diverses raisons, j'obtins l'autorisation d'examiner les documents qu'il avait laissés. C'était un catholique naturellement et j'avais assisté à ses derniers moments. Il ne possédait rien qui pût éclairer quelque coin de la sombre affaire Saint-Clare, si ce n'est cinq ou six vulgaires cahiers d'écolier, renfermant le journal d'un soldat anglais. Je ne puis que supposer que les Brésiliens le trouvèrent sur l'un des morts. Quoi qu'il en soit, ce journal s'arrêtait brusquement la veille de la bataille.

Mais le compte rendu de la dernière journée de la vie de ce malheureux valait certes la peine d'être lu. Je l'ai ici sur moi ; mais il fait trop noir pour le lire. Je t'en donnerai un résumé. La première partie du récit est remplie de plaisanteries adressées sans doute par les hommes à un certain personnage qu'ils appellent le Vautour. Il ne me semble pas que cet individu, quel qu'il ait été, fût un des leurs ou même un Anglais ; il n'est pas non plus désigné comme un ennemi. Il doit avoir été une sorte d'intermédiaire, de non-combattant, peut-être un guide ou un journaliste. Il s'est enfermé pour parler au colonel Clancy ; mais il s'entretient plus fréquemment avec le major. Ce major occupe une place importante dans le journal du soldat. Il y paraît comme un homme maigre, aux cheveux bruns, répondant au nom de

Murray, un Irlandais du Nord et un puritain. Le contraste entre l'austérité de ce protestant d'Ulster et la jovialité du colonel Clancy y est l'objet d'innombrables plaisanteries. On y trouve aussi certaines remarques relatives aux vêtements de couleurs voyantes portés par le Vautour.

Mais tous ces bavardages cessent brusquement comme au son de la trompette. Derrière le camp anglais, et presque parallèlement à la rivière, courait une des rares grand'routes de la région. À l'Ouest, cette route se recourbait pour descendre dans la vallée, qu'elle traversait sur le pont mentionné plus haut. À l'Est, elle s'éloignait vers les landes désertes. C'est dans cette direction que, deux milles plus loin, se trouvait campée l'arrière-garde anglaise. Et c'est dans cette direction que le soldat entendit, ce soir-là, le bruit d'un corps de cavalerie légère lancé au grand trot, dans lequel il reconnut, avec étonnement, le général et son état-major. Il montait le grand cheval blanc que vous avez vu si souvent reproduit dans les journaux illustrés et sur les murs de l'Academy. La réception que lui firent les troupes fut des plus chaleureuses, mais il ne sembla pas vouloir perdre un seul instant en vaines cérémonies. Sautant de cheval, il se mêla immédiatement au groupe d'officiers qui l'attendaient, et entama avec eux une conversation animée, sur un ton confidentiel. Ce qui frappa surtout l'auteur du journal, c'est la manière dont il s'adressait de préférence au major Murray. Mais une telle préférence ne doit pas nous surprendre. Les deux hommes devaient ressentir de la sympathie l'un pour l'autre ; ils lisaient tous deux leur Bible ; ils appartenaient l'un et l'autre à l'ancien type du soldat religieux. Quoi qu'il en soit, il est évident que, lorsque le général remonta en selle, il parlait encore sérieusement avec Murray. Tandis que son cheval descendait la route vers la rivière, le puritain irlandais

marchait à ses côtés. Les soldats virent les deux officiers disparaître derrière un bouquet d'arbres, au tournant de la route. Le colonel regagna sa tente et les hommes leur piquet, mais l'auteur du journal s'attarda quelques minutes et assista à un spectacle surprenant.

Le grand cheval blanc, qui avait descendu tranquillement la route, du pas qu'il avait pris au cours de maintes processions, revint, au grand galop, vers le camp, dans une course folle. Le soldat crut d'abord qu'il s'était emballé, mais il s'aperçut bientôt que le général, excellent cavalier, le poussait de tous ses forces. Cheval et cavalier arrivèrent sur lui comme un tourbillon, puis le général, arrêtant brusquement son coursier tremblant, tourna vers lui un visage empourpré et appela le colonel avec une voix semblable à la trompette du jugement dernier.

Je conçois que les événements de cette épouvantable catastrophe ont dû tomber les uns sur les autres, dans l'esprit des soldats, comme les murs d'une maison qui s'écroule. Étourdis, comme dans un rêve, ils tombèrent littéralement en formation, et apprirent qu'on allait attaquer immédiatement les positions de l'ennemi, de l'autre côté de la vallée. Le général et le major, disait-on, avaient trouvé quelque chose du côté du pont et on avait juste le temps de livrer une bataille décisive. Le major était allé appeler la réserve, cantonnée plus loin sur la route, mais il était douteux que, même si ces troupes partaient immédiatement, elles pussent arriver à temps. Ils avaient à traverser la rivière, cette nuit même, et à s'emparer des hauteurs, le lendemain. C'est au départ même de cette marche nocturne et romantique que s'arrête brusquement le journal du soldat.

Le Père Brown était passé devant, car le chemin s'était rétréci et était devenu de plus en plus escarpé et sinueux. La voix du prêtre parvenait à Flambeau sortant de l'obscurité, au-dessus de lui.

— Il n'y a qu'un petit détail significatif à ajouter. Lorsque le général harangua ses soldats, au début de cette charge héroïque, il tira à demi son épée du fourreau. Puis, comme honteux de s'être livré à ce geste mélodramatique, il la rengaina vivement. Encore l'épée, vois-tu ?

Une faible lueur apparut à travers le réseau des branches, au-dessus d'eux, projetant le fantôme d'un filet sous leurs pieds. Ils montaient de nouveau vers la vague lumière d'une éclaircie. Flambeau sentait poindre la vérité, autour de lui, mais il ne parvenait pas encore à la formuler. Il répondit, l'esprit vague :

— Eh bien, qu'y a-t-il de particulier à cette épée ? Les officiers en portent généralement, n'est-ce pas ?

— On n'en parle guère, dans la guerre moderne, dit l'autre avec indifférence. Mais, dans cette affaire, on rencontre cette épée partout.

— Quelle importance cela a-t-il ? grogna Flambeau. C'est un vulgaire accident démesurément grossi. L'épée du bonhomme s'est brisée dans sa dernière bataille. Tout le monde pouvait deviner que les journaux se seraient emparés de ce détail comme ils l'ont fait. Sur toutes ces tombes, sur tous ces monuments, on représente cette épée brisée. J'espère que tu ne m'as pas entraîné dans cette expédition polaire uniquement parce que deux hommes, cultivant le détail pittoresque, ont vu l'épée brisée de Saint-Clare.

— Non, cria Brown avec une voix aussi brève qu'un coup de revolver ; mais qui a vu son épée intacte ?

— Que veux-tu dire ? cria son compagnon, en s'arrêtant sous les étoiles.

Ils venaient de sortir des grilles grises du bois.

— Qui a vu son épée intacte ? répéta le Père Brown, avec entêtement. Pas l'auteur du journal, en tout cas. Le général la rengaina juste à temps.

Flambeau regarda autour de lui, dans le clair de lune, comme un homme, brusquement aveuglé, pourrait regarder en plein jour. Et son ami continua, en s'animant pour la première fois :

— Je ne puis le prouver, Flambeau, même après avoir examiné tous ces monuments. Mais j'en suis certain. Permets-moi d'ajouter un fait encore plus insignifiant qui couronne l'édifice. Par une étrange coïncidence, le colonel tomba l'un des premiers. Il tomba longtemps avant que les troupes n'en vinssent aux prises. Mais il vit l'épée brisée de Saint-Clare. Pourquoi était-elle brisée ? Comment s'était-elle brisée ? Mon ami, elle l'était avant la bataille.

— Oh ! cria Flambeau dans une sorte de raillerie éperdue, et où se trouve l'autre morceau, s'il te plaît ?

— Je puis te répondre, dit vivement le prêtre. Elle est dans le coin nord-est du cimetière de la cathédrale protestante de Belfast.

— Vraiment ? Y as-tu été voir ?

— Cela m'est impossible, reprit Brown, avec un sincère regret. La tombe est couverte par un grand monument de marbre blanc, un monument élevé à la mémoire de l'héroïque major Murray, qui tomba en combattant glorieusement à la fameuse bataille de la Rivière Noire.

Flambeau sembla soudain galvanisé :

— C'est-à-dire, dit-il d'une voix rauque, que le général Saint-Clare haïssait Murray et l'assassina sur le champ de bataille afin que…

— Tu es encore rempli de pensées pures et bienveillantes. Ce fut pis que cela.

— J'y renonce, ma réserve d'hypothèses néfastes est épuisée.

Le prêtre sembla hésiter quelque temps ; il dit enfin :

— Où un sage cache-t-il une feuille ? Dans la forêt.

L'autre ne répondit pas.

— S'il n'y avait pas de forêt, il en créerait une. Et s'il voulait cacher une feuille morte, il créerait une forêt morte.

Toujours pas de réponse. Le prêtre ajouta avec plus de douceur encore et de calme :

— Et s'il avait à cacher un cadavre, il créerait un champ de cadavres pour égarer les recherches.

Flambeau bondit en avant, en frappant le sol du pied, comme si son impatience voulait dévorer l'espace aussi bien que le temps. Mais Brown continua, comme s'il n'avait pas été interrompu :

— Sir Arthur Saint-Clare, comme je te l'ai déjà dit, lisait sa Bible. C'est là ce qui le perdit. Quand les hommes comprendront-ils qu'il est parfaitement inutile qu'ils lisent leur Bible, s'ils ne lisent pas aussi la Bible des autres ? Un imprimeur lit la Bible, et y trouve des fautes d'impression. Un Mormon lit la Bible et y trouve la polygamie ; un scientiste chrétien lit la Bible et y trouve que nous n'avons ni bras ni jambes. Saint-Clare était un vieux soldat anglo-indien ; il était aussi protestant. Représente-toi ce que cela peut signifier, et, pour l'amour de Dieu, vois les choses en face. Cela peut indiquer un homme d'une grande puissance physique, vivant sous un soleil tropical, au milieu d'une société orientale, et s'imbibant, sans choix ni guide, de l'atmosphère d'un livre oriental. Il préférait naturellement le vieux testament au nouveau. Et il trouva, tout aussi naturellement, dans le vieux testament, tout ce qu'il pouvait désirer — la luxure, la tyrannie, la trahison. Oh, je veux bien croire qu'il fut honnête, selon l'expression courante. Mais à quoi sert à un homme d'être honnête, s'il adore ce qui ne l'est pas ?

Dans chacune des régions tropicales et secrètes où se rendait cet homme, il entretenait un harem, torturait des témoins, amassait des trésors mal acquis. Mais il eût prétendu, sans baisser le regard, qu'il faisait tout cela pour la gloire du Seigneur. J'exprimerai suffisamment mon idée sur ce point, en demandant quel Seigneur ? Quoi qu'il en soit, une fois qu'on s'est engagé sur cette voie, on passe, par une porte de l'enfer après l'autre, dans des cercles de plus en plus étroits. C'est là la pire critique que l'on puisse faire du crime. Loin d'élargir, de développer la personnalité, il la rend plus étroite, plus mesquine. Saint-Clare se débattit bientôt dans les filets des maîtres chanteurs et dans les difficultés financières. À l'époque de la bataille de la Rivière Noire, il était

tombé, de monde en monde, en cet endroit que Dante place au fin fond de l'univers.

— Que veux-tu dire ? demanda Flambeau.

— Je veux dire ceci, répliqua le prêtre, en indiquant du doigt une flaque recouverte de glace qui brillait sous la lune… Te souviens-tu de ceux que Dante plonge dans le dernier cercle de glace ?

— Les traîtres, dit Flambeau en frissonnant.

Contemplant le paysage monstrueux, au milieu duquel il se trouvait, avec ses arbres aux silhouettes moqueuses et presque obscènes, il était près de s'imaginer qu'il était lui-même Dante, et que le petit ami, dont le filet de voix coulait à ses côtés, était un autre Virgile, le conduisant à travers une région de péchés éternels.

La voix poursuivit :

— Comme tu le sais, Olivier était trop chevaleresque pour permettre l'organisation d'un service d'espionnage. La chose pourtant fut faite, comme beaucoup d'autres, derrière son dos. Mon vieil ami Espado s'en chargea ; le prétentieux personnage, aux vêtements voyants, auquel son nez crochu avait valu le nom de Vautour, n'était autre que lui. Se posant comme une sorte de philanthrope, il se faufila dans l'armée anglaise, et mit enfin le doigt sur le seul homme corrompu qui s'y trouvât — le général. Saint-Clare avait cruellement besoin d'argent, de beaucoup d'argent. Le médecin de la famille menaçait de faire ces extraordinaires révélations dont la publication fut, plus tard, interrompue : des histoires monstrueuses et préhistoriques dans une maison de Park

Lane, des crimes commis par un Anglais et par un évangéliste qui fleuraient le sacrifice humain et la traite des esclaves. Il avait également besoin d'argent pour doter sa fille, car il lui était aussi indispensable de paraître riche que de l'être. Il coupa le dernier fil, fournit des renseignements au Brésil, et fut abondamment subsidié par l'ennemi. Mais un autre homme avait appris à connaître Espado le Vautour. D'une manière ou d'une autre le jeune major d'Ulster avait eu vent de la hideuse vérité. Tandis qu'ils descendaient lentement la route vers le pont, Murray mettait son général en demeure de démissionner sur-le-champ, en le menaçant du conseil de guerre. Le général temporisa jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un groupe d'arbres tropicaux près du pont, et là, près de la rivière chantante et des palmiers baignés de soleil (car je vois d'ici le tableau), il tira son épée et la plongea dans le corps du major.

La route glacée avait atteint le sommet de la colline et, dans la gelée coupante, les buissons noirs prenaient des formes cruelles. Pourtant Flambeau crut voir, au delà de la crête, le rebord d'une auréole qui n'était produite ni par la lune, ni par les étoiles, mais par un feu, tel qu'en font les hommes. Il ne la quitta pas des yeux, tandis que son ami achevait son récit.

— Saint-Clare était un chien d'enfer, mais c'était un chien de race. Jamais il ne fut plus clairvoyant et plus fort que lorsqu'il eut étendu le corps du pauvre Murray à ses pieds. Jamais, dans tous ses triomphes, le grand homme ne se montra si grand que sur le seuil de cette défaite tant décriée. Il regarda froidement son arme, pour en faire disparaître toute trace de sang, et vit que la pointe qu'il avait plantée entre les épaules de son ennemi s'était brisée dans le corps de celui-ci. Il vit, avec le plus grand flegme,

comme à travers les fenêtres de son club, tout ce qui devait en résulter. Il vit qu'on retrouverait le cadavre suspect, qu'on en extrairait la pointe d'épée accusatrice, que l'on songerait à l'épée brisée — ou plutôt à l'absence mystérieuse de cette épée. Il avait tué son ennemi, mais il ne l'avait pas réduit au silence. Son esprit impérieux s'insurgea contre une telle menace. Il lui restait une suprême ressource. Il pouvait dissimuler le cadavre. Il pouvait le cacher sous une montagne d'autres cadavres. Vingt minutes après, huit cents soldats anglais marchaient à la mort.

La lueur qui brillait, derrière le sombre bois d'hiver, se fit plus riche et plus chaude, et Flambeau pressa le pas pour l'atteindre. Le Père Brown aussi se hâta, mais il semblait entièrement absorbé par son récit.

— L'intrépidité de cette petite troupe et le génie de son chef étaient tels que, si elle s'était jetée immédiatement à l'assaut de la colline, sa folle attaque aurait pu, malgré tout, réussir. Mais le mauvais esprit, qui jouait avec ces mille hommes, comme avec des pions, en avait décidé autrement. Ils durent rester dans le marais, près du pont, assez longtemps pour que la vue d'un cadavre anglais n'attirât plus l'attention dans ces parages. Alors devait se jouer la grande scène finale ; le guerrier sacré, aux cheveux d'argent, rendrait son épée au vainqueur pour épargner la vie de ses hommes. Oh ! c'était bien organisé, pour une improvisation. Mais je crois (je ne suis pas certain) que, tandis qu'ils restaient collés, là, dans la boue sanglante, quelqu'un douta, quelqu'un devina.

Brown se tut un instant, puis reprit :

— Il y a une voix inconnue qui me dit que l'homme qui devina était l'amoureux… l'homme qui épousa, plus tard, la fille du vieillard.

— Mais comment expliques-tu l'attitude d'Olivier et la pendaison ? demanda Flambeau.

— En partie par générosité, en partie par intérêt, Olivier n'encombrait jamais sa marche de captifs. Il relâchait presque toujours tout le monde. Et il relâcha tout le monde, cette fois aussi.

— Tout le monde, sauf le général.

— Tout le monde.

Flambeau fronça ses sourcils noirs :

— Je ne comprends pas bien, dit-il.

— Il y a un autre tableau, Flambeau, dit le prêtre, à mi-voix, d'un ton inspiré. Je ne puis le prouver ; mais je puis faire mieux — je puis le voir. Une troupe lève le camp, le matin, au sommet d'une colline dénudée et desséchée. Les uniformes brésiliens sont massés en colonne, pour la marche. Je vois la chemise rouge et la longue barbe noire d'Olivier, flottant au vent. Il tient son chapeau en main, saluant le noble ennemi qu'il vient de mettre en liberté — le simple vétéran anglais, aux cheveux blancs, qui le remercie au nom de ses hommes. Les derniers survivants de sa troupe sont rangés derrière lui, au port d'arme. À côté d'eux se trouvent des provisions et des charrettes pour la retraite.

Les tambours battent aux champs ; les Brésiliens se retirent ; les Anglais restent immobiles comme des statues. Ils restent dans la même attitude jusqu'à ce que la dernière couleur, le dernier

son, révélant la présence de l'ennemi, se soient évanouis à l'horizon. Alors, tous ensemble, ils se meuvent comme des morts qui reprendraient vie ; ils tournent leurs cinquante visages vers le général, visages inoubliables…

Flambeau fit un bond :

— Ah, cria-t-il, tu ne veux pas dire que…

— Oui, dit le Père Brown d'une voix profonde et émue. C'est une main anglaise qui passa le nœud coulant autour du cou de Saint-Clare. La même, je pense, qui passa plus tard l'anneau au doigt de sa fille. Ce furent des mains anglaises qui le traînèrent vers l'arbre de honte, les mains des mêmes hommes qui l'avaient adoré, qui l'avaient suivi à la victoire. Et ce furent des âmes anglaises (que Dieu nous pardonne et ait pitié de nous !) qui virent se balancer son corps, sous ce ciel étranger, suspendu au vert gibet d'un palmier, et qui prièrent, dans leur haine, qu'il tombe droit de là en enfer !

Les deux amis avaient atteint la crête de la colline, et se trouvèrent soudain violemment éclairés par la lumière écarlate jaillissant des fenêtres, aux rideaux rouges, d'une auberge anglaise. Elle était située un peu à l'écart de la route, comme pour témoigner, en se reculant devant ses hôtes, de la magnificence de son hospitalité. Ses trois portes étaient large ouvertes, pour accueillir le passant, et, d'où ils se trouvaient, les deux amis pouvaient entendre, à l'intérieur, le bruit des conversations et des rires.

— Je n'ai besoin de rien ajouter, dit le Père Brown. Ils le jugèrent dans le désert et l'exécutèrent. Puis, pour sauver l'honneur de sa fille et de l'Angleterre, ils firent le serment de sceller à jamais du sceau du secret la bourse du traître et l'épée brisée de

l'assassin. Peut-être — que Dieu leur soit en aide ! — essayèrent-ils de l'oublier. Essayons de l'oublier aussi. Voici notre auberge.

— De tout mon cœur, dit Flambeau.

Il était sur le point de pénétrer dans le bar bruyant et illuminé, lorsqu'il fit un pas en arrière, et faillit tomber sur la route.

— Regarde, au nom du diable ! cria-t-il, indiquant d'un doigt rigide l'enseigne carrée, suspendue au-dessus de la porte. On y distinguait vaguement la forme d'un pommeau de sabre avec une lame écourtée. En dessous, se trouvait une inscription tracée en mauvais caractères archaïques : À l'épée brisée.

— Ne t'y attendais-tu donc pas ? demanda doucement le Père Brown. C'est le dieu de ce pays ; la moitié des auberges, des parcs et des rues portent son nom ou quelque nom qui se rattache à sa légende.

— J'espérais ne plus jamais voir ce lépreux, dit Flambeau en crachant sur le chemin.

— On le verra toujours en Angleterre, dit le prêtre en baissant les yeux, tant qu'il y aura du bronze et des pierres. Ses statues de marbre exalteront encore l'âme des jeunes garçons fiers et innocents, pendant des siècles. La tombe de son village répandra un parfum de loyauté plus pénétrant que celui des lis. Des milliers d'hommes, qui ne l'ont jamais connu, aimeront comme un père cet homme que les derniers qui l'ont connu ont traité comme du fumier. Il sera honoré comme un saint ; et la vérité ne sera jamais connue, parce que j'ai enfin résolu de me taire. Il est parfois aussi mauvais de révéler un secret que de le garder pour soi. J'ai donc réglé ma conduite d'après les événements. Tous ces journaux ont

disparu aujourd'hui. Le mouvement antibrésilien s'est apaisé, et Olivier est honoré partout. Je m'étais dit que, si quelque part, dans quelque inscription tracée sur le métal ou sur le marbre, aussi indestructible que les pyramides, le colonel Clancy, ou le colonel Keith, ou le président Olivier se trouvaient calomniés, alors je parlerais. Si, au contraire, Saint-Clare était simplement glorifié par erreur, je me tairais. Et je me tairai.

Ils plongèrent dans la taverne aux rideaux rouges. L'intérieur n'en était pas seulement confortable, mais même luxueux. Sur la table se trouvait un modèle en argent du tombeau de Saint-Clare, la tête d'argent inclinée, l'épée d'argent brisée. Sur les murs, se trouvaient des gravures en couleur représentant la statue et les chars à bancs que prennent les touristes pour la visiter. Les deux amis s'assirent sur les banquettes bien rembourrées.

— Brr ! il fait froid, dit le Père Brown, que veux-tu prendre, du vin ou de la bière ?

— Du cognac, dit Flambeau.

Les Trois instruments de la mort

Par vocation et par instinct, le Père Brown savait mieux que la plupart d'entre nous que tout homme est anobli par la mort. Il ne put pourtant se défendre d'un mouvement de surprise quelque peu profane, lorsqu'on le réveilla, un beau matin, avec la nouvelle que Sir Aaron Armstrong avait été assassiné. L'idée qu'un personnage aussi divertissant, aussi populaire, avait été victime d'une secrète violence, était absurde, presque grotesque. Car Sir

Aaron était divertissant, au point d'être comique, et populaire, au point d'être quasi légendaire. C'est comme s'il avait appris que M. Pickwick était mort à Hanwel. Quoique Sir Aaron, en tant que philanthrope, fût contraint d'envisager l'aspect le plus sombre de notre société, il se piquait de le considérer le plus gaiement possible. Ses discours politiques et sociaux étaient des cataractes d'anecdotes et de joyeuses plaisanteries. Il était, au sens littéral du mot, resplendissant de santé ; sa philosophie était exclusivement optimiste ; et lorsqu'il traitait la question de l'alcoolisme (son sujet favori), il le faisait avec cette gaieté inépuisable et presque monotone qui caractérise si souvent le riche abstinent.

L'histoire de sa conversion était familière aux congrégations et aux auditoires les plus puritains : Comment, étant enfant il fut détourné de la théologie écossaise par le whisky écossais, et comment il s'affranchit de l'une et de l'autre pour devenir (selon sa modeste expression) ce qu'il était. Lorsque l'on voyait apparaître, aux innombrables banquets et congrès, qu'il honorait de sa présence, sa longue barbe blanche, sa figure poupine et ses lunettes étincelantes, on avait quelque peine à croire qu'il eût jamais pu être assez morbide pour devenir ivrogne ou calviniste. On sentait que c'était l'homme le plus sérieusement gai qui fût au monde.

Il habitait, dans la banlieue d'Hampstead, une maison haute et étroite, une tour moderne et banale. Le plus étroit de ses côtés dominait le talus escarpé et verdoyant d'une voie ferrée, et était ébranlé par le passage des trains. Comme il l'expliquait lui-même joyeusement, Sir Aaron n'avait pas de nerfs. Mais, si le train avait souvent fait trembler la maison, ce matin-là, les rôles se trouvèrent renversés, et ce fut la maison qui fit trembler le train.

La locomotive ralentit et s'arrêta juste au delà de l'endroit où un angle de la maison pénétrait dans la pente abrupte du talus. Une machine ne peut s'arrêter que lentement, mais la cause vivante de l'arrêt n'en avait pas moins été soudaine. Un homme entièrement vêtu de noir, portant même (on se souvint, dans la suite, de ce détail funèbre) des gants noirs, parut au haut du talus, au-dessus de la machine, et fit tournoyer ses mains noires, comme un moulin à vent. Une telle action, en soi, n'eût pas suffi à arrêter un train, même un train de banlieue. Mais cet homme émettait un cri que l'on qualifia, par la suite, de monstrueux. C'était un de ces cris qui sont horriblement distincts, même lorsqu'on n'entend pas ce que l'on crie : « Au meurtre ! »

Le mécanicien prétend qu'il aurait stoppé, même s'il n'avait entendu que le son terrible du cri, sans en comprendre le sens.

Une fois le train arrêté, on put, d'un coup d'œil superficiel, se rendre compte des principaux éléments de la tragédie. L'homme en noir, sur le talus vert, était Magnus, le domestique de Sir Aaron Armstrong. Dans son optimisme, le baronnet s'était souvent moqué des gants noirs de son morne valet, mais personne ne songeait à s'en moquer en ce moment.

Les premiers passagers qui descendirent du train et enjambèrent la haie enfumée aperçurent, presque au bas de la pente, le corps d'un vieillard enveloppé d'une robe de chambre jaune, avec une doublure rouge vif. Un bout de corde semblait tourné autour de ses jambes, comme emmêlé à la suite d'une lutte. On pouvait à peine distinguer une ou deux taches de sang, mais le corps était courbé ou plutôt brisé dans une attitude qu'aucun être vivant n'eût pu conserver. C'était Sir Aaron Armstrong. Après quelques moments d'égarement, un homme de haute taille, avec une barbe

blonde, sortit de la maison. Plusieurs passagers reconnurent en lui le secrétaire du mort, Patrick Royce, jadis bien connu dans les cercles de la bohème et même fameux parmi la bohème artiste. D'une manière moins précise, mais encore plus convaincante, il témoigna autant de désespoir que le domestique. Lorsque enfin la troisième personne de la maison, Alice Armstrong, la fille du mort, sortit, d'un pas hésitant, dans le jardin, le train repartit, sifflant et haletant, chercher de l'aide à la prochaine station.

C'est ainsi que le Père Brown avait été appelé d'urgence sur les lieux, à la demande de Patrick Royce, l'ex-bohème. Royce était irlandais de naissance. Il appartenait à cette classe de catholiques négligents qui ne se souviennent de leur religion que lorsqu'ils se trouvent dans l'embarras. Peut-être ne se serait-on pas empressé à ce point de satisfaire à la demande de Royce, si l'un des détectives officiels, s'occupant de l'affaire, n'avait été un admirateur de l'officieux Flambeau. Il était impossible d'être l'ami de Flambeau sans connaître une foule d'histoires passionnantes concernant le Père Brown. C'est pourquoi, tandis que le jeune détective (répondant au nom de Merton) conduisait le petit prêtre, à travers champs, vers la voie ferrée, leur conversation avait déjà pris un tour quasi confidentiel.

— Pour autant que je sache, avouait Merton, il est impossible d'y voir clair. On ne peut soupçonner personne. Magnus est un solennel vieil imbécile, bien trop sot pour être un assassin. Royce a été le meilleur ami du baronnet depuis des années, et il est évident que la jeune fille adorait son père. Et puis, toute l'affaire est trop absurde. Qui songerait à tuer un joyeux vieux bonhomme tel qu'Armstrong ? Qui souillerait ses mains du sang d'un orateur de banquet ? On assassinerait aussi bien le Père Noël.

— Oui, c'était une joyeuse maison, dit le Père Brown. Tout au moins, tant qu'il y a vécu. Croyez-vous qu'elle le sera encore, maintenant qu'il est mort ?

Merton s'arrêta surpris, et regarda son compagnon avec intérêt :

— Maintenant qu'il est mort ? répéta-t-il.

— Oui, reprit le prêtre, avec insistance, il était gai, c'est vrai. Mais communiquait-il cette gaieté à son entourage ? Franchement, y avait-il quelqu'un de gai dans la maison, sauf lui ?

Une fenêtre s'ouvrit dans l'esprit de Merton, et laissa pénétrer cette étrange et surprenante lueur, à l'aide de laquelle nous voyons, pour la première des fois, des choses que nous connaissons depuis toujours. Il avait souvent visité les Armstrong, à propos de certaines enquêtes que le philanthrope demandait à la police d'entreprendre pour lui. Et, maintenant qu'il y songeait, cet intérieur avait toujours eu sur lui un effet déprimant. Les chambres étaient très hautes d'étage et très froides ; leur décoration avait quelque chose de mesquin et de provincial ; les corridors, où s'engouffrait le vent, étaient éclairés par des globes électriques plus pâles qu'un clair de lune. Et quoique la face empourprée du vieillard et sa barbe d'argent brillassent, comme un feu de joie, dans chaque recoin de l'habitation, elles ne laissaient aucune chaleur derrière elles. Sans doute, ce manque de bien-être fantomal était dû, en partie, à la vitalité même et à l'exubérance du maître qui, suivant ses propres paroles, n'avait besoin ni de poêles ni de lampes, mais portait sa chaleur en lui. Mais, lorsque Merton évoquait l'image des autres habitants de la maison, il était obligé d'admettre qu'eux aussi contrastaient violemment

avec le chef de famille. Le morne domestique, avec ses monstrueux gants noirs, était une vision de cauchemar. Royce, le secrétaire, était un fort gaillard, au cou de taureau, vêtu de gris, avec une courte barbe ; mais sa barbe blonde était parsemée de poils du même gris que son veston, et son large front était rayé de rides précoces. Il était jovial, mais c'était une triste, presque une douloureuse jovialité — il avait vaguement l'air d'avoir gâché sa vie. Quant à la fille d'Armstrong, il était presque incroyable que ce fût sa fille, tant elle était pâle et d'aspect sensitif. Elle était gracieuse, mais toute sa personne semblait frémir au moindre souffle, comme le feuillage d'un tremble. Merton s'était souvent demandé si le fracas des trains, qui passaient sous ses fenêtres, n'avait pas contribué à la faner ainsi.

— Voyez-vous, dit le Père Brown, clignant modestement des yeux, je me demande parfois si une gaieté du genre de celle d'Amstrong est vraiment bien gaie — pour les autres. Vous dites que personne n'aurait pu tuer un si heureux vieillard. Je n'en suis pas certain : ne nos inducas in tentationem. Si jamais je tuais quelqu'un, ajouta-t-il simplement, je suppose que ce serait un optimiste.

— Pourquoi ? cria Merton, amusé. Croyez-vous que les hommes n'aiment pas la gaieté ?

— Ils aiment souvent à rire, mais je ne crois pas qu'ils aiment à sourire constamment. Une gaieté sans humour doit, à la longue, devenir insupportable.

Ils marchèrent, quelque temps, en silence, le long du talus herbeux, près de la voie ferrée. Lorsqu'ils parvinrent enfin dans l'ombre de la haute maison d'Armstrong, le Père Brown dit sou-

dain, comme si, loin de présenter une nouvelle idée, il tentait plutôt de se débarrasser d'une pensée gênante :

— Il est bien vrai que l'alcool n'est, en soi-même, ni bon, ni mauvais. Mais je ne peux m'empêcher de croire parfois que des gens comme Amstrong auraient besoin, de temps à autre, de prendre un verre de vin, ne fût-ce que pour les attrister un peu.

Le supérieur de Merton, un vieux détective répondant au nom de Gilder, attendait le coroner sur le talus vert en causant avec Patrick Royce, dont les larges épaules et la tête hérissée dominaient l'assemblée. Ceci était d'autant plus remarquable que Royce se tenait d'habitude le dos voûté, et semblait accomplir ses légers devoirs de secrétaire avec l'allure humble et puissante d'un buffle traînant une charrette à bras.

Il leva la tête avec plaisir, à la vue du prêtre, et l'entraîna quelques pas à l'écart. Dans l'entretemps Merton abordait le vieux détective avec respect, mais non sans témoigner une certaine impatience.

— Eh bien, monsieur Gilder, avez-vous éclairci davantage le mystère ?

— Il n'y a pas de mystère, répondit Gilder, en suivant d'un œil rêveur un vol de corneilles.

— Il y en a un pour moi, en tout cas, dit Merton en souriant.

— C'est tout simple, mon garçon, observa l'autre en caressant sa barbe grise, taillée en pointe. Trois minutes après que vous êtes parti chercher le prêtre de M. Royce, toute l'affaire s'est éclaircie. Vous n'avez pas oublié ce domestique au teint mal cuit et aux gants noirs qui arrêta le train ?

— Je le reconnaîtrais n'importe où. Je ne sais pourquoi, il me donnait la chair de poule.

— Eh bien, le train n'était pas plus tôt reparti, que l'homme disparut. Il faut un certain toupet, ne pensez-vous pas, pour s'échapper par le même train qui va chercher la police ?

— Vous êtes certain, je suppose, qu'il a vraiment tué son maître.

— Oui, mon garçon, j'en suis certain, répondit Gilder sèchement, pour l'excellente raison qu'il a emporté avec lui la bagatelle de 500.000 francs en papier, qui se trouvaient dans le pupitre de son maître. La seule chose qui soit encore difficile à expliquer, c'est la manière dont il a pu le tuer. Le crâne semble brisé à l'aide d'une arme redoutable, et nous n'en trouvons de trace nulle part. D'autre part, le meurtrier n'aurait pu emporter qu'une arme trop petite pour attirer l'attention.

— Peut-être l'arme était-elle trop grande pour attirer l'attention, dit le prêtre avec un rire étouffé.

Gilder se retourna, en entendant cette observation extraordinaire, et demanda sévèrement à Brown ce qu'il voulait dire.

— C'est une sotte manière de m'exprimer, j'en conviens, dit le Père Brown, en s'excusant. Cela ressemble à un conte de fées. Ce pauvre Armstrong a été tué à l'aide d'une massue de géant, d'une énorme massue verte, trop grande pour être visible et que nous appelons la terre. Il est venu se briser sur le talus même où nous nous trouvons.

— Comment ? demanda vivement le détective.

Le Père Brown tourna son visage lunaire vers la façade étroite de la maison et cligna des yeux désespérément. En suivant la direction de son regard, les policiers virent qu'au sommet de la maison, dont les fenêtres de derrière restaient en général fermées, la croisée d'une mansarde était restée ouverte.

— Ne voyez-vous pas ? expliqua-t-il gauchement, indiquant la fenêtre du doigt comme un enfant, il a été jeté de là-haut ?

Gilder examina la fenêtre en fronçant les sourcils, puis il dit :

— C'est certainement possible. Mais je ne vois pas pourquoi vous en êtes si certain.

Brown ouvrit tout grands ses gros yeux gris :

— Il y a, dit-il, un bout de corde autour des jambes du mort. Ne voyez-vous pas cet autre bout de corde là-haut, accroché au coin de la fenêtre ?

Àcette hauteur, il ne semblait pas plus épais qu'un cheveu, mais le vieux limier ne s'en déclara pas moins satisfait.

— Vous avez raison, monsieur, dit-il, vous avez gagné la partie.

Tandis qu'il parlait, un train spécial avec une seule voiture s'engagea sur la courbe de la voie ferrée, à leur gauche, et, après s'être arrêté, déversa sur le talus un autre groupe de policiers, au milieu desquels apparut le visage penaud de Magnus, le domestique fugitif.

— Pardieu, ils l'ont arrêté, cria Gilder et il marcha à leur rencontre avec vivacité.

— Avez-vous l'argent ? cria-t-il à l'homme qui marchait en tête.

L'homme le regarda avec une curieuse expression et dit :

— Non. Puis il ajouta : Du moins, pas ici.

— Où est l'inspecteur, s'il vous plaît ? demanda Magnus.

Dès qu'il eut parlé, tout le monde comprit comment sa voix avait pu arrêter un train. Il avait une expression lugubre, des cheveux noirs aplatis sur le crâne, un visage incolore, et quelque chose d'asiatique dans la coupe horizontale de sa bouche et de ses yeux bridés. On ignorait d'ailleurs sa race et son nom. Sir Aaron l'avait « sauvé », alors qu'il était garçon de restaurant à Londres ; on disait même qu'il cumulait avec cet emploi une profession infâme. Sa voix était aussi vivante que son visage était morne. Soit pour être certain d'être compris dans une langue qui ne lui était pas familière, soit par déférence pour son maître (qui était un peu sourd), la voix de Magnus avait acquis une sonorité particulièrement perçante, et tout le groupe sursauta lorsqu'il ouvrit la bouche.

— J'avais prévu que cela arriverait, dit-il très haut, avec une audacieuse assurance. Mon pauvre vieux maître se moquait de mes vêtements noirs, mais j'ai toujours dit que je serais prêt pour l'enterrer.

Et il leva légèrement ses deux mains gantées de noir.

— Sergent, dit l'inspecteur Gilder, regardant avec colère ces mains noires, ne mettez-vous pas les menottes à ce gaillard ? Il me paraît plutôt dangereux.

— C'est que, monsieur, dit le sergent avec le même regard étonné, je ne sais pas si nous pouvons le faire.

— Que voulez-vous dire ? demanda l'autre brusquement. Ne l'avez-vous pas arrêté ?

Une grimace méprisante élargit la fente de la bouche du domestique, et le sifflet d'un train, non loin de là, sembla accentuer encore son sarcasme.

— Nous l'avons arrêté, répondit gravement le sergent, au moment où il sortait du poste de police d'Highgate, où il avait déposé toute la fortune de son maître entre les mains de l'inspecteur Robinson.

Gilder stupéfait regarda Magnus.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? lui demanda-t-il.

— Pour la mettre à l'abri de l'assassin, naturellement, répondit l'autre avec calme.

— Il me semble que l'argent de Sir Aaron était en sûreté entre les mains de sa famille.

La fin de cette phrase fut étouffée par le rugissement du train qui passa tout contre eux, avec un fracas rythmique. Mais, à travers la tempête de bruits à laquelle cette misérable maison était constamment exposée, on entendit chaque syllabe de la réponse de Magnus, sonnant avec la précision d'une cloche :

— Je n'ai aucune raison de me fier à la famille de Sir Aaron.

Tous les hommes présents eurent l'impression qu'une nouvelle personne s'était jointe à leur groupe, et Merton fut à peine

surpris, lorsqu'en levant les yeux, il aperçut le pâle visage de la fille d'Armstrong, au-dessus de l'épaule du Père Brown. Elle était encore jeune et jolie, mais ses cheveux étaient d'un brun si terne, si incolore que, dans un certain jour, ils semblaient être devenus gris.

— Faites attention à ce que vous dites, dit Royce rudement, vous allez effrayer Miss Armstrong.

— Je l'espère bien, répondit l'homme à la voix claire.

Tandis que la jeune fille reculait et que tous les assistants restaient surpris, il continua :

— Je suis habitué aux terreurs de Miss Armstrong. Je l'ai vue trembler de temps à autre, depuis des années. Les uns disaient qu'elle tremblait de froid, les autres qu'elle tremblait de peur, mais je sais qu'elle tremblait de haine et de rage — deux démons qui s'en sont donné ce matin. Sans moi, elle serait déjà loin avec son amant et avec tout l'argent. Depuis que mon pauvre maître l'empêcha d'épouser cette crapule d'ivrogne…

— Un instant, dit Gilder sévèrement. Vos antipathies personnelles et vos soupçons n'ont aucun intérêt pour nous. Si vous ne pouvez nous fournir un témoignage circonstancié, vos simples conjectures…

— Oh ! je ne demande pas mieux que de témoigner, interrompit Magnus, de sa voix coupante. Vous devrez me faire comparaître, monsieur l'inspecteur, et je devrai dire la vérité. Et voici la vérité : Un instant après que le corps sanglant du vieillard eut été précipité par la fenêtre, j'entrai dans la mansarde où je trouvai sa fille évanouie sur le plancher, tenant un poignard rouge en main.

Permettez-moi de remettre également cette pièce aux autorités compétentes.

Il tira de la basque de son habit un couteau au manche d'os taché de sang, et le tendit poliment au sergent. Puis il fit un pas en arrière et ses yeux bridés disparurent dans la graisse de son sourire chinois.

Merton se sentit presque physiquement écœuré à cette vue. Il dit tout bas à Gilder :

— Il est impossible que vous ajoutiez plus de foi à son témoignage qu'à celui de Miss Armstrong.

Le Père Brown releva brusquement la tête. Le teint en était si frais qu'on eût dit qu'il venait de se laver. Il dit, rayonnant d'innocence :

— Oui, mais Miss Armstong nie-t-elle ce dont on l'accuse ?

La jeune fille poussa un léger cri de surprise. Tout le monde se tourna vers elle. Son corps semblait paralysé ; seul, son visage, encadré de ses ternes cheveux bruns, trahissait une insondable stupeur. On eût dit qu'elle venait d'être capturée au lasso et étroitement ligotée.

— Cet homme, dit Gilder gravement, prétend qu'il vous a trouvée évanouie, ce couteau en main, immédiatement après le meurtre.

— Il dit vrai, dit Alice.

La première chose dont les assistants furent conscients, après cette réponse, fut la présence de Patrick Royce qui, en deux en-

jambées, avait pénétré au centre du cercle, en prononçant ces singulières paroles :

— Soit, s'il faut que je me rende, j'aurai du moins eu cette satisfaction…

Ses énormes épaules se soulevèrent et, projetant son poing de fer au milieu du visage satisfait du mongolien Magnus, il l'abattit plat par terre dans l'herbe. Deux ou trois policiers s'emparèrent immédiatement de Royce. Mais les autres assistants eurent l'impression que l'univers devenait fou et que le monde s'était transformé en une absurde mascarade.

— Pas de cela, M. Royce, cria Gilder impérieusement. Je vous arrêterai pour coups et blessures.

— Non, répondit le secrétaire d'une voix qui résonna comme un gong d'airain, vous m'arrêterez pour meurtre.

Gilder jeta un regard alarmé vers l'homme étendu par terre, mais, comme Magnus était déjà assis sur son séant, essuyant quelques gouttes de sang sur un visage relativement intact, il dit brièvement :

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que cet homme a dit est exact, expliqua Royce. Miss Armstrong s'est bien évanouie, tenant un couteau en main. Mais elle s'était emparée du couteau non pour attaquer son père, mais pour le défendre.

— Pour le défendre, reprit Gilder gravement, contre qui ?

— Contre moi.

Alice regarda le secrétaire avec une expression complexe et déconcertante. Puis elle dit d'une voix basse :

— Après tout, je suis heureuse de voir que vous avez le courage de vos actions.

— Venez en haut avec moi, dit Patrick Royce d'une voix lasse, et je vous montrerai toute cette maudite affaire.

La mansarde, qui était la chambre du secrétaire (une étroite cellule pour un si grand ermite), portait, en effet, les traces évidentes d'un drame violent. Au milieu de la chambre, gisait un gros revolver, comme si on l'y avait jeté. Plus à gauche, avait roulé une bouteille de whisky, ouverte, mais renfermant encore une certaine quantité d'alcool. Le tapis, qui recouvrait la petite table, gisait par terre, piétiné, et une longue corde, semblable à celle qu'on avait retrouvée sur le cadavre, avait été jetée par-dessus l'appui de la fenêtre. Deux vases brisés gisaient sur la cheminée, et un autre sur le tapis.

— J'étais ivre, dit Royce, et la simplicité de cet aveu, chez cet homme prématurément usé, était pitoyable comme le premier péché d'un enfant.

— Vous connaissez tous mon histoire, continua-t-il d'une voix rauque, tout le monde sait comment elle commença, et elle peut aussi bien finir de la même manière. On me considérait jadis comme un homme intelligent, et j'aurais pu être un homme heureux. Armstrong sauva des tavernes les débris de mon corps et de mon cerveau. Il fut toujours bon pour moi, à sa manière, le pauvre diable ! Seulement il ne voulait pas me permettre d'épouser Alice, et l'on s'accordera pour trouver qu'il avait bien raison. Vous pouvez aisément reconstituer le drame et vous ne me force-

rez pas à entrer dans les détails. Voici ma bouteille de whisky à moitié vide, dans ce coin ; voici mon revolver vide de balles, sur le tapis. C'est la corde de ma malle qui fut trouvée sur le cadavre, et c'est de ma fenêtre que le corps tomba. Il n'est pas nécessaire d'avoir recours à des détectives pour déterrer une tragédie d'une simplicité aussi élémentaire. Je me rends, prenez-moi, et pardieu ! cela doit vous suffire.

Sur un signe imperceptible de leur chef, les policiers entourèrent Royce et se préparèrent à l'emmener. Mais leur discrète manœuvre fut plus ou moins entravée par le Père Brown qui s'était installé à quatre pattes sur le tapis, en travers de la porte, comme pour se livrer à quelque prière incongrue. Comme il était totalement indifférent à l'effet qu'il pourrait produire, il resta dans cette singulière posture, présentant l'aspect d'un quadrupède coiffé d'une tête humaine, et leva vers les assistants un visage rond et réjoui.

— Dites donc, dit-il avec bonne humeur, cela ne peut pas se passer ainsi. D'abord, vous me dites que nous ne trouvons aucune arme. Mais maintenant, nous en trouvons trop. Voilà soi-disant le couteau qui poignarda la victime, et la corde qui l'étrangla, et le revolver qui la cribla de balles. Et, après tout, elle s'est cassé le cou en tombant par la fenêtre ! Cela ne va pas. Ce n'est pas économique. Et il secoua la tête au-dessus du sol comme un cheval qui broute.

L'inspecteur Gilder ouvrit la bouche, dans l'intention de lui adresser une verte réprimande, mais, avant qu'il eût pu parler, la grotesque figure, à quatre pattes sur le plancher, reprit avec une extraordinaire volubilité.

— Il y a ici trois choses impossibles. D'abord ces trous dans le tapis où les six balles se sont perdues. Pourquoi le meurtrier s'est-il amusé à cribler de balles ce tapis ? Un homme ivre s'en prend à la tête de son ennemi, à ses yeux qui le bravent. Il ne se prend pas de querelle avec ses pieds et il ne met pas le siège devant ses pantoufles.

Ensuite, cette corde — et, ayant fini d'examiner le plancher, l'orateur mit les mains en poche, mais continua familièrement à parler à genoux, — dans quel état d'ébriété un homme doit-il être pour attacher d'abord une corde autour du cou de sa victime et pour la fixer ensuite autour de ses jambes ? Enfin, et surtout, cette bouteille de whisky. Vous imaginez-vous un ivrogne, luttant pour s'emparer d'une bouteille de whisky, et qui, après l'avoir conquise, la laisse rouler dans un coin, renversant la moitié par terre et laissant le reste ? C'est bien la dernière chose à laquelle on devrait s'attendre de sa part.

Il se releva gauchement et dit au prétendu meurtrier, sur un ton de profonde contrition :

— J'en suis fort fâché, mon cher monsieur, mais votre histoire ne tient réellement pas debout.

— Monsieur, dit Alice Armstrong à l'oreille du Père Brown, puis-je m'entretenir seule avec vous, pendant un instant ?

Cette demande força le loquace petit prêtre à sortir dans le corridor. La jeune fille l'entraîna dans la chambre voisine et, avant qu'il eût pu ouvrir la bouche, elle lui dit d'un ton incisif :

— Vous êtes un homme très habile, et vous voulez tenter de sauver Patrick, je le sais. Mais c'est inutile. Le fond de tout ceci

est sombre et plus vous poursuivrez vos recherches, plus vous trouverez de preuves contre le malheureux que j'aime.

— Pourquoi ? dit Brown, en la regardant fixement.

— Parce que, répondit-elle avec la même fermeté, je l'ai vu de mes yeux commettre le crime.

— Ah ! dit Brown impassible, et qu'a-t-il fait ?

— J'étais dans cette chambre, à côté d'eux. Les deux portes étaient fermées, mais j'entendis, tout à coup, une voix telle que je n'en avais jamais entendue, hurlant : « Damnation ! Damnation ! » plusieurs fois de suite. Puis la maison fut ébranlée par la détonation d'un revolver. Trois autres détonations suivirent, avant que j'eusse pu ouvrir la porte. La chambre était pleine de fumée, mais le revolver fumait dans la main de mon pauvre Patrick, et je le vis, de mes yeux, tirer les derniers coups. Puis il bondit sur mon père qui, terrorisé, se cramponnait à l'appui de la fenêtre, et s'efforça de l'étrangler à l'aide de la corde. Il tenta de fixer le nœud coulant autour du cou de sa victime, mais il glissa jusqu'aux pieds, à la suite des efforts que mon père fit pour se dégager. Une des jambes resta prise et Patrick tira sur la corde comme un fou. Je saisis un couteau et, me précipitant entre eux, je réussis à couper la corde avant de m'évanouir.

— Je vois, dit froidement le Père Brown, avec la même politesse. Merci.

La jeune fille fondit en larmes, succombant sous le poids de ses souvenirs, et le prêtre passa dans la chambre voisine, où il trouva Gilder et Merton seuls avec Patrick Royce, assis sur une

chaise, les menottes aux poignets. Il demanda à l'inspecteur, avec docilité :

— Puis-je dire un mot au prisonnier, en votre présence ? Et voulez-vous lui permettre d'enlever, pendant une minute, ces drôles de manchettes ?

— Il est très fort, dit Merton, à voix basse. Pourquoi désirez-vous qu'on les enlève ?

— Je pensais, reprit le prêtre humblement, que je pourrais avoir l'extrême honneur de lui serrer la main.

Les deux détectives le regardèrent surpris, et le Père Brown ajouta, s'adressant au prisonnier :

— Ne voulez-vous pas tout leur dire, monsieur ?

L'homme, sur la chaise, secoua sa tête ébouriffée, et le prêtre se détourna avec un mouvement d'impatience.

— Je m'en chargerai donc, dit-il. J'attache plus de prix aux vies privées qu'aux réputations publiques. Je sauverai le vivant et laisserai les morts prendre soin de leur mort.

Il s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors, tandis qu'il parlait.

— Je vous ai dit que, dans cette affaire, il y avait trop d'armes pour une seule mort. Je vous dirai à présent que ce n'étaient pas des armes, et qu'elles ne furent pas employées pour donner la mort. Bien au contraire, toutes ces tragiques pièces à conviction, le nœud coulant, le couteau sanglant, le revolver fumant, furent les instruments d'une curieuse merci. Ils ne furent pas employés pour tuer Sir Aaron, mais pour le sauver.

— Pour le sauver ! répéta Gilder. Et de qui ?

— De lui-même. Il avait la manie du suicide.

— Quoi ? cria Merton d'un air incrédule. Et que faites-vous de la religion de la Gaieté ?

— C'est une religion cruelle, dit le prêtre, en regardant par la fenêtre. — Pourquoi ne pouvait-il pas pleurer un peu, comme ses ancêtres ? Ses idées se raidirent, ses conceptions se refroidirent. Ce masque joyeux cachait l'âme désolée de l'athée. À la fin de sa vie, pour maintenir sa réputation de jovialité, il retomba dans le vice dont il s'était guéri jadis. Mais rien n'est plus pénible que les manifestations de l'alcoolisme chez un abstinent, car il se représente, et il éprouve à son tour, l'état psychologique dont il a si souvent dépeint la torture aux autres. Le mal s'empara prématurément du pauvre Armstrong et, ce matin, dans cette chambre, il était dans un tel état qu'il cria qu'il était en enfer ; sa voix était à ce point changée que sa fille ne la reconnut pas. Il avait l'idée fixe de la mort, et, avec l'obstination d'un fou, il avait réuni autour de lui différents genres de mort, — un nœud coulant, le revolver de son ami et un couteau. Royce entra, par hasard, et agit, rapide comme l'éclair. Il jeta le couteau sur le paillasson derrière lui, arracha le revolver au vieillard et, n'ayant pas le temps de le décharger autrement, le vida en tirant sur le plancher. Mais le fou avait trouvé un quatrième genre de mort et se précipita vers la fenêtre. Son sauveur fit la seule chose qui lui restait à faire dans cette extrémité. Il courut après lui avec la corde et s'efforça de le ligoter. C'est alors que la malheureuse jeune fille entra et que, se méprenant sur les intentions de son ami, elle s'efforça de libérer son père. Elle ne réussit d'abord qu'à blesser les mains de Royce, et c'est de ces blessures que vient tout le sang répandu dans cette

affaire. Vous avez sans doute remarqué avec moi qu'il a maculé de sang le visage du domestique, sans le blesser ? Seulement, avant de s'évanouir, la malheureuse femme réussit à couper la corde, et son père sauta de la fenêtre dans l'éternité.

Un long silence suivit ces paroles, à peine interrompu par le son métallique des menottes que Gilder enlevait des mains de Patrick Royce en disant :

— À votre place, monsieur, j'aurais tout avoué. Votre vie et celle de la jeune dame ont plus de valeur que les notices nécrologiques d'Armstrong.

— Au diable ces notices, cria Royce rudement. Ne voyez-vous pas que c'est parce qu'elle ne doit pas savoir ?

— Ne doit pas savoir quoi ? demanda Merton.

— Qu'elle a tué son père, idiot ! hurla le secrétaire. Il serait encore vivant, sans elle. Si elle apprend cela, elle peut en mourir.

— Non, je ne pense pas, répliqua le Père Brown en ramassant son chapeau. Je crois que vous feriez mieux de le lui dire. Les plus fatales erreurs n'empoisonnent pas la vie comme le péché. En tout cas, je pense que vous pouvez être tous deux plus heureux maintenant. Adieu ! je suis attendu à l'école des sourds-muets.

En sortant, il rencontra, sur la pelouse balayée par le vent, un ami de Highgate qui l'arrêta pour lui dire :

— Le coroner vient d'arriver. L'enquête va justement commencer.

— Je dois retourner à l'école des sourds-muets, répondit le Père Brown. Je regrette de ne pouvoir assister à l'enquête.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Clairvoyance_du_p%C3%A8-re_Brown. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.